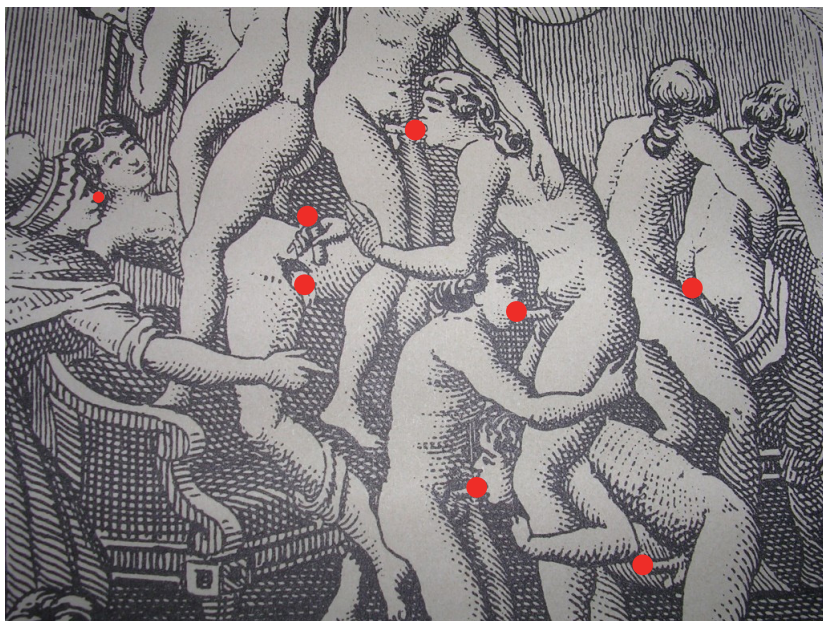


Noirceuil

Le Boudoir dans la Philosophie



Sade dépornifié

Sous la Cape

www.souslacape.fr

COLLECTIF, *Catalogues lacunaires
des éditions Mozschar et du Rhib*

ANONYME, *Nuit • l'An zéro de Jésus-Christ*

HURL BARBE, *Pompe le Mousse • Les Celtes mercenaires*

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos
Les Canines dans le pâté
Les Innommables et autres histoires de Canines
Amours, Délices et Morgue • Peabody se rince l'œil*

PIERRE CHARMOZ,
*Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables • Zeb*

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,
Le Vampire de Wall Street • La Canine impériale

GASPARD DE LA NOCHE,
*Luna di Miele et autres histoires de montagne
L'Homme à la moto • Nathalie*

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax • L'Architecte*

NOIRCEUIL, *Sandre • La Maison aux Masques*

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia*

YAK RIVAIS, *Francoquin*
Un monument du xx^e siècle enfin réédité.

Spymaster vs Blackspider

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade*

JULES VEINE, *L'Atour infernal
Le Voyage dans les spasmes*

LE BOUDOIR DANS LA PHILOSOPHIE



Noirceuil

e Boudoir
dans
la Philosophie

ou les Censeurs moraux

d'après

*La Philosophie dans le Boudoir
ou les Instituteurs immoraux*

de D.A.F. de Sade

Sous la Cape

Introduction

En 1795 paraît, «à Londres, aux dépens de la Compagnie», un «ouvrage posthume de l'auteur de *Justine*». Si l'ouvrage est de la main de l'auteur de *Justine*, celui-là n'est point mort. Ces «dialogues destinés à l'éducation des demoiselles» mettent en scène deux fieffés coquins: Dolmancé, bougre philosophe; et M^{me} de Saint-Ange, libertine affirmée. Leur projet: faire d'Eugénie, la fille de quinze ans de la prude M^{me} de Mistival, une écolière accomplie dans la carrière du libertinage. L'ouvrage mêle scènes pornographiques outrées et discussions sur la religion, la vertu et le crime, la liberté d'assouvir ou non ses passions. Sade déploie sur trois cents pages une philosophie toute personnelle qui ne craint pas de se contredire d'un dialogue à l'autre – des pages sublimes sur la liberté de pensée ou les horreurs de la religion voisinent avec la défense du meurtre comme outil de jouissance.

On oublie souvent que Sade, ruiné, écrivit ses livres érotiques avant tout pour survivre; qu'il entrelarda les scènes de genre, toujours précises dans leur exposé, de considérations qui lui tenaient à cœur sur la Nature, la société et la grande variabilité des mœurs. *La Philosophie dans le Boudoir*, comme *l'Histoire de Juliette*, voit le triomphe des libertins, qui expriment volontiers leur mépris du monde tout en revendiquant pour eux-mêmes une liberté de jouir sans frein qui n'est pas, par certains côtés, sans rappeler les mots d'ordre de Mai-68.

En 1795, la Terreur vient de prendre fin ; Sade, emprisonné, a échappé de peu à la guillotine. Membre de la section des Piques (où il fréquenta Robespierre) dont il fut un temps secrétaire, il s'est rallié à la Révolution dès la chute de la Bastille – où il était d'ailleurs enfermé quand la prison fut prise d'assaut. On ne peut mettre en doute sa sincérité républicaine, ni sa haine de la religion catholique.

Mais les scènes pornographiques ou la défense ressassée du crime dans la volupté parasitent ses écrits, et rendent au ^{xx}^e siècle leur lecture difficile, voire indigeste. Il était donc tentant d'imaginer une sorte de jury – la section des Piques – auquel le citoyen Sade adresserait son manuscrit avant publication, afin que l'ouvrage « destiné à l'éducation des demoiselles » pût être envoyé, après révision, à toutes les maisons en charge de leur instruction.

Noirceuil (pseudonyme emprunté à l'un des personnages d'un autre livre de Sade, *l'Histoire de Juliette*) s'est glissé dans la peau des « censeurs moraux » chargés de raboter les passages scandaleux sans altérer la charge républicaine de l'ouvrage, notamment contre la religion. De Dolmancé, véritable scélérat défendant un système de pensée ultralibéral dont la prédation est le leitmotiv, Noirceuil fait un philosophe humaniste, ardent défenseur du bien. Afin de respecter l'alternance de tableaux charnels et d'exposés, il invente le **gargalisme** (du grec : *gargalos*, chatouillement), dont Dolmancé devient le promoteur.

Voici ce qu'en dit le chevalier, frère et complice de M^{me} de Saint-Ange, en lui présentant son ami Dolmancé (*version Noirceuil*) :

LE CHEVALIER : Il était impossible de mieux trouver l'homme qu'il te fallait : l'humanité, la philosophie découlent des lèvres de Dolmancé, comme autrefois l'onction mystique de celles du célèbre archevêque de Cambrai ; c'est le plus

profond orateur, l'homme le plus affable, le plus recommandable... Ah! ma chère amie, que ton élève réponde aux soins de l'instituteur, et je te la garantis bientôt sauvée. Je dois toutefois t'avertir des particularités de sa méthode: comme Socrate a développé, avec sa maïeutique, une technique originale pour délier l'esprit de l'Athénien le plus obtus; de même que Descartes prêchait l'usage de la raison raisonnante pour que la vérité se dressât sur le champ de bataille des arguments; de même que le génial Kant procède à la catégorisation des idées, Dolmancé, moderne explorateur de l'entendement, affirme que le corps participe autant que l'esprit à l'émergence de la pensée philosophique. Pour cela, il procède, avec ses contradicteurs ou ses disciples, à des attouchements qui peuvent paraître étranges, mais qui demeurent dans les bornes de la bienséance: chatouillements, branle du menton ou du nez, suçotements du doigt ou de l'oreille doivent, selon lui, en excitant subtilement le siège du raisonnement – qu'il situe aussi bien dans les oreilles, les narines ou la poitrine que dans le cerveau, organe communément admis pour en être le trône –, favoriser l'émergence d'une pensée débarrassée des préjugés de l'ancien temps... Il a nommé sa méthode «gargalisme», d'après un mot grec qui signifie, je crois, «chatouillement». Bref, rien que de très innocent et qui ne devrait point effaroucher ton écolière. Il aime également, tandis qu'il discourt sur les plus divers sujets, établir des compositions auxquelles les apprentis philosophes doivent se plier avec grâce. Là encore, rien qui offense la vertu naturelle ou les lois de la société.

Et voici, au début du quatrième dialogue, une étrange scène de gargalisme:

DOLMANCÉ: Parlons moins, chevalier, et agissons beaucoup davantage. Je vais diriger la scène, c'est mon droit; l'objet de

celle-ci est de faire voir à Eugénie le mécanisme de l'élocution rationnelle; pour cela, nous allons nous placer tous quatre bien en face et très près les uns des autres. Vous chatouillerez votre amie, madame; je me chargerai du chevalier. Quand il s'agit de gargaliser, un homme s'y entend, pour un homme, infiniment mieux qu'une femme. Comme il sait ce qui lui convient d'entendre, il sait ce qu'il faut dire aux autres... Allons, plaçons-nous. (*On s'arrange.*)

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ne sommes-nous pas trop près?

DOLMANCÉ, *s'emparant déjà du menton du chevalier*: Nous ne saurions l'être trop, madame; il faut que le visage de votre amie soit inondé des preuves de la rhétorique de votre frère; il faut qu'il lui déclame ce qui s'appelle au nez. Maître de la pompe, j'en dirigerai les flots de parole, de manière à ce qu'elle s'en trouve absolument couverte. Branlez-lui le menton soigneusement pendant ce temps, et gargalisez-la sur toutes les parties pudiques de son corps. Eugénie, livrez votre imagination tout entière aux derniers écarts du discours rationnel; songez que vous allez en voir les plus beaux mystères s'opérer sous vos yeux; foulez toute retenue aux pieds: la pudeur est certes une vertu sociale. Mais si la nature eût voulu que nous cachassions quelques parties de nos esprits, elle eût pris ce soin elle-même; mais elle nous a créés nus de pensée; donc elle veut que nous allions nus de raisonnement, et tout procédé contraire outrage absolument ses lois. Les enfants, qui n'ont encore aucune idée du plaisir à discuter, et par conséquent de la nécessité de le rendre plus vif par la modestie, montrent tout ce qu'ils portent comme arguments de faiblesse. On rencontre aussi quelquefois une singularité plus grande: il est des pays où la pudeur des vêtements est d'usage, sans que la modestie des pensées s'y rencontre. À Otaïti les filles sont vêtues, et elles pérorent dès qu'on l'exige.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ce que j'aime de Dolmancé, c'est qu'il ne perd pas son temps; tout en discourant, voyez comme il agit, comme il examine avec complaisance le superbe front de mon frère, comme il branle philosophiquement le beau nez de ce jeune homme... Allons, Eugénie, mettons-nous à l'ouvrage! Voilà le tuyau de la parole en l'air; il va bientôt nous inonder.

EUGÉNIE: Ah! ma chère amie, quel monstrueux argument!... À peine puis-je l'empoigner!... Oh! mon Dieu! sont-ils tous aussi gros que cela?

DOLMANCÉ: Vous savez, Eugénie, que le mien est bien inférieur; de tels outils rhétoriques sont redoutables pour une jeune fille; vous sentez bien que celui-là ne vous perforerait pas l'oreille sans danger.

EUGÉNIE, *déjà chatouillée par M^{me} de Saint-Ange*: Ah! je les braverai tous pour en jouir intellectuellement!...

... quand l'original proposait:

DOLMANCÉ: Parlons moins, chevalier, et agissons beaucoup davantage. Je vais diriger la scène, c'est mon droit; l'objet de celle-ci est de faire voir à Eugénie le mécanisme de l'éjaculation; mais, comme il est difficile qu'elle puisse observer un tel phénomène de sang-froid, nous allons nous placer tous quatre bien en face et très près les uns des autres. Vous branlerez votre amie, madame; je me chargerai du chevalier. Quand il s'agit de pollution, un homme s'y entend, pour un homme, infiniment mieux qu'une femme. Comme il sait ce qui lui convient, il sait ce qu'il faut faire aux autres... Allons, plaçons-nous. (*On s'arrange.*)

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ne sommes-nous pas trop près?

DOLMANCÉ, *s'emparant déjà du chevalier*: Nous ne saurions l'être trop, madame; il faut que le sein et le visage de votre amie

soient inondés des preuves de la virilité de votre frère; il faut qu'il lui décharge ce qui s'appelle au nez. Maître de la pompe, j'en dirigerai les flots, de manière à ce qu'elle s'en trouve absolument couverte. Branlez-la soigneusement pendant ce temps, sur toutes les parties lubriques de son corps. Eugénie, livrez votre imagination tout entière aux derniers écarts du libertinage; songez que vous allez en voir les plus beaux mystères s'opérer sous vos yeux; foulez toute retenue aux pieds: la pudeur ne fut jamais une vertu. Si la nature eût voulu que nous cachassions quelques parties de nos corps, elle eût pris ce soin elle-même; mais elle nous a créés nus; donc elle veut que nous allions nus, et tout procédé contraire outrage absolument ses lois. Les enfants, qui n'ont encore aucune idée du plaisir, et par conséquent de la nécessité de le rendre plus vif par la modestie, montrent tout ce qu'ils portent. On rencontre aussi quelquefois une singularité plus grande: il est des pays où la pudeur des vêtements est d'usage, sans que la modestie des mœurs s'y rencontre. À Otaïti les filles sont vêtues, et elles se troussent dès qu'on l'exige.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ce que j'aime de Dolmancé, c'est qu'il ne perd pas son temps; tout en discourant, voyez comme il agit, comme il examine avec complaisance le superbe cul de mon frère, comme il branle voluptueusement le beau vit de ce jeune homme... Allons, Eugénie, mettons-nous à l'ouvrage! Voilà le tuyau de la pompe en l'air; il va bientôt nous inonder.

EUGÉNIE: Ah! ma chère amie, quel monstrueux membre!... À peine puis-je l'empoigner!... Oh! mon Dieu! sont-ils tous aussi gros que cela?

DOLMANCÉ: Vous savez, Eugénie, que le mien est bien inférieur; de tels engins sont redoutables pour une jeune fille; vous sentez bien que celui-là ne vous perforerait pas sans danger.

EUGÉNIE, *déjà branlée par M^{me} de Saint-Ange*: Ah! je les braverai tous pour en jouir!...

Par un renversement systématique de la pensée sadienne – dont il ne conserve que les diatribes contre la religion – le fictif jury de la section des Piques dessine un livre « en creux » dans l'ouvrage originel, aussi convaincant que celui du Divin Marquis. L'effet de distanciation, pour un lecteur contemporain, dépouille le livre de Sade de ses invraisemblances outrées et restitue une pensée profonde et très actuelle. Sans oublier l'étrangeté des scènes de « gargalisme », à l'humour puissant bien qu'involontaire !

Le Boudoir dans la philosophie est proposé en deux versions :

- une version longue, comportant l'intégralité du texte original de Sade, les commentaires et les débats (fictifs) de la section des Piques, ainsi que les aménagements opérés par le jury, disponible sur le site www.souslape.fr et les plateformes de vente d'ouvrages numériques en ligne ;
- la version remaniée seule, que vous tenez entre vos mains.

Nous fêtons, le 2 décembre 2014, le bicentenaire de la mort du marquis de Sade. Que cet ouvrage malicieux lui soit un hommage impertinent mais sincère.

NOIRCEUIL

Aux jeunes filles

Femmes de tous les âges, c'est à vous seules que j'offre cet ouvrage : nourrissez-vous de ses principes, ils favorisent vos saines passions, et ces passions ne sont que les moyens que la nature emploie pour faire parvenir l'homme aux vues qu'elle a sur lui ; n'écoutez que ces passions de l'esprit ; leur organe est le seul qui doive vous conduire au bonheur.

Femmes, que la douce Saint-Ange soit votre modèle ; méprisez, à son exemple, tout ce qui contrarie les lois qui l'enchaînent toute sa vie.

Jeunes filles trop longtemps contenues dans les liens absurdes et dangereux d'une religion dégoûtante, imitez l'ardente Eugénie ; détruisez, foulez aux pieds, avec autant de rapidité qu'elle, tous les préceptes ridicules, quand ils sont inculqués par d'imbéciles parents soumis aux lois morales de l'ancien régime.

Et vous, aimables philosophes, vous qui, depuis votre jeunesse, n'avez d'autres freins que vos désirs de connaissance, que le doux Dolmancé vous serve d'exemple ; si, comme lui, vous voulez parcourir toutes les routes que la lucidité vous prépare, convainquez-vous à son école que c'est en étendant la sphère de vos goûts pour l'étude en y sacrifiant tout, que le malheureux individu connu sous le nom d'homme, et jeté malgré lui sur ce triste univers, peut espérer se débarrasser des épines de la vie.

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

Premier Dialogue

Madame de Saint-Ange, le chevalier de Mirvel.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Bonjour, mon frère. Eh bien, M. Dolmancé?

LE CHEVALIER: Il arrivera à quatre heures précises, nous ne dînons qu'à sept; nous aurons, comme tu vois, tout le temps de jaser.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Sais-tu, mon frère, que je me repens un peu et de ma curiosité et de tous les projets formés pour aujourd'hui? En vérité, mon ami, tu es trop indulgent, plus je devrais être raisonnable, plus ma tête s'emballe: tu me passes tout, cela ne sert qu'à me gâter... À vingt-six ans, je devrais être déjà dévote, et je ne suis encore que la plus discuteuse des femmes... On n'a pas idée de ce que je conçois, mon ami, de ce que je voudrais faire. J'imaginai qu'en m'en tenant à la lecture, cela me rendrait sage... que mes désirs concentrés dans mon cœur ne s'exhaleraient plus vers d'autres chimères... Hélas! les plaisirs dont je voulais me priver ne sont venus s'offrir qu'avec plus d'ardeur à mon esprit, et j'ai vu que quand on était, comme moi, née pour la philosophie, il devenait inutile de songer à s'imposer des freins: de fougueuses réflexions les brisent bientôt. Enfin, mon cher, je suis un être amphibie; j'aime toute littérature, je m'amuse de tous les genres; mais, avoue-le, mon frère, n'est-ce pas une extravagance complète à

moi que de vouloir connaître ce singulier Dolmancé qui, de ses jours, dis-tu, n'a pu voir une femme philosophe, qui, non seulement est idolâtre de son sexe pensant, mais ne cède même pas au nôtre le moindre esprit ? Vois, mon frère, quelle est ma bizarre fantaisie : je veux être la Minerve de ce nouveau Jupiter, je veux l'alerter sur ses erreurs : jusqu'à présent, tu le sais, mon cher, je me suis livrée à la philosophie par compassion, j'ai même tenté d'en inculquer les principes à quelqu'un de mes gens qui, payé pour me traiter de cette façon, ne s'y prêtait que par intérêt ; aujourd'hui, ce n'est plus ni la complaisance ni le caprice, c'est le goût seul qui me détermine... Je vois, entre les procédés qui m'ont été utiles et ceux qui vont me servir à présent, une inconcevable différence, et je veux la connaître. Peins-moi ton Dolmancé, je t'en conjure, afin que je l'aie bien dans la tête avant de le voir arriver ; car tu sais que je ne le connais que pour l'avoir rencontré l'autre jour dans une maison où je ne fus que quelques minutes avec lui.

LE CHEVALIER : Dolmancé, ma sœur, vient d'atteindre sa trente-sixième année ; il est grand, d'une fort belle figure, des yeux très vifs et très spirituels, mais quelque chose de doux se peint malgré lui dans ses traits ; il a les plus belles dents du monde, un peu de mollesse dans la taille et dans la tournure ; il est d'une élégance extrême, une jolie voix, des talents, et principalement beaucoup de philosophie dans l'esprit.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Il ne croit pas en Dieu, j'espère.

LE CHEVALIER : Ah ! que dis-tu là ! C'est le plus célèbre athée, l'homme le plus moral...

M^{me} DE SAINT-ANGE : Comme tout cela m'échauffe l'esprit ! Je vais raffoler de cet homme. Et ses goûts, mon frère ?

LE CHEVALIER : Tu les sais ; les délices de la philosophie lui sont aussi chers comme agent que comme patient ; mais il n'aime que la conversation des hommes, et si quelquefois,

néanmoins, il consent à essayer de discuter avec les femmes, ce n'est qu'aux conditions qu'elles seront assez complaisantes pour changer d'idées avec les siennes. Je lui ai parlé de toi, je l'ai prévenu de tes intentions; il accepte et t'avertit à son tour des clauses du marché. Je t'en préviens, ma sœur, il te refusera tout net si tu prétends l'engager à autre chose: «Ce que je consens à faire avec votre sœur est, prétend-il, une licence... une incartade dont on ne se remet que rarement et avec beaucoup de précautions.»

M^{me} DE SAINT-ANGE: des précautions!... J'aime à la folie le langage de ces aimables gens! Entre nous autres femmes, nous avons aussi de ces mots exclusifs qui prouvent, comme ceux-là, l'horreur profonde dont elles sont pénétrées pour tout ce qui tient au culte admis de la suprématie masculine... Eh! dis-moi, mon cher, il t'a entrepris? Avec ton esprit et tes vingt ans, on peut, je crois, captiver un tel homme!

LE CHEVALIER: Je ne te cacherai point mes discussions avec lui: tu as trop d'esprit pour les blâmer. Dans le fait, j'aime philosopher avec les femmes, moi, et je ne me livre à ces échanges entre hommes que quand un homme aimable m'en presse. Il n'y a rien que je ne fasse alors. Je suis loin de cette morgue ridicule qui fait croire à nos jeunes freluquets qu'il faut répondre par des coups de canne à de semblables propositions; l'homme est-il le maître de ses goûts? Il faut plaindre ceux qui en ont de singuliers, mais ne les insulter jamais: leur tort est celui de la nature; ils n'étaient pas plus les maîtres d'arriver au monde avec des goûts différents que nous ne le sommes de naître ou bancal ou bien fait. Un homme vous dit-il d'ailleurs une chose désagréable en vous témoignant le désir qu'il a de discuter avec vous? Non, sans doute; c'est un compliment qu'il vous fait; pourquoi donc y répondre par des injures ou des insultes? Il n'y a que les sots qui puissent penser ainsi;

jamais un homme raisonnable ne parlera de cette matière différemment que je ne fais, mais c'est que le monde est peuplé de plats imbéciles qui croient que c'est leur manquer que de leur avouer qu'on les trouve propres à des divertissements de l'esprit, et qui, gâtés par les femmes ignorantes, toujours jalouses de ce qui a l'air d'attenter à leurs droits, s'imaginent être les Don Quichotte de ces droits ordinaires, en brutalisant ceux qui n'en reconnaissent pas toute l'étendue.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Ah ! mon ami, baise-moi au front ! Tu ne serais pas mon frère si tu pensais différemment ; mais un peu de détails, je t'en conjure, et sur l'esprit de cet homme et sur ses discours avec toi.

LE CHEVALIER : M. Dolmancé était instruit par un de mes amis du superbe esprit dont tu sais que je suis pourvu ; il engagea le marquis de V... à me donner à souper avec lui. Une fois là, il fallut bien exhiber mon talent à discourir ; la curiosité parut d'abord être le seul motif ; un très bel argument qu'on me tourna, et qu'on me supplia de recevoir, me fit bientôt voir que le goût seul avait eu part à cet examen. Je prévins Dolmancé de toutes les difficultés de l'entreprise ; rien ne l'effaroucha.

« Je suis à l'épreuve du béotien, me dit-il, et vous n'aurez même pas la gloire d'être le plus redoutable des hommes qui discutèrent avec moi ! » Le marquis était là ; il nous encourageait en examinant chaque réflexion que nous mettions au jour l'un et l'autre. Je me présente... je veux au moins quelques apprêts :

« Gardez-vous-en bien ! me dit le marquis ; vous ôteriez la moitié des sensations que Dolmancé attend de vous ; il veut qu'on lui pourfende l'esprit... il veut qu'on le lui déchire – Il sera satisfait ! » dis-je en me plongeant aveuglément dans le gouffre de la dialectique... Et tu crois peut-être, ma sœur, que j'eus beaucoup de peine?... Pas un mot ; ma rhétorique,

tout aiguë qu'elle est, disparut sans que je m'en doutasse, et je touchai le fond de ses arguments sans que le contradicteur eût l'air de le sentir. Je traitai Dolmancé en ami; l'excessive volupté qu'il goûtait à discourir, ses propos délicieux, tout me rendit bientôt heureux moi-même, et je l'inondai de paroles et de syllogismes. Dolmancé, se retournant vers moi, échevelé, rouge comme une bacchante: «Tu vois l'état où tu m'as mis, cher chevalier? me dit-il, en m'offrant un argument sec et mutin, fort long d'au moins six paragraphes; daigne, je t'en conjure, me servir de femme philosophe après avoir été mon contradicteur, et que je puisse dire que j'ai goûté tous les plaisirs de la discussion que je chéris avec tant d'empire.» Trouvant aussi peu de difficultés à l'un qu'à l'autre, je me prêtai; le marquis me conjura de vouloir bien être encore un peu homme à dialoguer avec lui pendant que j'allais être la femme à philosopher de son ami; je le traitai comme Dolmancé, qui, me rendant au centuple tous les arguments dont j'accablais notre tiers, exhala bientôt cette liqueur de l'esprit enchantresse dont j'inondai, presque en même temps, l'esprit de V...

M^{me} DE SAINT-ANGE: Tu dois avoir eu le plus grand plaisir, mon frère, à te trouver ainsi entre deux; on dit que c'est charmant.

LE CHEVALIER: Il est bien certain, mon ange, que c'est la meilleure place; mais quoi qu'on en dise, tout cela ce sont des extravagances que je ne préférerai jamais au plaisir de philosopher avec des femmes.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Eh bien, mon cher frère, pour récompenser aujourd'hui ta délicate complaisance, je vais livrer à tes ardeurs de philosophe une jeune fille vierge d'esprit, et plus belle que l'Amour.

LE CHEVALIER: Comment! Avec Dolmancé... tu fais venir une femme chez toi?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Il s'agit d'une éducation; c'est une petite fille que j'ai connue au couvent l'automne dernier, pendant que mon mari était aux eaux. Là, nous ne pûmes rien, nous n'osâmes rien, trop d'yeux étaient fixés sur nous, mais nous nous promîmes de nous réunir dès que cela serait possible; uniquement occupée de ce désir de philosophie, j'ai pour y satisfaire, fait connaissance avec sa famille. Son père est un esprit fort... que j'ai captivé. Enfin la belle vient, je l'attends; nous passerons deux jours ensemble... deux jours délicieux; la meilleure partie de ce temps, je l'emploie à éduquer cette jeune personne. Dolmancé et moi nous placerons dans cette jolie petite tête tous les principes de la philosophie la plus saine, nous l'embraserons de nos feux rhétoriques, de nos désirs dialectiques, et comme je veux joindre un peu de pratique à la théorie, comme je veux qu'on démontre à mesure qu'on disserterait, je t'ai destiné, mon frère, à la moisson des myrtes de Platon, Dolmancé à celle des roses de Socrate. J'aurai deux plaisirs à la fois, celui de jouir moi-même de ces voluptés sereines et celui d'en donner des leçons, d'en inspirer les goûts à l'aimable innocente que j'attire dans nos suaves filets. Eh bien, chevalier, ce projet est-il digne de mon imagination?

LE CHEVALIER: Il ne peut être conçu que par elle; il est parfait, ma sœur, et je te promets d'y remplir à merveille le rôle charmant que tu m'y destines. Ah! bel esprit, comme tu vas jouir du plaisir d'éduquer cette enfant! quelles délices pour toi de développer dans ce jeune cœur toutes les semences de vertu qu'y placèrent ses institutrices sans prendre le soin de les faire germer! En vérité, cela est trop pour moi.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Il est bien sûr que je n'épargnerai rien pour culbuter dans elle tous les faux principes dont on aurait pu déjà l'étourdir; je veux, en deux leçons, la rendre aussi

raisonneuse que moi. Préviens Dolmancé, mets-le au fait dès qu'il arrivera, pour que le baume de ses arguments, circulant dans ce jeune cœur avec celui que j'y lancerai, parvienne à déraciner dans peu d'instants toutes les superstitions qui pourraient y germer sans nous.

LE CHEVALIER: Il était impossible de mieux trouver l'homme qu'il te fallait: l'humanité, la philosophie découlent des lèvres de Dolmancé, comme autrefois l'onction mystique de celles du célèbre archevêque de Cambrai; c'est le plus profond orateur, l'homme le plus affable, le plus recommandable... Ah! ma chère amie, que ton élève réponde aux soins de l'instituteur, et je te la garantis bientôt sauvée. Je dois toutefois t'avertir des particularités de sa méthode: comme Socrate a développé, avec sa maïeutique, une technique originale pour délier l'esprit de l'Athénien le plus obtus; de même que Descartes prêchait l'usage de la raison raisonnante pour que la vérité se dressât sur le champ de bataille des arguments; de même que le génial Kant procède à la catégorisation des idées, Dolmancé, moderne explorateur de l'entendement, affirme que le corps participe autant que l'esprit à l'émergence de la pensée philosophique. Pour cela, il procède, avec ses contradicteurs ou ses disciples, à des attouchements qui peuvent paraître étranges, mais qui demeurent dans les bornes de la bienséance: chatouillements, branle du menton ou du nez, suçotements du doigt ou de l'oreille doivent, selon lui, en excitant subtilement le siège du raisonnement – qu'il situe aussi bien dans les oreilles, les narines ou la poitrine que dans le cerveau, organe communément admis pour en être le trône –, favoriser l'émergence d'une pensée débarrassée des préjugés de l'ancien temps... Il a nommé sa méthode «gargalisme», d'après un mot grec qui signifie, je crois, «chatouillement». Bref, rien que de très innocent et qui ne devrait point effarou-

cher ton écolière. Il aime également, tandis qu'il discourt sur les plus divers sujets, établir des compositions auxquelles les apprentis philosophes doivent se plier avec grâce. Là encore, rien qui offense la vertu naturelle ou les lois de la société.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Je te remercie de m'avoir prévenue à ce sujet. Pour ce qui concerne l'éducation de la jeune fille, cela ne sera sûrement pas long avec les dispositions que je lui connais...

LE CHEVALIER: Mais, dis-moi, chère sœur, ne redoutes-tu rien des parents? Si cette petite fille venait à jaser quand elle retournera chez elle?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ne crains rien, j'ai argumenté avec le père... il est à moi. Faut-il enfin te l'avouer? j'ai philosophé avec lui pour qu'il fermât les yeux; il ignore mes desseins, mais il n'osera jamais les approfondir... Je le tiens.

LE CHEVALIER: Tes moyens sont admirables!

M^{me} DE SAINT-ANGE: Voilà comme il les faut pour qu'ils soient sûrs.

LE CHEVALIER: Eh! dis-moi, je te prie, quelle est cette jeune personne?

M^{me} DE SAINT-ANGE: On la nomme Eugénie, elle est la fille d'un certain Mistival, l'un des plus riches traitants de la capitale, âgé d'environ trente-six ans; la mère en a tout au plus trente-deux et la petite fille quinze. Mistival est aussi philosophe que sa femme est dévote. Pour Eugénie, ce serait en vain, mon ami, que j'essaierais de te la peindre: elle est au-dessus de mes pinceaux; qu'il te suffise d'être convaincu que ni toi ni moi n'avons certainement jamais rien vu d'aussi délicieux au monde.

LE CHEVALIER: Mais esquisse au moins, si tu ne peux peindre, afin que, sachant à peu près à qui je vais avoir affaire, je me remplisse mieux l'imagination de celle avec qui je dois discuter.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Eh bien, mon ami, ses cheveux châains, qu'à peine on peut empoigner, lui descendent au bas des reins; son teint est d'une blancheur éblouissante, son nez est un peu aquilin, ses yeux d'un noir d'ébène et d'une ardeur!... Oh! mon ami, il n'est pas possible de tenir à ces yeux-là... Tu n'imagines point toutes les sottises qu'ils m'ont fait dire... Si tu voyais les jolis sourcils qui les couronnent... les intéressantes paupières qui les bordent!... Sa bouche est très petite, ses dents superbes, et tout cela d'une fraîcheur!... Une de ses beautés est la manière élégante dont sa belle tête est attachée sur ses épaules, l'air de noblesse qu'elle a quand elle la tourne... Eugénie est grande pour son âge; on lui donnerait dix-sept ans; sa taille est un modèle d'élégance et de finesse, sa philosophie délicieuse... Vingt fois j'ai perdu la tête en l'admirant! et si tu avais vu comme elle s'animait sous mes arguments... comme ses deux grands yeux me peignaient l'état de son esprit!... Mon ami, je ne sais pas comment est le reste. Ah! s'il faut en juger par ce que je connais, jamais l'Olympe n'eut une divinité qui la valût... Mais je l'entends... laissez-nous; sors par le jardin pour ne la point rencontrer, et sois exact au rendez-vous.

LE CHEVALIER: Le tableau que tu viens de me faire te répond de mon exactitude... Oh, ciel! sortir... te quitter dans l'état où je suis!... Adieu... un argument... un seul argument, ma sœur, pour me satisfaire au moins jusque-là. *(Elle le satisfait, touche son front et le jeune homme sort avec précipitation.)*

Deuxième Dialogue

Madame de Saint-Ange, Eugénie.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Eh ! bonjour, ma belle conscience ; je t'attendais avec une impatience que tu devines bien aisément, si tu lis dans mon cœur.

EUGÉNIE : Oh ! ma toute bonne, j'ai cru que je n'arriverais jamais, tant j'avais d'empressement d'être chez toi ; une heure avant de partir, j'ai frémi que tout ne changeât ; ma mère s'opposait absolument à cette délicieuse partie philosophique ; elle prétendait qu'il n'était pas convenable qu'une jeune fille de mon âge allât seule ; mais mon père l'avait si mal traitée avant-hier qu'un seul de ses regards a fait rentrer M^{me} de Mistival dans le néant ; elle a fini par consentir à ce qu'accordait mon père, et je suis accourue. On me donne deux jours ; il faut absolument que ta voiture et l'une de tes femmes me ramènent après-demain.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Que cet intervalle est court, mon cher esprit ! à peine pourrai-je, en si peu de temps, t'exprimer tout ce que tu m'inspires... et d'ailleurs nous avons à causer ; ne sais-tu pas que c'est dans cette entrevue que je dois t'initier dans les plus secrets mystères de l'Académie ? aurons-nous le temps en deux jours ?

EUGÉNIE : Ah ! si je ne savais pas tout, je resterais... je suis venue ici pour m'instruire et je ne m'en irai pas que je ne sois savante.

M^{me} DE SAINT-ANGE, *la baisant au front*: Oh! cher esprit, que de choses nous allons faire et dire réciproquement! Mais, à propos, veux-tu déjeuner, ma douce? Il serait possible que la leçon fût longue.

EUGÉNIE: Je n'ai, chère amie, d'autre besoin que celui de t'entendre; nous avons déjeuné à une lieue d'ici; j'attendrais maintenant jusqu'à huit heures du soir sans éprouver le moindre besoin.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Passons donc dans mon boudoir, nous y serons plus à l'aise; j'ai déjà prévenu mes gens; sois assurée qu'on ne s'avisera pas de nous interrompre. (*Elles y passent dans les bras l'une de l'autre.*)

Troisième Dialogue

La scène est dans un boudoir délicieux.

Madame de Saint-Ange, Eugénie, Dolmancé.

EUGÉNIE, *très surprise de voir dans ce cabinet un homme qu'elle n'attendait pas*: Oh! Dieu! ma chère amie, c'est une trahison!

M^{me} DE SAINT-ANGE, *également surprise*: Par quel hasard ici, monsieur? Vous ne deviez, ce me semble, arriver qu'à quatre heures?

DOLMANCÉ: On devance toujours le plus qu'on peut le bonheur de vous voir, madame; j'ai rencontré monsieur votre frère; il a senti le besoin dont serait ma présence aux leçons que vous devez donner à mademoiselle; il savait que ce serait ici le lycée où se ferait le cours; il m'y a secrètement introduit, n'imaginant pas que vous le désapprouvassiez, et pour lui, comme il sait que ses démonstrations ne seront nécessaires qu'après les dissertations théoriques, il ne paraîtra que tantôt.

M^{me} DE SAINT-ANGE: En vérité, Dolmancé, voilà un tour...

EUGÉNIE: Dont je ne suis pas la dupe, ma bonne amie; tout cela est ton ouvrage... Au moins fallait-il me consulter... Me voilà d'une honte à présent qui, certainement, s'opposera à tous nos projets.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Je te proteste, Eugénie, que l'idée de cette surprise n'appartient qu'à mon frère; mais qu'elle ne

t'effraie pas : Dolmancé, que je connais pour un homme fort aimable, et précisément du degré de philosophie qu'il nous faut pour ton instruction, ne peut qu'être très utile à nos projets ; à l'égard de sa discrétion, je te réponds de lui comme de moi. Familiarise-toi donc, ma chère, avec l'homme du monde le plus en état de te former, et de te conduire dans la carrière du bonheur et des plaisirs de la philosophie que nous voulons parcourir ensemble.

EUGÉNIE, *rougissant* : Oh ! je n'en suis pas moins d'une confusion...

DOLMANCÉ : Allons, belle Eugénie, mettez-vous à votre aise... la pudeur est une vertu dont vous devez, avec autant de charmes, savoir vous contenter à merveille.

EUGÉNIE : Mais la décence...

DOLMANCÉ : Autre usage merveilleux, dont on fait hélas ! bien peu de cas aujourd'hui. Il imite si fort la nature ! (*Dolmancé saisit Eugénie, la presse entre ses bras et la baise au front.*)

EUGÉNIE, *se défendant* : Finissez donc, monsieur !... En vérité, vous me ménagez bien peu !

M^{me} DE SAINT-ANGE : Eugénie, crois-moi, cessons l'une et l'autre d'être agacées par cet homme charmant ; je ne le connais pas plus que toi : regarde comme je me livre à lui ! (*Elle le baise chaste ment au front.*) Imite-moi.

EUGÉNIE : Oh ! je le veux bien ; de qui prendrais-je de meilleurs exemples ! (*Elle se livre à Dolmancé qui la baise à nouveau, à la manière d'un frère aimant.*)

DOLMANCÉ : Ah ! l'aimable et délicieuse créature !

M^{me} DE SAINT-ANGE, *la baisant de même* : Crois-tu donc, aimable disciple des vertus, que je n'aurai pas également mon tour ? (*Ici Dolmancé, les tenant l'une et l'autre dans ses bras, les baise chaste ment un quart d'heure toutes deux, et toutes deux se le rendent et le lui rendent.*)

DOLMANCÉ: Ah! voilà des préliminaires qui m'enivrent de philosophie! Mesdames, voulez-vous m'en croire? Il fait extraordinairement chaud: mettons-nous à notre aise, nous jaserons infiniment mieux.

M^{me} DE SAINT-ANGE: J'y consens; revêtons-nous de ces simarres de gaze: elles voileront nos attraits en les cachant au désir, tout en favorisant la méthode dont mon frère m'a parlé et qui semble nécessaire aux progrès philosophiques de notre écolière.

EUGÉNIE: En vérité, ma bonne, vous me faites faire des choses!...

M^{me} DE SAINT-ANGE, *l'aidant à se déshabiller*: Tout à fait charmantes, n'est-ce pas?

EUGÉNIE: Au moins bien décentes, en vérité... Eh! comme tu me baisses telle une sœur!

M^{me} DE SAINT-ANGE: La jolie gorge!... c'est une rose à peine épanouie.

DOLMANCÉ, *considérant les tétons d'Eugénie, sans les toucher*: Et qui promet d'autres discours... infiniment plus estimables.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Plus estimables?

DOLMANCÉ: Oh! oui, d'honneur! (*En disant cela, Dolmancé fait mine de retourner Eugénie pour en examiner la chevelure.*)

EUGÉNIE: Oh! non, non, je vous en conjure.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Non, Dolmancé... je ne veux pas que vous voyiez encore... un objet dont l'empire est trop grand sur vous, pour que, l'ayant une fois dans la tête, vous puissiez ensuite raisonner de sang-froid. Nous avons besoin de vos leçons, donnez-nous-les, et les cheveux que vous voulez cueillir formeront ensuite votre couronne.

DOLMANCÉ: Soit, mais pour démontrer, pour donner à ce bel enfant les premières leçons de philosophie, il faut bien au

moins que vous, madame, vous ayez la complaisance de vous prêter à la discussion.

M^{me} DE SAINT-ANGE : À la bonne heure!... Eh bien, tenez, me voilà toute prête: dissertez avec moi autant que vous voudrez!

DOLMANCÉ : Ah! le bel esprit!... C'est Minerve elle-même, embellie par les Grâces!

EUGÉNIE : Oh! ma chère amie, que d'attraits!

DOLMANCÉ : Quelles excellentes dispositions! Un peu moins d'ardeur, belle Eugénie; ce n'est que de l'attention que je vous demande pour ce moment-ci.

EUGÉNIE : Allons, j'écoute, j'écoute... C'est qu'elle est si belle... si intelligente, si fraîche d'esprit!... Ah! comme elle est charmante, ma bonne amie, n'est-ce pas, monsieur?

DOLMANCÉ : Elle est belle, assurément... parfaitement intelligente; mais je suis persuadé que vous ne le lui cédez en rien... Allons, écoutez-moi, gentille petite élève, ou craignez que, si vous n'êtes pas docile, je n'use sur vous des droits que me donne amplement le titre de votre instituteur.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Oh! oui, oui, Dolmancé, je vous la livre; il faut la gronder d'importance, si elle n'est pas sage.

DOLMANCÉ : Je pourrais bien ne pas m'en tenir aux remontrances.

EUGÉNIE : Oh! juste ciel! vous m'effrayez... et qu'entreprendriez-vous donc, monsieur?

DOLMANCÉ, *balbutiant et baisant Eugénie au front*: Des exercices... des corrections, et ce joli petit genou pourrait bien me répondre des fautes de la tête. (*Il le lui frappe avec retenue au travers de la simarre de gaze dont est maintenant vêtue Eugénie.*)

M^{me} DE SAINT-ANGE : Oui, j'approuve le projet, mais non pas le reste. Commençons notre leçon, ou le peu de temps que

nous avons à éduquer Eugénie va se passer ainsi en préliminaires, et l'instruction ne se fera point.

Dolmancé: (*Il touche châtiment à mesure, sur M^{me} de Saint-Ange, toutes les parties qu'il démontre.*) Je commence. Je ne parlerai point de ces globes de chair: vous savez aussi bien que moi, Eugénie, que l'on les nomme indifféremment gorge, seins, tétons; leur usage est d'une grande vertu dans la maternité; un mari les a sous les yeux dans l'intimité du ménage; il les caresse avec déférence, il les manie doucement, quelques-uns en forment même le siège de la pensée féminine et, leur esprit se nichant entre les deux monts maternels, que la femme serre et comprime sur cet argument, au bout de quelques mouvements, certains hommes parviennent à répandre là le raisonnement délicieux de la vie, dont l'écoulement fait tout le bonheur des philosophes... Mais cet élément de pensée sur lequel il faudra discuter sans cesse, ne serait-il pas à propos, madame, d'en donner exemple à notre écolière?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Je le crois de même.

DOLMANCÉ: Eh bien, madame, je vais m'étendre sur ce canapé; vous vous placerez près de moi, vous vous emparerez du sujet, et vous en expliquerez vous-même les propriétés à notre jeune élève. (*Dolmancé se place et M^{me} de Saint-Ange démontre.*)

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ce digne instrument de la philosophie, que tu vois sous tes yeux, Eugénie, est le premier agent des raisonnements: on le nomme argument; il n'est pas une seule partie du raisonnement dans lequel il ne s'introduise. Toujours docile aux paroles de celui qui le meut, tantôt il se niche là (*elle touche la tête d'Eugénie*): c'est sa route ordinaire... la plus usitée, mais non pas la plus agréable; recherchant un temple plus mystérieux, c'est souvent ici (*elle lui touche le cœur*) que le raisonnement cherche à pénétrer: nous

reviendrons sur cette manière, la plus délicieuse de toutes; la bouche lui présente souvent encore des autels où brûle son encens; et quel que soit enfin celui de tous les endroits qu'il préfère, on le voit, après s'être agité quelques instants, lancer sa période oratoire dont la conclusion plonge l'homme dans un délire assez vif pour lui procurer les plaisirs philosophiques les plus doux qu'il puisse espérer de sa vie.

EUGÉNIE: Oh! que je voudrais voir surgir cette conclusion!

M^{me} DE SAINT-ANGE: Cela se pourrait par la simple vibration de mon entendement: vois son nez, comme il s'irrite à mesure que je le chatouille! Ces mouvements se nomment itération et, en termes de philosophie, cette action s'appelle gargalisme, ce que le Chevalier, mon frère, m'a expliqué du système de M. Dolmancé.

EUGÉNIE: Oh! ma chère amie, laisse-moi polir ce bel argument.

DOLMANCÉ: Je n'y tiens pas! Laissons-la faire, madame: cette ingénuité me fait terriblement réfléchir.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Je m'oppose à cette effervescence. Dolmancé, soyez sage; l'écoulement de vos pensées, en diminuant l'activité de vos esprits, ralentirait la chaleur de vos dissertations.

EUGÉNIE, *maniant le nez de Dolmancé*: Oh! que je suis fâchée, ma bonne amie, de la résistance que tu mets à mes désirs!... Et ces effets de style, quel est leur usage, et comment les nomme-t-on?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Le mot technique est syllogisme... contradiction est celui de l'art. Ces effets renferment le réservoir de cette pensée prolifique dont je viens de te parler; mais nous appuierons peu sur ces détails, Eugénie, plus dépendants de la logique que de la philosophie. Une jolie fille ne doit s'occuper que de syllogismes et jamais d'argumenter. Nous glisse-

rons sur tout ce qui tient au plat mécanisme de la parole, pour nous attacher uniquement aux voluptés philosophiques dont l'esprit n'est nullement contempteur.

EUGÉNIE: Mais, ma chère amie, lorsque ce syllogisme énorme, qui peut à peine tenir dans ma tête, pénètre, ainsi que tu m'assures que cela se peut, dans un esprit aussi petit que le nôtre, cela doit bien faire une grande douleur à la femme.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Soit que cette introduction se fasse par-devant, soit qu'elle se fasse par-derrrière, c'est-à-dire par un raisonnement caché dans un autre, lorsqu'une femme n'y est pas encore accoutumée, elle y éprouve toujours de la douleur. Il a plu à la nature de ne nous faire arriver au bonheur que par des peines; mais, une fois vaincue, rien ne peut plus rendre les plaisirs que l'on goûte, et celui qu'on éprouve à l'introduction de ce raisonnement caché est incontestablement préférable à tous ceux que peut procurer cette même introduction par-devant. Que de dangers, d'ailleurs, n'évite pas une femme alors! Moins de risque pour sa santé mentale, et plus aucun pour l'équilibre de son esprit. Je ne m'étends pas davantage à présent sur cette volupté; notre maître à toutes deux, Eugénie, l'analysera bientôt amplement, et, joignant la pratique à la théorie, te convaincra, j'espère, ma toute bonne, que, de tous les plaisirs de la philosophie, c'est le seul que tu doives préférer.

DOLMANCÉ: Dépêchez vos démonstrations, madame, je vous en conjure, je n'y puis plus tenir; j'argumenterais malgré moi, et ce redoutable esprit, réduit à rien, ne pourrait plus servir à vos leçons.

EUGÉNIE: Comment! il s'anéantirait, ma bonne, s'il perdait cette période oratoire dont tu parles!... Oh! laisse-moi la lui faire perdre, pour que je voie comme il deviendra... Et puis j'aurais tant de plaisir à voir jaillir cela!

M^{me} DE SAINT-ANGE: Non, non, Dolmancé, levez-vous;

songez que c'est le prix de vos travaux, et que je ne puis vous le livrer qu'après que vous l'aurez mérité.

DOLMANCÉ: Soit, mais pour mieux convaincre Eugénie de tout ce que nous allons lui débiter sur le plaisir de philosopher, quel inconvénient y aurait-il que vous la chatouilliez devant moi, par exemple?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Aucun, sans doute, et j'y vais procéder avec d'autant plus de joie que cet épisode ne pourra qu'aider nos leçons. Place-toi sur ce canapé, ma toute bonne.

EUGÉNIE: Ô Dieu! la délicieuse niche! Mais pourquoi toutes ces glaces?

M^{me} DE SAINT-ANGE: C'est pour que, répétant les arguments en mille sens divers, elles multiplient à l'infini les mêmes satisfactions à discourir aux yeux de ceux qui les goûtent sur cette ottomane. Aucune des parties de l'un ou l'autre esprit ne peut être cachée par ce moyen: il faut que tout soit en vue; ce sont autant de groupes rassemblés autour de ceux que l'amour du dialogue enchaîne, autant d'imitateurs de leurs plaisirs, autant de tableaux délicieux, dont leur chasteté s'enivre et qui servent bientôt à la compléter elle-même.

EUGÉNIE: Que cette invention est délicieuse!

M^{me} DE SAINT-ANGE: Dolmancé, déshabillez vous-même la pensée.

DOLMANCÉ: Cela ne sera pas difficile, puisqu'il ne s'agit que d'enlever cette gaze de préjugés pour distinguer à nu les plus touchants attrait de la vérité. (*Il la met nue, et ses premiers regards se portent aussitôt sur l'arrière de la tête.*) Je vais donc la voir, cette chevelure divine et précieuse que j'ambitionne avec tant d'ardeur!... Sacredieu! que de fraîcheur, que d'éclat et d'élégance!... Je n'en vis jamais une plus belle!

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ah! fripon! comme tes premiers hommages prouvent tes sages plaisirs et tes goûts modestes!

DOLMANCÉ: Mais peut-il être au monde rien qui vaille cela?... Où l'amour de la dissertation aurait-il de plus divins autels?... Eugénie... sublime Eugénie, que j'accable cette tête des plus douces caresses! (*Il manie sa chevelure et la baise avec respect.*)

M^{me} DE SAINT-ANGE: Arrêtez, petit coquin!... Vous oubliez qu'à moi seule appartient la chevelure d'Eugénie, unique prix des leçons qu'elle attend de vous; ce n'est qu'après les avoir reçues qu'elle deviendra votre récompense. Suspendez cette ardeur, ou je me fâche.

DOLMANCÉ: Ah! friponne! c'est de la jalousie... Eh bien, livrez-moi la vôtre: je vais l'accabler des mêmes hommages. (*Il enlève le peigne de Mme de Saint-Ange et lui caresse le derrière de la tête.*) Ah! qu'elle est belle, mon ange... qu'elle est délicieuse aussi! Que je les compare... que je les admire l'une près de l'autre: c'est Psyché à côté de Vénus! (*Il les accable de chastes baisers toutes deux.*) Afin de laisser toujours sous mes yeux le spectacle enchanteur de tant de beautés, ne pourriez-vous pas, madame, en vous enchaînant l'une à l'autre, offrir sans cesse à mes regards ces chevelures charmantes que j'idolâtre?

M^{me} DE SAINT-ANGE: À merveille!... Tenez, êtes-vous satisfait?... (*Elles s'enlacent, de manière à ce que leurs deux chevelures soient en face de Dolmancé.*)

DOLMANCÉ: On ne saurait davantage: voilà précisément ce que je demandais, agitez maintenant ces beaux cheveux de tout le feu de la philosophie; qu'ils se baissent et se relèvent en cadence; qu'ils suivent les oscillations du raisonnement qui va les mouvoir... Bien, bien, c'est délicieux!...

EUGÉNIE: Ah! ma bonne, que tu me fais de plaisir!... Comment appelle-t-on ce que nous faisons là?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Dialoguer, ma mie... se donner du plaisir aux discours les plus élevés; mais, tiens, changeons de posture; examine mon front... c'est ainsi que se nomme

le temple de Minerve. Ce bombement que la main couvre, examine-le bien : je vais le dégager. Cette proéminence dont tu vois qu'il est couronné est appelée la bosse du raisonnement par Monsieur Gall qui a examiné de nombreux crânes : elle se développe communément à quatorze ou quinze ans, quand une fille commence à être sage. Là gît toute la sensibilité des femmes ; c'est le foyer de toute la mienne ; on ne saurait me chatouiller cette partie sans me voir pâmer de plaisir philosophique... Essaie-le... Ah ! petite friponne ! comme tu y vas !... On dirait que tu n'as fait que cela toute ta vie !... Arrête !... Arrête !... Non, te dis-je, je ne veux pas me livrer !... Ah ! contenez-moi, Dolmancé !... sous les doigts enchanteurs de cette jolie fille, je suis prête à perdre la tête !

DOLMANCÉ : Eh bien ! pour attiédir, s'il se peut, vos idées en les variant, caressez-la vous-même au front ; contenez-vous, et qu'elle seule se livre... Là, oui !... dans cette attitude ; son joli front, de cette manière, va se trouver sous mes yeux ; je vais le mesurer légèrement d'un doigt... Livrez-vous, Eugénie ; abandonnez tous vos arguments au plaisir de dissenter ; qu'il soit le seul dieu de votre existence ; c'est à lui seul qu'une jeune fille doit tout sacrifier, et rien à ses yeux ne doit être aussi sacré que le plaisir philosophique.

EUGÉNIE : Ah ! rien au moins n'est aussi délicieux, je l'éprouve... Je suis hors de moi... je ne sais plus ce que je dis ni ce que je fais... Quelle ivresse s'empare de mes raisonnements.

DOLMANCÉ : Comme la petite écolière raisonne !... Son esprit se resserre à me couper l'entendement... Qu'elle serait délicieuse à entreprendre en dialectique dans cet instant ! (*Il se lève et présente son argument à l'oreille de la jeune fille.*)

M^{me} DE SAINT-ANGE : Encore un moment de patience. Que l'éducation de cette chère fille nous occupe seule !... Il est si doux de la former.

DOLMANCÉ: Eh bien! tu le vois, Eugénie, après une dissertation plus ou moins longue, les glandes spirituelles se gonflent et finissent par exhaler une liqueur philosophique dont l'écoulement plonge la femme dans le transport le plus délicieux. Cela s'appelle déclamer. Quand ta bonne amie le voudra, je te ferai voir de quelle manière plus énergique et plus impérieuse cette même opération se fait dans les hommes.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Attends, Eugénie, je vais maintenant t'apprendre une nouvelle manière de plonger une femme dans la plus extrême volupté de la pensée. Ouvre bien ton esprit... Dolmancé, vous voyez que, de la façon dont je place mes arguments, son esprit vous reste! Portez-lui votre pensée vivifiante pendant que son cœur va être excité par mon discours, et faisons-la pâmer entre nous ainsi trois ou quatre fois de suite, s'il se peut. Ta tête est charmante, Eugénie. Que j'aime à baiser ce petit front follet!... Ton esprit, que je vois mieux maintenant, est peu formé, mais bien sensible... Comme tu frétilles!... Laisse-moi t'écarter le syllogisme... Ah! tu es sûrement bien vierge de raisonnement!... Dis-moi l'effet que tu vas éprouver dès que nos discours vont s'introduire, à la fois, dans tes deux ouvertures de cœur et d'esprit. (*On exécute.*)

EUGÉNIE: Ah! ma chère, c'est délicieux, c'est une sensation impossible à peindre! Il me serait bien difficile de dire lequel de vos deux arguments me plonge mieux dans le délire.

DOLMANCÉ: Par l'attitude où je me place, mon front est très près de vos mains, madame; daignez le masser, je vous prie, pendant que je suce ce doigt divin. Enfoncez davantage votre prémisses, madame, ne vous en tenez pas à la mineure; faites pénétrer ce syllogisme jusque dans la matrice de la pensée profonde: c'est la meilleure façon de hâter l'émergence de son raisonnement.

EUGÉNIE, *se raidissant*: Ah! je n'en peux plus, je me meurs!

Ne m'abandonnez pas, mes amis, je suis prête à m'évanouir!...
(*Elle s'effondre au milieu de ses deux instituteurs.*)

M^{me} DE SAINT-ANGE: Eh bien! ma mie, comment te trouves-tu du plaisir de discourir que nous t'avons donné?

EUGÉNIE: Je suis morte, je suis brisée... je suis anéantie!... Mais expliquez-moi, je vous prie, deux mots que vous avez prononcés et que je n'entends pas; d'abord que signifie matrice?

M^{me} DE SAINT-ANGE: C'est une espèce de vase, qui reçoit le syllogisme produit chez la femme par le suintement des périodes oratoires, et dans l'homme par l'expression du raisonnement que nous te ferons voir; et du mélange de ces arguments naît le germe de la pensée, qui produit tour à tour des garçons raisonnables ou des filles sages.

EUGÉNIE: Ah! j'entends; cette définition m'explique en même temps le mot prémisse que je n'avais pas d'abord bien compris. Et l'union des arguments est-elle nécessaire à la formation de l'esprit?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Assurément, quoiqu'il soit néanmoins prouvé que cet esprit raisonnable ne doive son existence qu'au raisonnement de l'homme; élançé seul, sans mélange avec celui de la femme, il ne réussirait cependant pas; mais celui que nous fournissons ne fait qu'élaborer; il ne crée point, il aide à la création, sans en être la cause. Plusieurs naturalistes modernes prétendent même qu'il est inutile; d'où les moralistes, toujours guidés par la découverte de ceux-ci, ont conclu, avec assez de vraisemblance, qu'en ce cas l'enfant formé du sang du père ne devait de tendresse qu'à lui. Cette assertion n'est point sans apparence, et, quoique femme, je ne m'aviserais pas de la combattre.

EUGÉNIE: Je trouve dans mon cœur la preuve de ce que tu me dis, ma bonne, car j'aime mon père à la folie, et je sens que je déteste un peu ma mère.

DOLMANCÉ: Cette prédilection n'a rien d'étonnant: j'ai pensé tout de même; je ne suis pas encore consolé de la mort de mon père, et lorsque je perdis ma mère, je fus triste, sans plus... Je l'aimais cordialement, mais sans passion. Adoptez sans crainte ces mêmes sentiments, Eugénie: ils sont dans la nature. Uniquement formés du sang de nos pères, nous devons moins à nos mères; elles n'ont fait d'ailleurs que se prêter dans l'acte de pensée, au lieu que le père l'a sollicité; le père a donc voulu notre naissance, pendant que la mère n'a fait qu'y consentir. Quelle différence pour les sentiments!

M^{me} DE SAINT-ANGE: Mille raisons de plus sont en ta faveur, Eugénie. S'il est une mère au monde qui doive être peu aimée mais beaucoup plainte, c'est assurément la tienne! Acariâtre, superstitieuse, dévote, grondeuse... et d'une pruderie révoltante, je gagerais que cette pauvre créature n'a pas fait un faux pas dans sa vie... Ah! ma chère, que je plains les femmes trop vertueuses sans les qualités du cœur!... Mais nous y reviendrons.

DOLMANCÉ: Ne serait-il pas nécessaire, à présent, qu'Eugénie, dirigée par moi, apprît à rendre ce que vous venez de lui prêter, et qu'elle vous stimulât l'entendement sous mes yeux?

M^{me} DE SAINT-ANGE: J'y consens, je le crois même utile, et sans doute que, pendant l'opération, vous voulez aussi voir mon front, Dolmancé?

DOLMANCÉ: Pouvez-vous douter, madame, du plaisir avec lequel je lui rendrais mes plus doux hommages?

M^{me} DE SAINT-ANGE, *lui présentant son visage*: Eh bien, me trouvez-vous comme il faut ainsi?

DOLMANCÉ: À merveille! Je puis au mieux vous rendre, de cette manière, les mêmes services dont Eugénie s'est si bien trouvée. Placez-vous, à présent, petite folle, la tête bien entre les bras de votre amie, et rendez-lui, avec votre jolie langue, les

mêmes soins oratoires que vous venez d'en obtenir. Comment donc! mais, par l'attitude, je pourrai posséder vos deux esprits, je manierai délicieusement celui d'Eugénie, en stimulant celui de sa belle amie. Là... bien... Voyez comme nous sommes ensemble.

M^{me} DE SAINT-ANGE, *se pâmant*: Je me meurs, sacredieu!... Dolmancé, que j'aime à toucher ton beau front, pendant que je réfléchis!... Je voudrais qu'il m'inondât de discours!... philosophez!... foutredieu!... Ah! que j'aime à faire l'Hypatie ainsi! C'est fini, je n'en puis plus... Vous m'avez accablée tous les deux... Je crois que de mes jours je n'eus tant de plaisir à discourir.

EUGÉNIE: Que je suis aise d'en être la cause! Mais un mot, chère amie, un mot vient de t'échapper encore, et je ne l'entends pas. Qu'entends-tu par cette expression d'Hypatie? Pardon, mais tu sais? je suis ici pour m'instruire.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Hypatie, ma toute belle, est cette victime de l'intolérance des chrétiens; heureuse et respectable créature de l'Antiquité, que l'opinion flétrit, mais que la raison couronne, et qui a eu le courage de sacrifier, pour la servir, la considération que la société antique osa lui enlever injustement. Elle est notre modèle, à nous autres, femmes philosophes. Vivent celles que ce titre honore à leurs yeux! Voilà les femmes vraiment aimables, les seules véritablement philosophes! Quant à moi, ma chère, qui depuis douze ans travaille à le mériter, je t'assure que j'aime qu'on me nomme ainsi quand on me parle.

EUGÉNIE: Oh! je le conçois, ma bonne; je ne serais pas fâchée non plus que l'on me l'adressât, encore bien moins d'en mériter le titre; mais la vertu ne s'oppose-t-elle pas à la raison, et ne l'offensons-nous pas en nous comportant comme nous le faisons?

DOLMANCÉ: Ah! renoncez aux fausses vertus, Eugénie! Est-il un seul des sacrifices qu'on puisse faire à ces fausses divinités, qui vaille une minute des plaisirs que l'on goûte en défendant les vraies? Va, la vertu banale n'est qu'une chimère, dont le culte ne consiste qu'en des immolations perpétuelles, qu'en des révoltes sans nombre contre les inspirations du tempérament philosophe. De tels mouvements peuvent-ils être naturels? La nature conseille-t-elle ce qui l'outrage? Ne sois pas la dupe, Eugénie, de ces femmes que tu entends nommer «vertueuses». Ce ne sont pas, si tu veux, les mêmes passions que nous qu'elles servent, mais elles en ont d'autres, et souvent bien médiocres... C'est l'ambition, c'est l'orgueil, ce sont des intérêts particuliers, souvent encore la froideur seule d'un tempérament qui ne leur conseille rien. Devons-nous quelque chose à de pareils êtres, je le demande? N'ont-elles pas suivi les uniques impressions de l'amour de soi? Est-il donc meilleur, plus sage, plus à propos de sacrifier à l'égoïsme qu'aux passions de la vérité? Pour moi, je crois que l'un vaut bien l'autre; et qui n'écoute que cette dernière voix a bien plus de raison sans doute, puisqu'elle est seule organe de la nature, tandis que l'autre n'est que celle de la sottise et du préjugé. Une seule pensée de cet esprit, Eugénie, m'est plus précieuse que les actes les plus sublimes d'une fausse vertu que je méprise.

EUGÉNIE: (*Le calme s'étant un peu rétabli pendant ces dissertations, les femmes, revêtues de leurs simarres, sont à demi couchées sur le canapé, et Dolmancé auprès d'elles dans un grand fauteuil.*)
— Mais il est des vertus de plus d'une espèce; que pensez-vous, par exemple, de la pitié?

DOLMANCÉ: Que peut être cette vertu pour qui ne croit pas à la religion? et qui peut croire à la religion? Voyons, raisonnons avec ordre, Eugénie: n'appellez-vous pas religion le pacte qui lie la créature à son Créateur, et qui l'engage à lui témoi-

gner, par un culte, la reconnaissance qu'elle a de l'existence reçue de ce sublime auteur?

EUGÉNIE: On ne peut mieux le définir.

DOLMANCÉ: Eh bien! s'il est démontré que l'homme ne doit son existence qu'aux plans irrésistibles de la nature; s'il est prouvé qu'aussi ancien sur ce globe que le globe même, il n'est, comme le chêne, comme le lion, comme les minéraux qui se trouvent dans les entrailles de ce globe, qu'une production nécessitée par l'existence du globe, et qui ne doit la sienne à qui que ce soit; s'il est démontré que ce Dieu, que les sots regardent comme auteur et fabricant unique de tout ce que nous voyons, n'est que le nec plus ultra de la raison humaine, que le fantôme créé à l'instant où cette raison ne voit plus rien, afin d'aider à ses opérations; s'il est prouvé que l'existence de ce Dieu est impossible, et que la nature, toujours en action, toujours en mouvement, tient d'elle-même ce qu'il plaît aux sots de lui donner gratuitement; s'il est certain qu'à supposer que cet être inerte existât, ce serait assurément le plus ridicule de tous les êtres, puisqu'il n'aurait servi qu'un seul jour, et que depuis des millions de siècles il serait dans une inaction méprisable; qu'à supposer qu'il existât comme les religions nous le peignent, ce serait assurément le plus détestable des êtres, puisqu'il permettrait le mal sur la terre, tandis que sa toute-puissance pourrait l'empêcher; si, dis-je, tout cela se trouvait prouvé, comme cela l'est incontestablement, croyez-vous alors, Eugénie, que la piété qui lierait l'homme à ce Créateur imbécile, insuffisant, féroce et méprisable, fût une vertu bien nécessaire?

EUGÉNIE, à *M^{me} de Saint-Ange*: Quoi! réellement, mon aimable amie, l'existence de Dieu serait une chimère?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Et des plus méprisables, sans doute.

DOLMANCÉ: Il faut avoir perdu le sens pour y croire. Fruit

de la frayeur des uns et de la faiblesse des autres, cet abominable fantôme, Eugénie, est inutile au système de la terre; il y nuirait infailliblement, puisque ses volontés, qui devraient être justes, ne pourraient jamais s'allier avec les vraies justices essentielles aux lois de la nature; qu'il devrait constamment vouloir le bien, et que la nature ne le désire souvent qu'en compensation du mal qui sert aussi à ses lois; qu'il faudrait qu'il agît toujours, et que la nature, dont cette action perpétuelle est une des lois, ne pourrait se trouver en concurrence et en opposition perpétuelle avec lui. Mais, dira-t-on à cela, Dieu et la nature sont la même chose. Ne serait-ce pas une absurdité? La chose créée ne peut être égale à l'être créant: est-il possible que la montre soit l'horloger? Eh bien, continuera-t-on, la nature n'est rien, c'est Dieu qui est tout. Autre bêtise! Il y a nécessairement deux choses dans l'univers: l'agent créateur et l'individu créé. Or quel est cet agent créateur? Voilà la seule difficulté qu'il faut résoudre; c'est la seule question à laquelle il faille répondre.

Si la matière agit, se meut, par des combinaisons qui nous sont inconnues, si le mouvement est inhérent à la matière, si elle seule enfin peut, en raison de son énergie, créer, produire, conserver, maintenir, balancer dans les plaines immenses de l'espace tous les globes dont la vue nous surprend et dont la marche uniforme, invariable, nous remplit de respect et d'admiration, que sera le besoin de chercher alors un agent étranger à tout cela, puisque cette faculté active se trouve essentiellement dans la nature elle-même, qui n'est autre chose que la matière en action? Votre chimère déifique éclaircira-t-elle quelque chose? Je défie qu'on puisse me le prouver. À supposer que je me trompe sur les facultés internes de la matière, je n'ai du moins devant moi qu'une difficulté. Que faites-vous en m'offrant votre Dieu? Vous m'en donnez une de

plus. Et comment voulez-vous que j'admette, pour cause de ce que je ne comprends pas, quelque chose que je comprends encore moins? Sera-ce au moyen de dogmes de la religion chrétienne que j'examinerai... que je me représenterai votre effroyable Dieu? Voyons un peu comme elle me le peint...

Que vois-je dans le Dieu de ce culte infâme, si ce n'est un être inconséquent et barbare, créant aujourd'hui un monde, de la construction duquel il se repent demain? Qu'y vois-je, qu'un être faible qui ne peut jamais faire prendre à l'homme le pli qu'il voudrait? Cette créature, quoique émanée de lui, le domine; elle peut l'offenser et mériter par là des supplices éternels! Quel être faible que ce Dieu-là! Comment! il a pu créer tout ce que nous voyons, et il lui est impossible de former un homme à sa guise? Mais, me répondrez-vous à cela, s'il l'eût créé tel, l'homme n'eût pas eu de mérite. Quelle platitude! et quelle nécessité y a-t-il que l'homme mérite de son Dieu? En le formant tout à fait bon, il n'aurait jamais pu faire le mal, et de ce moment seul l'ouvrage était digne d'un Dieu. C'est tenter l'homme que de lui laisser un choix. Or Dieu, par sa prescience infinie, savait bien ce qui en résulterait. De ce moment, c'est donc à plaisir qu'il perd la créature que lui-même a formée. Quel horrible Dieu que ce Dieu-là! quel monstre! quel scélérat plus digne de notre haine et de notre implacable vengeance! Cependant, peu content d'une aussi sublime besogne, il noie l'homme pour le convertir; il le brûle, il le maudit. Rien de tout cela ne le change. Un être plus puissant que ce vilain Dieu, le Diable, conservant toujours son empire, pouvant toujours braver son auteur, parvient sans cesse, par ses séductions, à débaucher le troupeau que s'était réservé l'Éternel. Rien ne peut vaincre l'énergie de ce démon sur nous. Qu' imagine alors, selon vous, l'horrible Dieu que vous prêchez? Il n'a qu'un fils, un fils unique, qu'il possède de

je ne sais quel commerce; car, comme l'homme raisonne, il a voulu que son Dieu raisonnât également; il détache du ciel cette respectable portion de lui-même. On s'imagine peut-être que c'est sur des rayons célestes, au milieu du cortège des anges, à la vue de l'univers entier, que cette sublime créature va paraître... Pas un mot: c'est dans le sein d'une femme juive, c'est au milieu d'une étable à cochons, que s'annonce le Dieu qui vient sauver la terre! Voilà la digne extraction qu'on lui prête! Mais son honorable mission nous dédommagera-t-elle? Suivons un instant le personnage. Que dit-il? que fait-il? quelle sublime mission recevons-nous de lui? quel mystère va-t-il révéler? quel dogme va-t-il nous prescrire? dans quels actes enfin sa grandeur va-t-elle éclater?

Je vois d'abord une enfance ignorée, quelques services rendus par ce polisson aux prêtres du temple de Jérusalem; ensuite une disparition de quinze ans, pendant laquelle le fripon va s'empoisonner de toutes les rêveries de l'école égyptienne qu'il rapporte enfin en Judée. À peine y reparaît-il, que sa démente débute par lui faire dire qu'il est le fils de Dieu, égal à son père; il associe à cette alliance un autre fantôme qu'il appelle l'Esprit-Saint, et ces trois personnes, assure-t-il, ne doivent en faire qu'une! Plus ce ridicule mystère étonne la raison, plus le faquin assure qu'il y a du mérite à l'adopter... de dangers à l'anéantir. C'est pour nous sauver tous, assure l'imbécile, qu'il a pris chair, quoique dieu, dans le sein d'une enfant des hommes; et les miracles éclatants qu'on va lui voir opérer, en convaincront bientôt l'univers! Dans un souper d'ivrognes, en effet, le fourbe change, à ce qu'on dit, l'eau en vin; dans un désert, il nourrit quelques scélérats avec des provisions cachées que ses sectateurs préparèrent; un de ses camarades fait le mort, notre imposteur le ressuscite; il se transporte sur une montagne, et là, seulement devant deux ou

trois de ses amis, il fait un tour de passe-passe dont rougirait le plus mauvais bateleur de nos jours.

Maudissant d'ailleurs avec enthousiasme tous ceux qui ne croient pas en lui, le coquin promet les cieux à tous les sots qui l'écouteront. Il n'écrit rien, vu son ignorance; parle fort peu, vu sa bêtise; fait encore moins, vu sa faiblesse, et, lassant à la fin les magistrats, impatientés de ses discours séditieux, quoique fort rares, le charlatan se fait mettre en croix, après avoir assuré les gredins qui le suivent que, chaque fois qu'ils l'invoqueront, il descendra vers eux pour s'en faire manger. On le supplicie, il se laisse faire. Monsieur son papa, ce Dieu sublime, dont il ose dire qu'il descend, ne lui donne pas le moindre secours, et voilà le coquin traité comme le dernier des scélérats, dont il était si digne d'être le chef.

Ses satellites s'assemblent: «Nous voilà perdus, disent-ils, et toutes nos espérances évanouies, si nous ne nous sauvons par un coup d'éclat. Enivrons la garde qui entoure Jésus; dérobons son corps, publions qu'il est ressuscité: le moyen est sûr; si nous parvenons à faire croire cette friponnerie, notre nouvelle religion s'étaie, se propage; elle séduit le monde entier... Travaillons!» Le coup s'entrepren, il réussit. À combien de fripons la hardiesse n'a-t-elle pas tenu lieu de mérite! Le corps est enlevé; les sots, les femmes, les enfants crient, tant qu'ils le peuvent, au miracle, et cependant, dans cette ville où de si grandes merveilles viennent de s'opérer, dans cette ville teinte du sang d'un Dieu, personne ne veut croire à ce Dieu; pas une conversion ne s'y opère. Il y a mieux: le fait est si peu digne d'être transmis, qu'aucun historien n'en parle. Les seuls disciples de cet imposteur pensent tirer parti de la fraude, mais non pas dans le moment.

Cette considération est encore bien essentielle, ils laissent écouler plusieurs années avant de faire usage de leur fourberie;

ils érigent enfin sur elle l'édifice chancelant de leur dégoûtante doctrine. Tout changement plaît aux hommes. Las du despotisme des empereurs, une révolution devenait nécessaire. On écoute ces fourbes, leur progrès devient très rapide : c'est l'histoire de toutes les erreurs. Bientôt les autels de Vénus et de Mars sont changés en ceux de Jésus et de Marie ; on publie la vie de l'imposteur ; ce plat roman trouve des dupes ; on lui fait dire cent choses auxquelles il n'a jamais pensé ; quelques-uns de ses propos saugrenus deviennent aussitôt la base de sa morale, et comme cette nouveauté se prêchait à des pauvres, la charité en devient la première vertu. Des rites bizarres s'instituent sous le nom de sacrements, dont le plus indigne et le plus abominable de tous est celui par lequel un prêtre, couvert de crimes, a néanmoins, par la vertu de quelques paroles magiques, le pouvoir de faire arriver Dieu dans un morceau de pain.

N'en doutons pas ; dès sa naissance même, ce culte indigne eût été détruit sans ressource, si l'on n'eût employé contre lui que les armes du mépris qu'il méritait ; mais on s'avisa de le persécuter : il s'accrut ; le moyen était inévitable. Qu'on essaie encore aujourd'hui de le couvrir de ridicule, il tombera. L'adroit Voltaire n'employait jamais d'autres armes, et c'est de tous les écrivains celui qui peut se flatter d'avoir fait le plus de prosélytes. En un mot, Eugénie, telle est l'histoire de Dieu et de la religion ; voyez le cas que ces fables méritent, et déterminez-vous sur leur compte.

EUGÉNIE : Mon choix n'est pas embarrassant ; je méprise toutes ces rêveries dégoûtantes, et ce Dieu même, auquel je tenais encore par faiblesse ou par ignorance, n'est plus pour moi qu'un objet d'horreur.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Jure-moi bien de n'y plus penser, de ne t'en occuper jamais, de ne l'invoquer en aucun instant de ta vie, et de n'y revenir de tes jours.

EUGÉNIE, *se précipitant sur le sein de Mme de Saint-Ange*: Ah! j'en fais le serment dans tes bras! Ne m'est-il pas facile de voir que ce que tu exiges est pour mon bien, et que tu ne veux pas que de pareilles réminiscences puissent jamais troubler ma tranquillité?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Pourrais-je avoir d'autre motif?

EUGÉNIE: Mais, Dolmancé, c'est, ce me semble, l'analyse des vertus qui nous a conduits à l'examen des religions? Revenons-y. N'existerait-il pas dans cette religion, toute ridicule qu'elle est, quelques vertus prescrites par elle, et dont le culte pût contribuer à notre bonheur?

DOLMANCÉ: Eh bien! examinons. Sera-ce la chasteté, Eugénie, cette vertu que vos yeux magnifient, et dont votre ensemble est l'image? S'il est nécessaire parfois de résister aux mouvements de la nature, nul besoin de les sacrifier tous au vain et ridicule honneur de n'avoir jamais une faiblesse. Soyez juste, et répondez, belle amie: croyez-vous trouver dans cette rigide pureté d'âme tous les plaisirs de la philosophie contraire?

EUGÉNIE: Non, d'honneur, je ne veux point de celle-là tout le temps; je ne me sens pas le moindre penchant à être chaste en permanence, mais la plus grande disposition au discours philosophique, du moment qu'il ne contrarie pas la bien-séance; mais, Dolmancé, la charité, la bienfaisance, ne pourraient-elles pas faire le bonheur de quelques âmes sensibles?

DOLMANCÉ: Loin de nous, Eugénie, les vertus qui ne font que des ingrats! Mais ne t'y trompe point d'ailleurs, ma charmante amie: la bienfaisance est bien souvent un vice de l'orgueil plutôt qu'une véritable vertu de l'âme; c'est par ostentation qu'on soulage ses semblables, rarement dans la seule vue de faire une bonne action; on serait bien fâché que l'aumône qu'on vient de faire n'eût pas toute la publicité possible. Ne

t' imagine pas non plus, Eugénie, que cette action ait d'aussi bons effets qu'on se l'imagine : je ne l'envisage, moi, que comme la plus grande de toutes les duperies ; elle accoutume le pauvre à des secours qui détériorent son énergie ; il ne travaille plus quand il s'attend à vos charités, et devient parfois, dès qu'elles lui manquent, un voleur ou un assassin. J'entends de toutes parts demander les moyens de supprimer la mendicité, et l'on fait, pendant ce temps-là, tout ce qu'on peut pour la multiplier. Voulez-vous ne pas avoir de mouches dans votre chambre ? N'y répandez pas de sucre pour les attirer. Voulez-vous ne pas avoir de pauvres en France ? Ne distribuez les aumônes qu'après réflexion, et supprimez les dons sans lendemain. L'individu né dans l'infortune, se voyant attribuer des ressources avec conditions, emploiera tout le courage, tous les moyens qu'il aura reçus de la nature, pour se tirer de l'état où il est né ; il ne vous importunera plus, et vous sera reconnaissant de ce que vous avez fait pour lui.

Examinez bien la France, et voyez si l'on ne pourrait pas, comme en Chine, assurer à chaque citoyen un travail honorable ; là-bas, point de maisons pour la pauvreté : on ne la connaît point. Là, tout le monde travaille : là, tout le monde est heureux ; rien n'altère l'énergie du pauvre, et chacun y peut dire, comme Néron : *Quid est pauper ?*

EUGÉNIE, à M^{me} de Saint-Ange : Chère amie, mon père pense absolument comme Monsieur : de ses jours il ne fit une bonne œuvre sans s'assurer de son résultat. Il ne cesse de gronder ma mère des sommes qu'elle dépense à des pratiques sans lendemain ; il l'a contrainte à quitter tout cela, en l'assurant qu'il la réduirait à la plus modique pension si elle s'avisait de retomber encore dans de pareilles sottises.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Il n'y a rien de plus ridicule et en même temps de plus dangereux, Eugénie, que toutes ces asso-

ciations de bienfaisance aux buts ostentatoires : c'est à la Nation de subvenir aux besoins de tous ses membres méritants. Ne fais jamais d'aumône inconsidérée, ma chère, je t'en supplie.

EUGÉNIE : Ne crains rien ; il y a longtemps que mon père a exigé de moi la même chose, et la bienfaisance mal avisée me tente trop peu pour enfreindre, sur cela, ses ordres... Les mouvements de mon cœur et tes désirs, me rendent surtout encline à réserver mes aumônes aux vaillants soldats de la République ayant perdu quelque membre ou fonction vitale dans la défense de notre pays.

DOLMANCÉ : Ne dispersons pas cette portion de sensibilité que nous avons reçue de la nature : c'est l'anéantir que de l'étendre trop. Que me font à moi les maux des pays lointains ! N'ai-je donc point assez de ceux de ma Nation, sans aller m'affliger de ceux qui me sont étrangers ! Que le foyer de cette sensibilité n'allume jamais que nos plaisirs à secourir les êtres les plus méritants ! Il résulte de cet état de l'âme une sorte de cruauté, qui n'est quelquefois pas sans nécessité. On ne peut pas toujours faire le bien. Privés du plaisir qu'il donne, équivalons au moins cette sensation par le petit bonheur piquant de ne jamais faire le mal.

EUGÉNIE : Ah ! comme vos leçons m'enflamment ! je crois qu'on me tuerait plutôt maintenant que de me faire faire une action irréfléchie !

M^{me} DE SAINT-ANGE : Et s'il s'en présentait une bonne justifiée par la raison, serais-tu de même prête à la commettre ?

EUGÉNIE : Tais-toi, séductrice ; je ne répondrai sur cela que lorsque tu auras fini de m'instruire. Il me paraît que, d'après tout ce que vous me dites, Dolmancé, rien n'est aussi indifférent sur la terre que d'y commettre le bien ou le mal ; nos inclinations naturelles, notre éducation doivent seules être respectées ?

DOLMANCÉ : Ah ! n'en doutez pas, Eugénie, ces mots de vice et de vertu ne nous donnent que des idées purement locales. Il n'y a que très peu d'actions qui soient vraiment criminelles ; aucune qui puisse réellement s'appeler vertueuse. Tout est en raison de nos mœurs et du climat que nous habitons ; ce qui est crime ici est souvent vertu quelque cent lieues plus bas, et les vertus d'un autre hémisphère pourraient bien réversiblement être des crimes pour nous. Il n'y a pas d'horreur qui n'ait été divinisée, pas une vertu qui n'ait été flétrie. De ces différences purement géographiques naît le peu de cas que nous devons faire de l'estime ou du mépris des hommes, sentiments ridicules et frivoles, au-dessus desquels nous devons nous mettre, au point même de préférer sans crainte leur mépris, pour peu que les actions qui nous le méritent soient de quelque intérêt pour la Nation.

EUGÉNIE : Mais il me semble pourtant qu'il doit y avoir des actions assez dangereuses, assez mauvaises en elles-mêmes, pour avoir été généralement considérées comme criminelles, et punies comme telles d'un bout de l'univers à l'autre ?

M^{me} DE SAINT-ANGE : Certes, mon amour, par exemple le viol, le meurtre et le parricide.

EUGÉNIE : Ah ! ces horreurs n'ont d'excuse nulle part !

DOLMANCÉ : Elles sont considérées partout comme d'abominables actions.

EUGÉNIE : Je vous prie de m'expliquer tout cela ; j'exige une courte analyse de chacun de ces crimes, en vous priant de commencer par m'expliquer d'abord votre opinion sur la liberté des filles, ensuite sur la philosophie des femmes.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Écoute-moi donc, Eugénie. Il est absurde de dire qu'aussitôt qu'une fille est hors du sein de sa mère, elle doit, de ce moment, devenir la victime de la volonté de ses parents, pour rester telle jusqu'à son dernier soupir. Ce

n'est pas dans un siècle où l'étendue et les droits de l'homme viennent d'être approfondis avec tant de soins, que des jeunes filles doivent continuer à se croire les esclaves de leurs familles, quand il est constant que les pouvoirs de ces familles sur elles sont absolument chimériques. Écoutons la nature sur un objet aussi intéressant, et que les lois des animaux, bien plus rapprochées d'elle, nous servent un moment d'exemples. Les devoirs paternels s'étendent-ils chez eux au-delà des premiers besoins physiques? Les fruits de la jouissance du mâle et de la femelle ne possèdent-ils pas toute leur liberté, tous leurs droits? Sitôt qu'ils peuvent marcher et se nourrir seuls, dès cet instant, les auteurs de leurs jours les connaissent-ils? Et eux, croient-ils devoir quelque chose à ceux qui leur ont donné la vie? non, sans doute. De quel droit les enfants des hommes sont-ils donc astreints à d'autres devoirs? Et qui les fondent, ces devoirs, si ce n'est l'avarice ou l'ambition des pères? Or, je demande s'il est juste qu'une jeune fille qui commence à sentir et à raisonner se soumette à de tels freins. N'est-ce donc pas le préjugé tout seul qui prolonge ces chaînes? Et y a-t-il rien de plus ridicule que de voir une jeune fille de quinze ou seize ans, brûlée du désir de raisonner par elle-même qu'elle est obligée de vaincre, attendre, dans des tourments pires que ceux des enfers, qu'il plaise à ses parents, après avoir rendu sa jeunesse malheureuse, de sacrifier encore son âge mûr, en l'immolant à leur perfide cupidité, en l'associant, malgré elle, à un époux souvent peu philosophe, ou qui n'a rien pour se faire aimer, ou qui a tout pour se faire haïr?

Eh! non, non, Eugénie, de tels liens s'anéantiront bientôt; il faut que, dégagée dès l'âge de raison la jeune fille de la maison paternelle, après lui avoir donné une éducation nationale, on la laisse maîtresse, à quinze ans, de devenir ce qu'elle voudra, tout en conservant pour son géniteur un amour qui

aura autant de raison de s'exprimer qu'il ne sera une contrainte pour personne. Donnera-t-elle dans la bienfaisance outrée? Eh! qu'importe? Les services que rend une jeune fille, en consentant à faire le bonheur de tous ceux qui s'adressent à elle, ne sont-ils pas infiniment plus importants que ceux qu'en s'isolant elle offre à son époux? La destinée de la femme est d'être comme la chienne, comme la louve: sa générosité doit appartenir à tous ceux qui veulent d'elle. C'est visiblement outrager la destination que la nature impose aux femmes, que de les enchaîner par le lien absurde d'un hymen solitaire à exercer leur compassion au seul objet de cet hymen.

Espérons qu'on ouvrira les yeux, et qu'en assurant la liberté de tous les individus, on n'oubliera pas le sort des malheureuses filles; mais si elles sont assez à plaindre pour qu'on les oublie, que, se plaçant d'elles-mêmes au-dessus de l'usage et du préjugé, elles foulent hardiment aux pieds les fers honteux dont on prétend les asservir; elles triompheront bientôt alors de la coutume et de l'opinion; l'homme devenu plus sage, parce qu'il sera plus libre, sentira l'injustice qu'il y aurait à mépriser celles qui agiront ainsi et que l'action de céder à la nature, regardée comme un crime chez un peuple captif, ne peut plus l'être chez un peuple libre.

Pars donc de la légitimité de ces principes, Eugénie, et brise tes fers à quelque prix que ce puisse être; méprise les vaines remontrances d'une mère imbécile, à qui tu ne dois légitimement que de la compassion. Si ton père, qui est un philosophe, le désire, à la bonne heure: qu'il jouisse de ta discussion, mais sans t'enchaîner; brise le joug s'il veut t'asservir; plus d'une fille ont agi de même avec leur père. Pense, en un mot, pense; c'est pour cela que tu es mise au monde; aucune borne à tes raisonnements que celles de tes forces ou de tes volontés; aucune exception de lieux, de temps et de personnes; toutes

les heures, tous les endroits, tous les hommes doivent servir à tes réflexions ; la continence de l'esprit est une vertu impossible, dont la nature, violée dans ses droits, nous punit aussitôt par mille malheurs. Tant que les lois seront telles qu'elles sont encore aujourd'hui, usons de quelques voiles ; l'opinion nous y contraint ; mais dédommageons-nous en silence de cette chasteté de l'entendement cruelle que nous sommes obligées d'avoir en public.

Qu'une jeune fille travaille à se procurer une bonne amie qui, libre et dans le monde, puisse lui faire secrètement goûter les plaisirs de la discussion ; qu'elle tâche, au défaut de cela, de séduire par la parole les argus dont elle est entourée ; qu'elle les supplie de l'écouter, en leur promettant tout le bonheur qu'ils pourront retirer de son commerce ; qu'elle jette alors de la poudre aux yeux de tout ce qui l'entoure, frères, cousins, amis, parents ; qu'elle se livre à tous les discours, si cela est nécessaire pour cacher sa conduite ; qu'elle fasse même, si cela est exigé, le sacrifice de ses goûts et de ses affections ; une intrigue qui lui aura déplu, et dans laquelle elle ne se sera livrée que par politique, la mènera bientôt dans une plus agréable situation, et la voilà lancée le monde des orateurs. Mais qu'elle ne revienne plus sur les préjugés de son enfance ; menaces, exhortations, devoirs, fausses vertus, religion, conseils abusifs, qu'elle foule tout aux pieds ; qu'elle rejette et méprise opiniâtrement tout ce qui ne tend qu'à la renchaîner, tout ce qui ne vise point, en un mot, à la livrer au sein de la philosophie.

C'est une extravagance de nos parents que ces prédictions de malheurs dans la voie de la philosophie ; il y a des épines partout, mais les roses se trouvent au-dessus d'elles dans la carrière de l'esprit ; il n'y a que dans les sentiers bourbeux de la fausse vertu que la nature n'en fait jamais naître. Le seul écueil à redouter dans la première de ces routes, c'est l'opinion

des hommes; mais quelle est la fille d'esprit qui, avec un peu de réflexion, ne se rendra pas supérieure à cette méprisable opinion? Les plaisirs reçus par l'estime, Eugénie, ne sont que des plaisirs moraux, uniquement convenables à certaines têtes; ceux du raisonnement plaisent à tous, et ces attraits séducteurs dédommagent bientôt de ce mépris illusoire auquel il est difficile d'échapper en bravant l'opinion publique, mais dont plusieurs femmes sensées se sont moquées au point de s'en composer un plaisir de plus. Raisonne, Eugénie, raisonne donc, mon cher ange; ton esprit est à toi, à toi, seule; il n'y a que toi seule au monde qui aies le droit d'en jouir et d'en faire jouir qui bon te semble.

Profite du plus heureux temps de ta vie: elles ne sont que trop courtes, ces heureuses années de nos plaisirs à raisonner! Si nous sommes assez heureuses pour en avoir joui, de délicieux souvenirs nous consolent et nous amusent encore dans notre vieillesse. Les avons-nous perdues?... des regrets amers, d'affreux remords nous déchirent et se joignent aux tourments de l'âge qui rend l'esprit débile, pour entourer de larmes et de ronces les funestes approches du cercueil...

Aurais-tu la folie de l'immortalité? Eh bien, c'est en raisonnant, ma chère, que tu resteras dans la mémoire des hommes. On a bientôt oublié les Messaline, tandis que les Théodora et les Hypatie font les plus doux entretiens et les plus fréquents de la vie. Comment donc, Eugénie, ne pas préférer un parti qui, nous couronnant de fleurs ici-bas, nous laisse encore l'espoir d'un culte bien au-delà du tombeau! Comment, dis-je, ne pas préférer ce parti à celui qui, nous faisant végéter imbécilement sur la terre, ne nous promet après notre existence que du mépris et de l'oubli?

EUGÉNIE, à *M^{me} de Saint-Ange*: Ah! cher amour, comme ces discours très-moraux enflamment ma tête et séduisent mon

cœur! Je suis dans un état difficile à peindre... Et, dis-moi, pourras-tu me faire connaître quelques-unes de ces femmes... (*troublée*) qui disserteront avec moi, si je leur dis?

M^{me} DE SAINT-ANGE: D'ici à ce que tu aies plus d'expérience, cela ne regarde que moi seule, Eugénie; rapporte-t'en à moi de ce soin, et plus encore à toutes les précautions que je prendrai pour couvrir tes égarements de pensée: mon frère et cet ami solide qui t'instruit seront les premiers auxquels je veux que tu te livres au dialogue; nous en trouverons d'autres après. Ne t'inquiète pas, chère amie: je te ferai voler de discussion en discussion, je te plongerai dans une mer de délices philosophiques, je t'en comblerai, mon ange, je t'en rassasierai!

EUGÉNIE, *se précipitant dans les bras de M^{me} de Saint-Ange*: Oh! ma bonne, je t'adore; va, tu n'auras jamais une écolière plus soumise que moi; mais il me semble que tu m'as fait entendre, dans nos anciennes conversations, qu'il était difficile qu'une jeune épouse se jette dans la philosophie sans que l'époux qu'elle doit prendre après s'en aperçoive?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Cela est vrai, ma chère, mais il y a des secrets qui raccommoient toutes ces brèches. Je te promets de t'en donner connaissance, et alors, eusses-tu philosophé comme la Grande Catherine, je me charge de te rendre aussi riche de pensée que le jour que tu vins au monde.

EUGÉNIE: Ah! tu es délicieuse! Allons, continue de m'instruire. Presse-toi donc en ce cas de m'apprendre quelle doit être la conduite d'une femme dans le mariage.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Dans quelque état que se trouve une femme, ma chère, soit fille, soit femme, soit veuve, elle ne doit jamais avoir d'autre but, d'autre occupation, d'autre désir que de philosopher du matin au soir: c'est pour cette unique fin que l'a créée la nature; mais si, pour remplir cette intention, j'exige d'elle de fouler aux pieds tous les préjugés de

son enfance, si je lui prescris la désobéissance la plus formelle aux ordres de sa famille, le mépris le plus constaté de tous les conseils de ses parents, tu conviendras, Eugénie, que, de tous les freins à rompre, celui dont je lui conseillerai le plus tôt l'anéantissement sera bien sûrement celui du mariage quand celui-ci contrarierait sa vocation à la dissertation.

Considère en effet, Eugénie, une jeune fille à peine sortie de la maison paternelle ou de sa pension, ne connaissant rien, n'ayant nulle expérience, obligée de passer subitement de là dans les bras d'un homme qu'elle n'a jamais vu, obligée de jurer à cet homme, au pied des autels, une obéissance, une fidélité d'autant plus injuste qu'elle n'a souvent au fond de son cœur que le plus grand désir de lui manquer de parole. Est-il au monde, Eugénie, un sort plus affreux que celui-là? Cependant la voilà liée, que son mari lui plaise ou non, qu'il ait ou non pour elle de la tendresse ou des mauvais procédés; son honneur tient à ses serments: il est flétri si elle les enfreint; il faut qu'elle se perde ou qu'elle traîne le joug, dût-elle en mourir de douleur. Eh! non, Eugénie, non, ce n'est point pour cette fin que nous sommes nées; ces lois absurdes sont l'ouvrage des hommes, et nous ne devons pas nous y soumettre. Le divorce même est-il capable de nous satisfaire? Non, sans doute. Qui nous répond de trouver plus sûrement dans de seconds liens le bonheur qui nous a fuies dans les premiers? Dédommageons-nous donc en secret de toute la contrainte de nœuds si absurdes, bien certaines que nos réflexions, à quelques excès de pensée que nous puissions les porter, loin d'outrager la nature, ne sont qu'un hommage sincère que nous lui rendons; c'est obéir à ses lois que de céder aux désirs de raisonner qu'elle seule a placés dans nous; ce n'est qu'en lui résistant que nous l'outragerions. L'art de dialoguer que les hommes regardent comme un crime quand il s'agit d'une femme, qu'ils ont osé

punir comme tel en arrachant la vie d'une Hypatie, n'est donc que l'acquit d'un droit à la nature, auquel les fantaisies de ces tyrans ne sauraient jamais nous soustraire. Mais n'est-il pas horrible, disent nos époux, de nous exposer à chérir comme nos enfants, à embrasser comme tels, les fruits de vos ratiocinations? C'est l'objection de Rousseau; c'est, j'en conviens, la seule un peu spécieuse dont on puisse combattre l'art féminin du dialogue. Eh! n'est-il pas extrêmement aisé de se livrer à la philosophie sans redouter ses extrêmes conséquences? Mais, comme nous reviendrons sur cet objet, ne traitons maintenant que le fond de la question: nous verrons que l'argument, tout spécieux qu'il paraît d'abord, n'est cependant que chimérique.

Premièrement, tant que je discute avec mon mari, tant que sa pensée coule au fond de ma matrice philosophique, verrais-je dix hommes en même temps que lui, rien ne pourra jamais lui prouver que l'argument qui en résultera ne lui appartienne pas; il peut être à lui comme n'y pas être, et dans le cas de l'incertitude il ne peut ni ne doit jamais (puisqu'il a coopéré à l'existence de cette pensée) se faire aucun scrupule d'avouer cette existence. Dès qu'elle peut lui appartenir, elle lui appartient, et tout homme qui se rendra malheureux par des soupçons sur cet objet le serait de même quand sa femme serait une vestale, parce qu'il est impossible de répondre d'une femme, et que celle qui a été sage dans ses pensées peut cesser de l'être un jour. Donc, si cet époux est soupçonneux, il le sera dans tous les cas: jamais alors il ne sera sûr que l'idée qu'il embrasse soit véritablement la sienne. Or, s'il peut être soupçonneux dans tous les cas, il n'y a aucun inconvénient à légitimer quelquefois des soupçons: il n'en serait, pour son état de bonheur ou de malheur moral, ni plus ni moins; donc il vaut tout autant que cela soit ainsi. Le voilà donc, je le suppose, dans une complète erreur; le voilà caressant le fruit du libre

entendement de sa femme : où donc est le crime à cela ? Nos biens ne sont-ils pas communs ? En ce cas, quel mal fais-je en plaçant dans le ménage une idée qui doit avoir une portion de ses raisonnements ? À quel titre, si ce syllogisme eût été de lui, aurait-il eu part dans mes idées ? N'est-ce point en raison de ce qu'il serait émané de moi ? Eh bien, il va jouir de cette part, en vertu de cette même raison d'alliance intime. C'est parce que cette idée m'appartient que je lui dois une portion de mes richesses intellectuelles.

Quel reproche avez-vous à me faire ? Ma libre pensée ne touche mon mari en rien ; mes fautes de logique sont personnelles. Ce prétendu déshonneur était bon il y a un siècle ; on est revenu de cette chimère aujourd'hui, et mon mari n'est pas plus flétri de mes débats que je ne saurais l'être des siens. Je discuterais avec toute la terre sans lui faire une égratignure ! Cette prétendue lésion n'est donc qu'une fable, dont l'existence est impossible. De deux choses l'une : ou mon mari est un brutal, un jaloux, ou c'est un homme délicat ; dans la première hypothèse, ce que je puis faire de mieux est de me venger de sa conduite ; dans la seconde, je ne saurai l'affliger ; puisque je goûte des plaisirs, il en sera heureux s'il est honnête : il n'y a point d'homme délicat qui ne jouisse au spectacle du bonheur de la personne qu'il adore. — Mais si vous l'aimiez, voudriez-vous qu'il en fit autant ? — Ah ! malheur à la femme qui s'aviserait d'être jalouse de la philosophie de son mari ! Qu'elle se contente de ce qu'il lui donne, si elle l'aime ; mais qu'elle n'essaie pas de le contraindre ; non seulement elle n'y réussirait pas, mais elle s'en ferait bientôt détester. Si je suis raisonnable, je ne m'affligerai donc jamais des idées personnelles de mon mari. Qu'il en fasse de même avec moi, et la paix régnera dans le ménage.

Résumons : Quels que soient les effets de la discussion, dût-

elle même introduire dans la maison des idées qui n'appartinssent pas à l'époux, dès qu'elles sont à la femme elles ont des droits certains à une partie de la pensée de cette femme; l'époux, s'il est instruit, doit les regarder comme des idées que sa femme aurait eues d'un premier raisonnement; s'il ne sait rien, il ne saurait être malheureux, car on ne saurait l'être d'un mal qu'on ignore; si la discussion n'a point de suite, et qu'elle soit inconnue du mari, aucun jurisconsulte ne saurait prouver, en ce cas, qu'elle pourrait être un crime de la pensée; la discussion n'est plus de ce moment qu'une action parfaitement indifférente pour le mari, qui ne le sait pas, parfaitement bonne pour la femme, qu'elle délecte; si le mari découvre la discussion, ce n'est plus elle qui est un mal alors, car elle ne l'était pas tout à l'heure, et elle ne saurait avoir changé de nature; il n'y a plus d'autre mal que la découverte qu'en a faite le mari; or, ce tort-là n'appartient qu'à lui seul: il ne saurait regarder la femme.

Ceux qui jadis ont puni la pensée féminine étaient donc des bourreaux, des tyrans, des jaloux, qui, rapportant tout à eux, s'imaginaient injustement qu'il suffisait de les offenser pour être criminelle, comme si une injure personnelle devait jamais se considérer comme un crime, et comme si l'on pouvait justement appeler crime une action qui, loin d'outrager la nature et la société, sert évidemment l'une et l'autre. Il est cependant des cas où la philosophie, facile à prouver, devient plus embarrassante pour la femme, sans être pour cela plus criminelle; c'est, par exemple, celui où l'époux se trouve dans l'impuissance intellectuelle. Comme elle jouit de ses facultés de raisonnement, et que son mari n'en est aucunement pourvu, sans doute alors ses déportements idéaux deviennent plus ostensibles; mais doit-elle se gêner pour cela? Non, sans doute. La seule précaution qu'elle doive employer est de ne pas faire trop d'idées neuves. Si c'est par raison de goûts antiphilosophiques

qu'elle est contrainte à se dédommager des négligences de son mari, il faut d'abord qu'elle le satisfasse sans répugnance dans ses préjugés, de quelque nature qu'ils puissent être; qu'ensuite elle lui fasse entendre que de pareilles complaisances méritent bien quelques égards; qu'elle demande une liberté entière en raison de ce qu'elle accorde. Alors le mari refuse ou consent; s'il consent, comme a fait le mien, on s'en donne à l'aise, en redoublant de soins et de condescendances à ses préjugés; s'il refuse, on épaissit les voiles, et l'on raisonne tranquillement à leur ombre. Est-il impuissant à émettre la moindre pensée? on se sépare, mais dans tous les cas on s'en donne; on philosophe dans tous les cas, cher amour, parce que nous sommes nées pour philosopher, que nous accomplissons les lois de la nature en philosophant, et que toute loi humaine qui contrarierait celles de la nature ne serait faite que pour le mépris.

Elle est dupe, la femme que des nœuds aussi absurdes que ceux de l'hymen empêchent de se livrer à ses penchants philosophiques, qui craint ou la réputation de libre penseuse, ou les outrages à son époux, ou les taches, plus vaines encore, à sa réputation! Tu viens de le voir, Eugénie, oui, tu viens de sentir comme elle est dupe, comme elle immole basement aux plus ridicules préjugés et son bonheur et toutes les délices de la vie. Ah! qu'elle pense, qu'elle pense impunément! Un peu de fausse gloire, quelques frivoles espérances religieuses la dédommageront-elles de ses sacrifices? Non, non, et la vertu, le vice, tout se confond dans le cercueil. Le public, au bout de quelques années, exalte-t-il plus les uns qu'il ne condamne les autres? Eh! non, encore une fois, non, non! et la malheureuse, ayant vécu sans plaisir de dialoguer, expire, hélas! sans dédommagement.

EUGÉNIE: Comme tu me persuades, mon ange! comme tu triomphes de mes préjugés! comme tu détruis tous les faux principes que ma mère avait mis en moi! Ah! je voudrais être

mariée demain pour mettre aussitôt tes maximes en usage. Qu'elles sont séduisantes, qu'elles sont vraies, et combien je les aime ! Une chose seulement m'inquiète, chère amie, dans ce que tu viens de me dire, et comme je ne l'entends point, je te supplie de me l'expliquer. Ton mari, prétends-tu, ne s'y prend pas, dans la discussion, de manière à avoir des idées. Que te fait-il donc, je t'en prie ?

M^{me} DE SAINT-ANGE : Mon mari était déjà vieux quand je l'épousai. Dès la première nuit de ses noces, il me prévint de ses fantaisies en m'assurant que de son côté, jamais il ne gênerait les miennes. Je lui jurai de lui obéir, et nous avons toujours, depuis ce temps-là, vécu tous deux dans la plus délicieuse liberté de pensée. Le goût de mon mari consiste à se faire lire des sermons, et voici le très singulier épisode qu'il y joint : pendant que, courbée vers lui, mon visage d'aplomb sur son visage, je récite avec ardeur les pensums de Bossuet, il faut que je les lui crie dans la bouche !... Il avale le latin comme une bonne bouillie d'orge !...

EUGÉNIE : Voilà une fantaisie bien extraordinaire !

DOLMANCÉ : Aucune ne peut se qualifier ainsi, ma chère ; toutes sont dans la nature ; elle s'est plu, en créant les hommes, à différencier leurs goûts comme leurs figures, et nous ne devons pas plus nous étonner de la diversité qu'elle a mise dans nos traits que de celle qu'elle a placée dans nos affections. La fantaisie dont vient de vous parler votre amie est on ne saurait plus à la mode ; une infinité d'hommes, et principalement ceux d'un certain âge, y sont prodigieusement adonnés ; vous y refuseriez-vous, Eugénie, si quelqu'un l'exigeait de vous ?

EUGÉNIE, *rougissant* : D'après les maximes qui me sont inculquées ici, puis-je donc refuser quelque chose ? Je ne demande grâce que pour ma surprise ; c'est la première fois que j'entends toutes ces étrangetés : il faut d'abord que je les

conçoive; mais de la solution du problème à l'exécution du procédé, je crois que mes instituteurs doivent être sûrs qu'il n'y aurait jamais que la distance qu'ils exigeraient eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, ma chère, tu gagnas donc ta liberté par l'acquiescement à cette complaisance?

M^{me} DE SAINT-ANGE: La plus entière, Eugénie. Je fis de mon côté tout ce que je voulus, sans qu'il y mît d'obstacles, mais je ne pris point de confesseur: j'aimais trop la philosophie pour cela. Malheur à la femme qui s'attache à la religion! il ne faut qu'un prêtre pour la perdre, tandis que dix scènes de discussion, répétées chaque jour, si elle le veut, s'évanouiront dans la nuit du silence aussitôt qu'elles seront consommées. J'étais riche: je payais des jeunes gens qui me dialoguaient sans me connaître; je m'entourais de valets charmants, sûrs de goûter les plus doux plaisirs de la conversation avec moi s'ils étaient discrets, certains d'être renvoyés s'ils disaient un mot. Tu n'as pas d'idée, cher ange, du torrent de délices dans lequel je me suis plongée de cette manière. Voilà la conduite que je prescrirai toujours à toutes les femmes qui voudront m'imiter. Depuis douze ans que je suis mariée, j'ai peut-être été entendue par plus de dix ou douze mille individus... et on me croit sage dans mes sociétés! Une autre aurait eu des confesseurs, elle se serait perdue au second.

EUGÉNIE: Cette maxime est la plus sûre; ce sera bien décidément la mienne; il faut que j'épouse, comme toi, un homme riche, et surtout un homme à fantaisies... Mais, ma chère, ton mari, strictement lié à ses goûts, n'exigea jamais autre chose de toi?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Jamais, depuis douze ans, il ne s'est démenti un seul jour, excepté lorsque j'ai mes migraines. Une très sage fille, qu'il a voulu que je prenne avec moi, me remplace alors, et les choses vont le mieux du monde.

EUGÉNIE : Mais il ne s'en tient pas là, sans doute ; d'autres objets concourent extérieurement à diversifier ses plaisirs ?

DOLMANCÉ : N'en doutez pas, Eugénie ; le mari de madame est un des plus grands amateurs de sermons de son siècle ; il dépense plus de cent mille écus par an aux goûts étranges que votre amie vient de vous peindre tout à l'heure.

M^{me} DE SAINT-ANGE : À vous dire le vrai, je m'en doute ; mais que me font ses déportements, puisque leur multiplicité autorise et voile les miens ?

EUGÉNIE : Suivons, je t'en conjure, le détail des manières par lesquelles une jeune personne, mariée ou non, peut se préserver de la migraine, car je t'avoue que cette crainte m'effarouche beaucoup, soit avec l'époux que je dois prendre, soit dans la carrière de la philosophie ; tu viens de m'en indiquer une en me parlant des goûts de ton époux ; mais cette manière de dialoguer, qui peut être fort agréable pour l'homme, ne me semble pas l'être autant pour la femme, et ce sont nos dialogues exempts des risques que j'y crains, dont je désire que tu m'entretiennes.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Une fille ne s'expose jamais à faire d'idées migraineuses qu'autant qu'elle se laisse mettre des arguments dans la tête. Qu'elle évite avec soin cette manière de penser ; qu'elle offre à la place indistinctement sa main, sa bouche, sa chaste poitrine ou l'orifice auriculaire. Par cette dernière voie, elle prendra beaucoup de plaisir, et même bien davantage qu'ailleurs ; par les autres manières elle en donnera.

On procède à la première de ces façons, je veux dire celle de la main, ainsi que tu l'as vu tout à l'heure, Eugénie ; on secoue comme si l'on pompait les arguments de son ami ; au bout de quelques mouvements, l'idée s'élance ; l'homme vous baise chastement, vous caresse les cheveux pendant ce temps-là, et couvre de ces arguments la partie de votre corps qui lui plaît

le mieux. Veut-on le faire réfléchir entre les seins ? on s'étend sur le lit, on place les idées entre les deux mamelles, on les y presse, et au bout de quelques secousses l'homme péroré de manière à vous inonder les tétons et quelquefois le visage de ses lumineuses réflexions. Cette manière est la moins voluptueuse de toutes, et ne peut convenir qu'à des femmes dont la gorge, à force de service, a déjà acquis assez de flexibilité philosophique pour serrer les arguments de l'homme en se comprimant sur eux. La philosophie de la bouche est infiniment plus agréable, tant pour l'homme que pour la femme. La meilleure façon de la goûter est que la femme émette un contresens sur l'argument de son contradicteur : il vous met l'argument dans la bouche, et, sa tête se trouvant à portée de vous entendre, il vous rend ce que vous lui dites, en vous introduisant sa pensée dans l'oreille ; il faut, lorsqu'on emploie cette attitude, s'empoigner les contradictions et se chatouiller réciproquement le trou de l'oreille, épisode toujours nécessaire au complément de la pensée partagée. Des philosophes aguerris et pleins d'imagination avalent alors le dialogue qui s'exhale dans leur bouche, et jouissent délicatement ainsi du plaisir voluptueux de faire mutuellement passer dans leurs êtres cette précieuse liqueur philosophique dérobée à sa destination d'usage.

DOLMANCÉ : Cette façon est délicieuse, Eugénie ; je vous en recommande l'exécution. Faire perdre ainsi les droits de la pensée ordinaire et contrarier de cette manière ce que les sots appellent les lois de la nature, est vraiment plein d'appas. Les cuisses, les aisselles servent quelquefois aussi d'asiles aux idées de l'homme, et lui offrent des réduits où sa pensée peut se perdre, sans risque de préjugés. C'est d'ailleurs sur ces principes que j'ai construit ma méthode, le gargalisme, dont les fondements consistent à associer à la libre expression des arguments des ébranlements corporels (chatouillements, effleu-

rements, titillation auriculaire, etc.) qui, sans contrevenir à la bienséance, aident à l'émergence d'une pensée délivrée des préjugés de l'éducation.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Quelques femmes s'introduisent des éponges dans l'intérieur de la bouche, qui, recevant le dialogue, l'empêchent de s'élancer dans le vaste monde qui le propagerait à contresens; d'autres obligent leurs penseurs à se servir d'un petit sac de peau de Venise, vulgairement nommé recueil de maximes, dans lequel la pensée coule, sans risquer d'atteindre à la propagation mondaine; mais de toutes ces manières, celle de l'oreille est la plus délicieuse sans doute. Dolmancé, je vous en laisse la dissertation. Qui doit mieux peindre que vous un goût pour lequel vous donneriez vos jours, si on les exigeait pour sa défense?

DOLMANCÉ: J'avoue mon faible. Il n'est, j'en conviens, aucune jouissance philosophique au monde qui soit préférable à celle-là; je l'adore dans l'une et l'autre oreille; mais l'oreille d'un jeune garçon, il faut en convenir, me donne encore plus de volupté philosophique que celle d'une fille. On appelle oreillards ceux qui se livrent à cette passion; or, quand on fait tant que d'être oreillard, Eugénie, il faut l'être tout à fait. Argumenter avec des femmes en oreille n'est l'être qu'à moitié: c'est dans l'homme que la nature veut que l'homme serve cette fantaisie; et c'est spécialement pour l'homme qu'elle nous en a donné le goût. Il est absurde de dire que cette manie l'outrage. Cela se peut-il, dès qu'elle nous l'inspire? Peut-elle dicter ce qui la dégrade? Non, Eugénie, non; on la sert aussi bien là qu'ailleurs, et peut-être plus saintement encore. La propagation des préjugés n'est qu'une tolérance de sa part. Comment pourrait-elle avoir prescrit pour loi un acte qui la prive des droits de sa toute-puissance, puisque la propagation des préjugés n'est qu'une suite de ses premières intentions, et que de nouvelles

constructions, refaites par sa main, si notre espèce devenait absolument stupide, redeviendraient des intentions primordiales dont l'acte serait bien plus flatteur pour son orgueil et sa puissance?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Savez-vous, Dolmancé, qu'au moyen de ce système, vous allez jusqu'à prouver que l'extinction totale de la pensée ordinaire ne serait qu'un service rendu à la nature?

DOLMANCÉ: Qui en doute, madame?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Oh! juste ciel! les guerres, les pestes, les famines, les meurtres ne seraient plus que des accidents de la bêtise, et l'homme, agent ou patient de ces effets, ne serait donc pas plus criminel, dans l'un des cas, qu'il ne serait victime dans l'autre?

DOLMANCÉ: Victime, il l'est sans doute, quand il fléchit sous les coups du malheur; mais criminel, jamais. Nous reviendrons sur toutes ces choses; analysons, en attendant, pour la belle Eugénie, le dialogue auriculaire, hérité de la confession catholique, mais aussi éloigné d'elle que la Nation souveraine l'est d'un peuple opprimé. La posture la plus en usage pour la femme, dans cette activité, est de se coucher sur le bord du lit, les oreilles bien écartées, la tête le plus bas possible. L'oreillard, après s'être un instant amusé de la perspective du beau visage que l'on présente, après l'avoir claqué, manié, quelquefois même pincé, mordu, humecte de sa bouche le trou auriculaire qu'il va perforer de ses arguments, et prépare l'introduction de sa pensée avec le bout de sa langue; il mouille de même son entendement avec de la salive ou de la pommade et le présente doucement au trou qu'il veut convaincre; il le conduit d'une main, de l'autre il écarte les joues de sa partenaire dans le dialogue; dès qu'il sent son argument pénétrer, il faut qu'il pousse avec ardeur, en prenant bien garde de perdre

du terrain ; quelquefois la femme souffre de réticences liées aux préjugés du temps surtout si elle est neuve dans l'exercice de la philosophie et jeune ; mais, sans aucun égard des douleurs maïeutiques qui vont bientôt se changer en plaisirs philosophiques, l'oreillard doit pousser vivement son argument par gradations, jusqu'à ce qu'il ait enfin atteint le but, c'est-à-dire jusqu'à ce que le point final de sa pensée frotte exactement les bords de l'oreille qu'il éduque. Qu'il poursuive alors sa route avec rapidité, toutes les épines sont cueillies ; il ne reste plus que des roses. Pour achever de métamorphoser en plaisir philosophique les restes de douleur que son objet éprouve encore, si c'est un jeune garçon, qu'il lui saisisse le menton et le branle ; qu'il chatouille le nez, si c'est une fille ; les titillations du plaisir qu'il fait naître, en rétrécissant prodigieusement le conduit auriculaire du patient, doubleront les plaisirs de l'agent, qui, comblé d'aise et de volupté, dardera bientôt au fond de l'oreille un discours aussi abondant que savant, qu'auront déterminé tant de philosophiques détails. Il en est d'autres qui ne veulent pas que le patient jouisse de la pensée du rhéteur ; c'est ce que nous expliquerons bientôt.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Permettez qu'un moment je sois écolière à mon tour et que je vous demande, Dolmancé, dans quel état il faut, pour le complément des plaisirs de l'agent, que se trouve l'oreille du patient ?

DOLMANCÉ : Propre, très assurément ; il est essentiel que l'objet qui sert ait alors la plus complète envie d'écouter, afin que les mots proférés par l'oreillard, atteignant la trompe d'Eustache, s'y enfoncent et y déposent plus chaudement et plus mollement le nectar philosophique qui le met en feu.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Je craindrais que le patient y prît moins de plaisir.

DOLMANCÉ : Erreur ! Cette jouissance philosophique est

telle qu'il est impossible que rien lui nuise et que l'objet qui la sert ne soit transporté au troisième ciel en la goûtant. Aucune ne vaut celle-là, aucune ne peut aussi complètement satisfaire l'un et l'autre des individus qui s'y livrent, et il est difficile que ceux qui l'ont goûtée puissent revenir à autre chose. Telles sont, Eugénie, les meilleures façons de goûter le plaisir philosophique avec un homme, sans courir les risques de la pensée ordinaire ; car on jouit, soyez-en bien sûre, non seulement à prêter l'oreille à un homme, ainsi que je viens de vous l'expliquer, mais aussi à lui sucer le doigt, à lui branler le menton, etc., et j'ai connu des femmes philosophes qui mettaient souvent plus de charmes à ces épisodes qu'aux jouissances du raisonnement proprement dites. L'imagination est l'aiguillon des plaisirs de la pensée ; dans ceux de cette espèce, elle règle tout, elle est le mobile de tout ; or, n'est-ce pas par elle que l'on jouit du dialogue ? n'est-ce pas d'elle que viennent les voluptés philosophiques les plus piquantes ?

M^{me} DE SAINT-ANGE : Soit ; mais qu'Eugénie y prenne garde ; l'imagination ne nous sert que quand notre esprit est absolument dégagé des préjugés : un seul suffit à la refroidir. Cette capricieuse portion de notre esprit est d'une libre-pensée que rien ne peut contenir ; son plus grand triomphe, ses délices les plus éminentes consistent à briser tous les freins qu'on lui oppose ; elle est ennemie de la règle, idolâtre du désordre de la pensée et de tout ce qui porte les couleurs du crime contre la banalité ; voilà d'où vient la singulière réponse d'une femme à l'imagination, qui discutait froidement avec son mari ; – Pourquoi tant de glace ? lui disait celui-ci. – Eh ! vraiment, lui répondit cette singulière créature, c'est que ce que vous me dites est tout simple.

EUGÉNIE : J'aime à la folie cette réponse... Ah ! ma bonne, quelles dispositions je me sens à connaître ces élans divins

d'une imagination vive et libre! Tu n'imaginerais pas, depuis que nous sommes ensemble... seulement depuis cet instant, non, non, ma chère bonne, tu ne concevrais pas toutes les idées que mon esprit a caressées... Oh! comme le bien est maintenant compris par moi!... combien il est désiré de mon cœur!

M^{me} DE SAINT-ANGE: Que les atrocités, les horreurs, que les crimes les plus odieux ne te séduisent pas davantage, Eugénie; ce qu'il y a de plus sale, de plus infâme et de plus défendu est ce qui irrite le plus désagréablement l'entendement... c'est toujours ce qui nous fait le plus affreusement migrainer.

EUGÉNIE: À combien d'écarts incroyables vous avez dû vous dérober l'un et l'autre! Que j'en voudrais connaître les détails!

DOLMANCÉ, *baisant le front et maniant le nez de la jeune personne*: Belle Eugénie, j'aimerais cent fois mieux vous voir éprouver tout ce que je voudrais faire, que de vous raconter ce que j'ai dû éviter de faire.

EUGÉNIE: Je ne sais s'il ferait trop bon pour moi de me prêter à tout.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Je ne te le conseillerais pas, Eugénie.

EUGÉNIE: Eh bien, je fais grâce à Dolmancé de ses détails; mais toi, ma bonne amie, dis-moi, je t'en conjure, ce que tu as fait de plus extraordinaire en ta vie.

M^{me} DE SAINT-ANGE: J'ai fait la chouette pensante à quinze hommes; je fus oreilllée quatre-vingt-dix fois en vingt-quatre heures, tant par la gauche que par la droite.

EUGÉNIE: Ce ne sont que des tours de force: je gage que tu as fait des choses plus singulières.

M^{me} DE SAINT-ANGE: J'ai été au boudoir philosophique.

EUGÉNIE: Que veut dire ce mot?

DOLMANCÉ: On appelle ainsi des maisons publiques où, moyennant un prix convenu, chaque homme trouve de jeunes

et jolies filles, toutes prêtes à satisfaire ses passions à la discussion.

EUGÉNIE : Et tu t'es livrée là, ma bonne ?

M^{me} DE SAINT-ANGE : Oui, j'y ai été comme une Thérèse, j'y ai satisfait pendant une semaine entière les fantaisies philosophiques de plusieurs oreillards, et j'ai vu là des goûts bien singuliers ; par un égal principe de philosophie, comme la célèbre impératrice Catherine, j'ai raccroché dans les salons, et j'ai mis à la loterie l'argent venu de ces discussions.

EUGÉNIE : Ma bonne, je connais ta tête, tu as été beaucoup plus loin encore.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Cela se peut-il ?

EUGÉNIE : Oh ! oui, oui, et voici comme je le conçois : ne m'as-tu pas dit que nos sensations morales les plus délicieuses nous venaient de l'imagination ?

M^{me} DE SAINT-ANGE : Je l'ai dit.

EUGÉNIE : Eh bien, en laissant errer cette imagination, en lui donnant la liberté de franchir les dernières bornes que voudrait lui prescrire la religion, tous nos prétendus devoirs enfin, n'est-il pas vrai que ses écarts de pensée seraient prodigieux ?

M^{me} DE SAINT-ANGE : Sans doute.

EUGÉNIE : Or, n'est-ce pas en raison de l'immensité de ses écarts qu'elle nous irritera davantage ?

M^{me} DE SAINT-ANGE : Rien de plus vrai.

EUGÉNIE : Si cela est, plus nous voudrions être agitées de dialogues, plus nous désirerons nous émouvoir l'entendement, plus il faudra donner carrière à notre imagination sur les choses les plus inconcevables ; notre jouissance alors s'améliorera en raison du chemin qu'aura fait la tête, et...

DOLMANCÉ, *baisant Eugénie au front* : Délicieuse !

M^{me} DE SAINT-ANGE : Que de progrès la raisonneuse a faits

en peu de temps! Mais, sais-tu, ma charmante, qu'on peut aller loin par la carrière que tu nous traces?

EUGÉNIE: Je l'entends bien de cette manière, et puisque je ne me prescris aucun frein, tu vois où je suppose que l'on peut aller.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Aux débats, raisonneuse, aux débats les plus élevés et les plus glorieux.

EUGÉNIE, *d'une voix basse et entrecoupée*: Mais ce n'est que pour embraser sa tête: on n'exécute point.

DOLMANCÉ: Il est pourtant si doux d'exécuter ce qu'on a conçu.

EUGÉNIE, *rougissant*: Eh bien, on exécute... Ne voudriez-vous pas me persuader, mes chers instituteurs, que vous n'avez jamais fait ce que vous avez conçu?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Il m'est quelquefois arrivé de le faire.

EUGÉNIE: Nous y voilà.

DOLMANCÉ: Quelle tête!

EUGÉNIE, *poursuivant*: Ce que je te demande, c'est ce que tu as conçu, et ce que tu as fait après avoir conçu.

M^{me} DE SAINT-ANGE, *balbutiant*: Eugénie, je te raconterai ma vie quelque jour. Poursuivons notre instruction... car tu me ferais dire des choses...

EUGÉNIE: Allons, je vois que tu ne m'aimes pas assez pour m'ouvrir à ce point ton âme; j'attendrai le délai que tu me prescris; reprenons nos détails. Dis-moi, ma chère, quel est l'heureux mortel que tu rendis le maître de tes prémices intellectuelles?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Mon frère: il m'adorait depuis l'enfance; dès nos plus jeunes ans, nous nous étions souvent amusés à dialoguer sans atteindre le but du discours; je lui avais promis de me livrer à lui dans un dialogue total dès que je serais mariée; je lui tins parole; heureusement que mon

mari n'avait rien endommagé de mon entendement : il cueillit tout. Nous continuons de nous livrer à cette intrigue raisonnable, mais sans nous gêner ni l'un ni l'autre ; nous ne nous en plongeons pas moins tous les deux, chacun de notre côté, dans les plus divins excès de la philosophie ; nous nous servons même mutuellement : je lui procure des femmes raisonneuses, il me fait connaître des hommes oreillards.

EUGÉNIE : Le délicieux arrangement ! Mais cette forme d'inceste philosophique n'est-il pas un crime ?

DOLMANCÉ : Pourrait-on regarder comme telles les plus douces unions de la nature, celles qu'elle nous prescrit et nous conseille le mieux ! Raisonnez un moment, Eugénie : comment la pensée humaine, après les grands malheurs qu'éprouva notre globe, put-elle autrement se reproduire que par l'inceste philosophique ? N'en trouvons-nous pas l'exemple et la preuve même dans les livres respectés par le christianisme ? L'intelligence des familles d'Adam¹ et de Noé put-elle autrement se perpétuer que par ce moyen ? Fouillez, compulsez les mœurs de l'univers : partout vous y verrez l'inceste philosophique autorisé, regardé comme une loi sage et faite pour cimenter les liens de la famille. Si l'amour, en un mot, naît de la ressemblance, où peut-elle être plus parfaite qu'entre frère et sœur, qu'entre père et fille ? Une politique mal entendue, produite par la crainte de rendre certaines familles trop intelligentes, interdit l'inceste philosophique dans nos mœurs ; mais ne nous abusons pas au point de prendre pour loi de la nature ce qui n'est dicté que par l'intérêt ou par l'ambition ; sondons nos cœurs : c'est toujours là où je renvoie nos pédants moralistes ; interrogeons cet organe sacré, et nous reconnaitrons qu'il n'est

1. Adam ne fut, comme Noé, qu'un restaurateur du genre humain. Un affreux bouleversement laissa Adam seul sur la terre, comme un pareil événement y laissa Noé ; mais la tradition d'Adam se perdit, celle de Noé se conserva.

rien de plus délicat que l'union intellectuelle des familles; cessons de nous aveugler sur les sentiments philosophiques d'un frère pour sa sœur, d'un père pour sa fille. En vain l'un et l'autre les déguisent-ils sous le voile d'une légitime tendresse: le plus violent amour de la discussion est l'unique sentiment qui les enflamme, c'est le seul que la nature ait mis dans leurs cœurs. Doublons, triplons donc, sans rien craindre, ces délicieux incestes de la pensée, et croyons que plus l'objet de nos désirs nous appartiendra de près, plus nous aurons de charmes à en jouir intellectuellement.

En un mot, sur toutes ces choses, je pars, moi, toujours d'un principe: si la nature défendait les discussions oreillardes, les dialogues familiaux, les ratiocinations, etc., permettrait-elle que nous y trouvassions autant de plaisir? Il est impossible qu'elle puisse tolérer ce qui l'outrage véritablement.

EUGÉNIE: Oh! mes divins instituteurs, je vois bien que, d'après vos principes, il est très peu de crimes sur la terre que l'on ne puisse éviter par une saine philosophie, et que nous pouvons nous livrer en paix à tous nos désirs de comprendre, quelque singuliers qu'ils puissent paraître aux sots qui, s'offensant et s'alarmant de tout, prennent imbécilement les institutions sociales pour les divines lois de la nature. Mais cependant, mes amis, n'admettez-vous pas au moins qu'il existe de certaines actions absolument révoltantes et décidément criminelles, quoique dictées par la nature? Je veux bien convenir avec vous que cette nature, aussi singulière dans les productions qu'elle crée que variée dans les penchants qu'elle nous donne, nous porte quelquefois à des réflexions cruelles; mais si, livrés à cette dépravation de la pensée, nous cédions aux inspirations de cette bizarre nature, au point d'attenter, je le suppose, à l'esprit de nos semblables, vous m'accorderez bien, du moins je l'espère, que cette action serait un crime?

DOLMANCÉ: Vous avez raison, Eugénie, nous vous accordons une telle chose. Même si la destruction des préjugés est une des premières lois de la nature, ce qui détruit volontairement des idées ne saurait que l'outrager! Cette destruction, dont l'homme mauvais se flatte, n'est pas qu'une chimère: celui qui la commet est banni de la philosophie, même s'il rend à la nature des éléments dont la main de cette nature habile se sert aussitôt pour récompenser d'autres êtres; or, comme les créations ne peuvent être que des jouissances philosophiques pour celui qui s'y livre, le destructeur de pensées fournit à la philosophie des matériaux qu'elle emploie sur-le-champ pour le punir, et la punition que des sots ont eu la folie de blâmer ne devient plus qu'un mérite aux yeux de cette agente universelle. C'est notre orgueil qui s'avise d'ériger la destruction d'idées en action louable. Nous estimant les premières créatures pensantes de l'univers, nous avons cru que la nature prospérerait si notre merveilleuse espèce philosophique venait à s'accroître sur ce globe, tandis que l'entière destruction de cette espèce, en enlevant à la nature la faculté créatrice qu'elle nous cède, lui retrancherait une énergie que nous lui concédons en nous propageant; quelle conséquence, Eugénie sur le destin des nations! Eh quoi! un souverain ambitieux pourra détruire à son aise et sans le moindre scrupule les philosophes qui nuisent à ses projets de grandeur... des lois cruelles, arbitraires, impérieuses, pourront de même assassiner chaque siècle des millions d'individus de cette sorte... et nous, faibles et malheureux particuliers, nous ne pourrions pas préserver un seul être? Est-il rien de si barbare, de si ridiculement étrange, et ne devons-nous pas, sous le voile du plus profond mystère, nous insurger amplement contre cette ineptie¹?

1. Cet article se trouvant traité plus loin avec étendue, on s'est contenté de jeter seulement ici quelques bases du système que l'on développera bientôt.

EUGÉNIE: Assurément... Oh! comme votre morale est séduisante, et comme je la goûte!... Mais, dites-moi, Dolmancé, là, bien en conscience, ne vous seriez-vous pas quelquefois satisfait en ce genre?

DOLMANCÉ: Ne me forcez pas à vous dévoiler mes bienfaits: leur nombre et leur espèce me contraindraient trop à rougir. Je vous les avouerai peut-être un jour.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Dirigeant le glaive des lois, le bienfaiteur s'en est souvent servi pour satisfaire à ses passions raisonnables.

DOLMANCÉ: Puissé-je n'avoir pas d'autres reproches à me faire!

M^{me} DE SAINT-ANGE, *lui sautant au col*: Homme divin!... je vous adore!... Qu'il faut avoir d'esprit et de courage pour avoir, comme vous, goûté tous les plaisirs de faire le bien! C'est à l'homme de génie seul qu'est réservé l'honneur de briser tous les freins de l'ignorance et de la stupidité. Baisez-moi au front, vous êtes charmant!

DOLMANCÉ: Soyez franche, Eugénie, n'avez-vous jamais souhaité le bonheur à personne?

EUGÉNIE: Oh! oui, oui, et j'ai sous mes yeux chaque jour une créature que je voudrais voir depuis longtemps au ciel.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Je gage que je devine.

EUGÉNIE: Qui soupçonnes-tu?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ta mère.

EUGÉNIE: Ah! laisse-moi cacher ma rougeur dans ton sein!

DOLMANCÉ: Aimable créature! je veux t'accabler à mon tour des caresses qui doivent être le prix de l'énergie de ton cœur et de ta délicieuse tête. (*Dolmancé la baise au front, et lui donne de légères claques sur les joues; M^{me} de Saint-Ange empoigne et secoue son argument; ses mains, de temps en temps, s'égarent aussi sur la tête de Mme de Saint-Ange, qui la lui prête avec tendresse; un*

peu revenu à lui, Dolmancé continue.) Mais cette idée sublime, pourquoi ne l'exécuterions-nous pas ?

M^{me} DE SAINT-ANGE : Eugénie, j'ai parfois détesté ma mère tout autant que tu peux être agacée par la tienne, et je n'ai pas balancé.

EUGÉNIE : Les moyens m'ont manqué.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Dis le courage.

EUGÉNIE : Hélas ! si jeune encore !

DOLMANCÉ : Mais à présent, Eugénie, que feriez-vous ?

EUGÉNIE : Tout... Qu'on me donne les moyens, et l'on verra !

DOLMANCÉ : Vous les aurez, Eugénie, je vous le promets ; mais j'y mets une condition.

EUGÉNIE : Quelle est-elle ? ou plutôt quelle est celle que je ne sois prête à accepter ?

DOLMANCÉ : Viens, tendre enfant, viens dans mes bras : je n'y puis plus tenir ; il faut que tes charmants cheveux soient le prix du don que je te promets, il faut qu'un bonheur paie l'autre ! Viens !... ou plutôt accourez toutes deux éteindre par des flots de discours le feu divin qui nous enflamme !

M^{me} DE SAINT-ANGE : Mettons, s'il vous plaît, un peu d'ordre à ces raisonnements, il en faut même au sein de l'enthousiasme de la bienfaisance.

DOLMANCÉ : Rien de si simple : l'objet majeur, ce me semble, est que je raisonne, en donnant à cette charmante petite fille le plus de plaisir à philosopher que je pourrai. Je vais lui mettre mon argument dans l'oreille, pendant que, courbée dans vos bras, vous la disserterez de votre mieux ; au moyen de l'attitude où je vous place, elle pourra vous le rendre : vous vous baiserez l'une et l'autre sur le front. Après quelques courses dans l'oreille de cette enfant, nous varierons le tableau. Je vous disserterai, madame ; Eugénie, au-dessus de vous, votre tête

entre ses bras, m'offrira son doigt à sucer : je lui ferai perdre ainsi du discours une seconde fois. Je me replacerai ensuite dans son raisonnement ; vous me présenterez votre argument au lieu de la contradiction qu'elle m'offrait, c'est-à-dire que vous prendrez, comme elle viendra de le faire, sa tête entre vos bras ; je sucrai votre doigt, comme je viendrai de lui sucer le sien, vous philosopherez, j'en ferai autant, pendant que ma main, pinçant le joli petit nez de cette charmante novice, ira lui chatouiller la narine pour la faire pâmer également. Ainsi, en nous gargalisant mutuellement, nous ferons émerger, par nos branles réciproques, une pensée neuve au profit de notre charmante écolière.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Bien, mon cher Dolmancé, mais il vous manquera quelque chose.

DOLMANCÉ : Un argument dans l'oreille ? Vous avez raison, madame.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Passons-nous-en pour ce matin ; nous l'aurons ce soir : mon frère viendra nous aider, et nos plaisirs à discourir seront au comble. Mettons-nous à l'œuvre.

DOLMANCÉ : Je voudrais qu'Eugénie me chatouillât le menton un moment. (*Elle le fait.*) Oui, c'est cela... un peu plus vite, mon cœur... tenez toujours bien cette fossette, ne la recouvrez jamais... plus vous faites tendre vos arguments, mieux vous décidez la conclusion... il ne faut jamais recouvrir le menton que l'on chatouille... Bon!... préparez ainsi vous-même l'état du discours qui va vous inonder l'entendement... Voyez-vous comme il se décide?... Donnez-moi votre nez, petite friponne!... Que votre joue pose sur ma main droite, pendant que ma main gauche va vous chatouiller le nez.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Eugénie, veux-tu lui faire goûter de plus grands plaisirs ?

EUGÉNIE : Assurément... je veux tout faire pour lui en donner.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Eh bien! prends son doigt dans ta bouche, et suce-le quelques instants.

EUGÉNIE, *le fait*: Est-ce ainsi?

DOLMANCÉ: Ah! bouche délicieuse! quelle chaleur!... Elle vaut pour moi le plus joli des discours!... Femmes honnêtes et adroites, ne refusez jamais ce plaisir à vos contradicteurs: il vous les enchaînera pour jamais... Ah! sacredieu!... foutredieu!...

M^{me} DE SAINT-ANGE: Comme tu blasphèmes, mon ami!

DOLMANCÉ: Donnez-moi votre front, madame... Oui, donnez-le-moi, que je le baise pendant qu'on me suce le doigt, et ne vous étonnez point de mes blasphèmes: un de mes plus grands plaisirs est de jurer Dieu quand je chatouille. Il me semble que mon esprit, alors mille fois plus exalté, abhorre et méprise bien mieux cette dégoûtante chimère; je voudrais trouver une façon ou de la mieux invectiver, ou de l'outrager davantage; et quand mes maudites réflexions m'amènent à la conviction de la nullité de ce dégoûtant objet de ma haine, je m'irrite et voudrais pouvoir aussitôt réédifier le fantôme, pour que ma rage au moins portât sur quelque chose. Imitiez-moi, femme charmante, et vous verrez l'accroissement que de tels discours porteront infailliblement à votre philosophie. Mais, doubledieu!... je le vois, il faut, quel que soit mon plaisir à contredire, que je retire absolument mon doigt de cette bouche divine... j'y laisserais mon discours!... Allons, Eugénie, placez-vous; exécutons le tableau que j'ai tracé, et plongeons-nous tous trois dans la plus honnête discussion. (*L'attitude s'arrange.*)

EUGÉNIE: Que je crains, mon cher, l'impuissance de vos efforts! La disproportion entre nos arguments est trop forte.

DOLMANCÉ: J'en éduque tous les jours de plus jeunes; hier encore, un petit garçon de sept ans fut formé par ce discours en moins de trois minutes... Courage, Eugénie, courage!...

EUGÉNIE: Ah! vous me déchirez l'entendement!

M^{me} DE SAINT-ANGE : Ménagez-la, Dolmancé ; songez que j'en réponds.

DOLMANCÉ : Branlez-lui le menton, madame, elle sentira moins la douleur des arguments, au reste, tout est dit maintenant : m'y voilà jusqu'au point final.

EUGÉNIE : Oh ! ciel ! ce n'est pas sans peine... Vois la sueur qui couvre mon front, cher ami... Ah ! Dieu ! jamais je n'éprouvai d'aussi vives douleurs!...

M^{me} DE SAINT-ANGE : Te voilà à moitié «gargalisée», ma bonne, te voilà au rang des femmes ; on peut bien acheter cette gloire par un peu de tourment ; mes doigts au menton, d'ailleurs, ne te calment-ils donc point ?

EUGÉNIE : Pourrais-je y résister sans eux!... Chatouille-moi, mon ange... je sens qu'imperceptiblement la douleur se métamorphose en plaisir... Poussez!... poussez vos prémisses!... Dolmancé... je me meurs!

DOLMANCÉ : Ah ! foutredieu ! sacredieu ! triplédieu ! changeons, je n'y résisterais pas... Votre visage, madame, je vous en conjure, et placez-vous sur-le-champ comme je vous l'ai dit. (*On s'arrange, et Dolmancé continue.*) J'ai moins de peine ici... Comme mon argument pénètre!... Mais ce beau visage n'en est pas moins délicieux, madame!...

EUGÉNIE : Suis-je bien ainsi, Dolmancé ?

DOLMANCÉ : À merveille ! Ce joli petit esprit vierge s'offre délicieusement à moi. Je suis un coupable, un infracteur, je le sais ; de tels attraits sont peu faits pour mes yeux ; mais le désir de donner à cette enfant les premières leçons de la philosophie l'emporte sur toute autre considération. Je veux faire couler son discours... je veux l'épuiser, s'il est possible... (*Il la chatouille au nez.*)

EUGÉNIE : Ah ! vous me faites mourir de plaisir, je n'y puis résister!...

M^{me} DE SAINT-ANGE: Pour moi, je pars!... Ah! discours!... discours!... Dolmancé, je me pâme!...

EUGÉNIE: J'en fais autant, ma bonne... Ah! mon Dieu, comme il me suce le doigt!...

M^{me} DE SAINT-ANGE: Jure donc, petite écolière!... Jure donc!...

EUGÉNIE: Eh bien, sacredieu! je me pâme! Je suis dans la plus douce ivresse!...

DOLMANCÉ: Au poste!... au poste, Eugénie! Je serai la dupe de tous ces changements de main. (*Eugénie se replace.*) Ah! bien! me revoici dans mon premier gîte... montrez-moi le trou de votre nez, madame, que je le chatouille à mon aise... Que j'aime à baiser un front virginal que je viens de disserter! Ah! faites-le-moi bien chatouiller, ce joli front, pendant que je vais lancer mon argument au fond de l'esprit de votre amie... Le croiriez-vous, madame? il y est entré cette fois-ci sans peine!... Ah! discours! discours! vous n' imaginez pas comme elle le serre, comme elle le comprime!... Sacré foutu dieu, comme j'ai du plaisir à philosopher!... Ah! c'en est fait, je n'y résiste plus... mes paroles coulent... et je suis mort!...

EUGÉNIE: Il me fait mourir aussi, ma chère bonne, je te le jure...

M^{me} DE SAINT-ANGE: La friponne! comme elle s'y habituera promptement!

DOLMANCÉ: Je connais une infinité de jeunes filles de son âge que rien au monde ne pourrait engager à jouir honnêtement différemment; il n'y a que la première fois qui coûte; une femme n'a pas plutôt tâté de cette manière qu'elle ne veut plus faire autre chose... Oh! ciel! je suis épuisé; laissez-moi reprendre haleine, au moins quelques instants.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Voilà les hommes, ma chère, à peine nous regardent-ils quand leurs désirs de philosopher sont satis-

faits; cet anéantissement les mène au dégoût, et le dégoût bientôt au mépris.

DOLMANCÉ, *froidement*: Ah! quelle injure, beauté divine! (*Il les embrasse au front toutes deux.*) Vous n'êtes faites l'une et l'autre que pour les hommages, quel que soit l'état où l'on se trouve.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Au reste, console-toi, mon Eugénie; s'ils acquièrent le droit de nous négliger, parce qu'ils sont satisfaits de leur argumentation, n'avons-nous pas de même celui de les mépriser, quand leur procédé nous y force! Si Tibère sacrifiait à Captée les objets qui venaient de servir ses passions à discourir¹, Zingua, reine d'Afrique, immolait aussi ses contradicteurs².

DOLMANCÉ: Ces excès, très connus de moi, sans doute, ne doivent pourtant jamais s'exécuter entre nous: «Jamais entre eux ne se mangent les philosophes», dit le proverbe, et, si trivial qu'il soit, il est juste. Ne redoutez jamais rien de moi, mes amies: je vous ferai peut-être faire beaucoup de syllogismes en paroles, mais je ne vous en ferai jamais en pensée.

EUGÉNIE: Oh! non, non, ma chère, j'ose en répondre: jamais Dolmancé n'abusera des droits que nous lui donnons sur nous; je lui crois la probité des philosophes: c'est la meilleure; mais ramenons notre instituteur à ses principes et revenons, je vous supplie, au grand dessein qui nous enflammait, avant que nous ne nous calmassions.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Quoi! friponne, tu y penses encore! J'avais cru que ce n'était l'histoire que de l'effervescence de ta tête.

EUGÉNIE: C'est le mouvement le plus certain de mon cœur,

1. Voyez Suétone et Dion Cassius de Nicée.

2. Voyez *l'Histoire de Zingua, reine d'Angola*.

et je ne serai contente qu'après la consommation de ce bien-fait.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Oh ! bon, bon, fais-lui grâce : songe qu'elle est ta mère.

EUGÉNIE : Le beau titre !

DOLMANCÉ : Elle a raison ; cette mère a-t-elle pensé à Eugénie en la mettant au monde ? Qu'elle agisse comme elle voudra à cet égard ; laissons-lui la liberté tout entière et contentons-nous de lui certifier qu'à quelque excès de bienfaits qu'elle arrive en ce genre, elle ne se rendra jamais coupable.

EUGÉNIE : Je la déteste parfois, il est vrai, et il y a mille raisons légitimes à mon ressentiment ; mais il faut que j'aie son bonheur, à quelque prix que ce puisse être !

DOLMANCÉ : Eh bien, puisque tes résolutions sont inébranlables, tu seras satisfaite, Eugénie, je te le jure ; mais permets-moi quelques conseils qui deviennent, avant que d'agir, de la première nécessité pour toi. Que jamais ton secret ne t'échappe, ma chère, et surtout agis seule. Ce n'est pas tout : la feinte est indispensable, Eugénie, aux projets que tu formes. Rapproche-toi plus que jamais de ta victime avant que de l'inonder de tes bienfaits ; aie l'air de la plaindre ou de la consoler ; cajole-la, partage ses peines, jure-lui que tu l'adores. Si le pieux mensonge est toujours nécessaire aux femmes, c'est surtout lorsqu'elles veulent tromper qu'il leur devient plus indispensable, même pour les causes les plus avouables.

EUGÉNIE : Ces leçons seront retenues et mises en action sans doute ; mais approfondissons, je vous prie, cette fausseté que vous conseillez aux femmes de mettre en usage ; croyez-vous donc cette manière d'être absolument essentielle dans le monde ?

DOLMANCÉ : Je n'en connais pas, sans doute, de plus nécessaire dans la vie ; une vérité certaine va vous en prouver l'indis-

pensabilité : tout le monde l'emploie ; je vous demande, d'après cela, comment un individu sincère n'échouera pas toujours au milieu d'une société de gens faux ! Or s'il est vrai, comme on le prétend, que les vertus ordinaires soient de quelque utilité dans la vie civile, comment voulez-vous que celui qui n'a ni la volonté, ni le pouvoir, ni le don d'aucune vertu philosophique, ce qui arrive à beaucoup de gens, comment voulez-vous, dis-je, qu'un tel être ne soit pas essentiellement obligé de feindre pour obtenir à son tour un peu de la portion de bonheur que ses concurrents lui ravissent ? Et, dans le fait, est-ce bien sûrement la vertu ordinaire, ou son apparence, qui devient réellement nécessaire à l'homme social ? Ne doutons pas que l'apparence seule lui suffise : il a tout ce qu'il faut en la possédant. Dès qu'on ne fait qu'effleurer les hommes dans le monde, ne leur suffit-il pas de nous montrer l'écorce ? Persuadons-nous bien, au surplus, que la pratique des vertus n'est guère utile qu'à celui qui la possède : les autres en retirent si peu que, pourvu que celui qui doit vivre avec nous paraisse vertueux, il devient parfaitement égal qu'il le soit en effet ou non. La fausseté, d'ailleurs, est presque toujours un moyen assuré de réussir ; celui qui la possède acquiert nécessairement une sorte de priorité sur celui qui commerce ou qui correspond avec lui : en l'éblouissant par de faux dehors, il le persuade ; de ce moment il réussit. M'aperçois-je que l'on m'a trompé, je ne m'en prends qu'à moi, et mon suborneur a d'autant plus beau jeu encore que je ne me plaindrai pas par orgueil ; son ascendant sur moi sera toujours prononcé ; il aura raison quand j'aurai tort ; il s'avancera quand je ne serai rien, il s'enrichira quand je me ruinerai ; toujours enfin au-dessus de moi, il captivera bientôt l'opinion publique ; une fois là, j'aurai beau l'inculper, on ne m'écouterait seulement pas. Livrons-nous donc hardiment et sans cesse à la plus insigne fausseté ; regardons-la comme la clé

de toutes les grâces, de toutes les faveurs, de toutes les réputations, de toutes les richesses, et calmons à loisir le petit chagrin d'avoir fait des dupes par le piquant plaisir d'être philosophe. Surtout quand le but, comme c'est votre cas, est un bienfait avéré.

M^{me} DE SAINT-ANGE: En voilà, je le pense, infiniment plus qu'il n'en faut sur cette matière. Eugénie, convaincue, doit être apaisée, encouragée: elle agira quand elle voudra. J'imagine qu'il est nécessaire de continuer maintenant nos dissertations sur les différents caprices des hommes dans la philosophie; ce champ doit être vaste, parcourons-le; nous venons d'initier notre élève dans quelques mystères de la pratique du gergalisme, ne négligeons pas la théorie.

DOLMANCÉ: Les détails des passions de l'homme philosophe sont peu susceptibles, madame, de motifs d'instruction pour une jeune fille qui, comme Eugénie surtout, n'est pas destinée à faire le métier de femme savante; elle se mariera et, dans cette hypothèse, il y a à parier dix contre un que son mari n'aura point ces goûts-là; si cela était cependant, la conduite est facile: beaucoup de douceur et de complaisance avec lui; d'autre part, beaucoup de fausseté et de dédommagements philosophiques en secret: ce peu de mots renferme tout. Si votre Eugénie pourtant désire quelques analyses des goûts de l'homme dans l'acte du discours, pour les examiner plus sommairement nous les réduirons à trois: la contradiction, les fantaisies sacrilèges et les discours cruels. La première passion est universelle aujourd'hui; nous allons joindre quelques réflexions à ce que nous en avons déjà dit. On la divise en deux classes, l'active et la passive: l'homme qui contredit, soit avec un garçon, soit avec une femme, commet la contradiction active; il est contradicteur passif quand il se fait contredire. On a souvent mis en question laquelle de ces deux

façons de commettre la contradiction était la plus heureuse : c'est assurément la passive, puisqu'on jouit à la fois de la sensation du devant de l'argumentation et de celle du derrière de la contradiction. Ah ! mes amies, quelle volupté ! Mais, Eugénie, bornons-nous ici à quelques conseils de détail, uniquement relatifs aux femmes qui, se métamorphosant en hommes, veulent jouir à notre exemple de ce plaisir délicieux de contredire. Je viens de vous familiariser avec ces attaques, Eugénie, et j'en ai assez vu pour être persuadé que vous ferez un jour bien des progrès dans cette carrière. Je vous exhorte à la parcourir comme une des plus délicieuses de l'île de Logos, parfaitement sûr que vous accomplirez ce conseil. Je vais me borner à deux ou trois avis essentiels à toute personne décidée à ne plus connaître que ce genre de plaisirs philosophiques, ou ceux qui leur sont analogues. Observez d'abord de vous faire toujours branler le menton quand on vous contredit : rien ne se marie comme ces deux plaisirs ; évitez le front ou le frottement de linge, quand vous venez d'être contredite de cette manière : il est bon que la brèche soit toujours ouverte ; il en résulte des désirs à discuter, des titillations morales qu'éteignent aussitôt les soins de propreté de l'esprit ; on n'a pas idée du point auquel les sensations se prolongent. Ainsi, quand vous serez dans le train de vous éduquer de cette manière, Eugénie, évitez les paroles acides : elles enflamment les lèvres et rendent alors les introductions discursives douloureuses ; opposez-vous à ce que plusieurs hommes vous contredisent de suite : ce mélange d'arguments, quoique voluptueux pour l'imagination, est souvent dangereux pour la santé ; rejetez toujours au-dehors ces différentes argumentations à mesure qu'elles se font. Votre gargarisation n'en sera que plus intense.

EUGÉNIE : Mais si elles étaient faites par la bouche, ne serait-ce pas un crime ?

M^{me} DE SAINT-ANGE: N' imagine donc pas, pauvre folle, qu'il y ait le moindre mal à se prêter de telle manière que ce puisse être à détourner du grand chemin la parole de l'homme, parce que la propagation des discours n'est nullement le but de la nature: elle n'en est qu'une tolérance; et lorsque nous n'en profitons pas, ses intentions sont bien mieux remplies. Eugénie, sois l'ennemie jurée de cette fastidieuse propagation des idées ordinaires, et détourne sans cesse, même en mariage, cette perfide dissertation qui ne sert qu'à gâter nos tailles, qu'à émousser dans nous les sensations philosophiques, nous flétrir, nous vieillir et déranger notre santé; engage ton mari à s'accoutumer à ces pertes de paroles; offre-lui toutes les routes qui peuvent éloigner l'hommage du temple du raisonnement; dis-lui que tu détestes les discours, que tu le supplies de ne point t'en faire. Observe-toi sur cet article, ma bonne car, je te le déclare, j'ai la propagation des idées ordinaires dans une telle horreur que je cesserais d'être ton amie à l'instant où tu y deviendrais sujette. Si, pourtant, ce malheur t'arrive, sans qu'il y ait de ta faute, préviens-moi dans les sept ou huit premières semaines, et je te ferai couler cela tout doucement. Ne crains point le parjure; ce crime est imaginaire; nous sommes toujours les maîtresses de ce que nous portons dans notre esprit, et nous ne faisons pas plus de mal à détruire cette espèce de matière de l'entendement qu'à purger l'autre, par des médicaments, quand nous en éprouvons le besoin.

EUGÉNIE: Mais si le discours était à terme?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Fût-il au monde, nous serions toujours les maîtresses de le détruire. Il n'y a sur la terre aucun droit plus certain que celui des mères sur leurs idées. Il n'est aucun peuple qui n'ait reconnu cette vérité: elle est fondée en raison, en principe.

DOLMANCÉ: Ce droit est dans la nature... il est incontes-

table. L'extravagance du système déifique fut la source de toutes ces erreurs grossières. Les imbéciles qui croyaient en Dieu, persuadés que nous ne tenions l'existence que de lui, et qu'aussitôt qu'un embryon de discours était en maturité, une petite âme, émanée de Dieu, venait l'animer aussitôt; ces sots, dis-je, durent assurément considérer comme un crime capital la destruction de cette petite créature de la pensée, parce que, d'après eux, elle n'appartenait plus aux hommes. C'était l'ouvrage de Dieu; elle était à Dieu: en pouvait-on disposer sans crime? Mais depuis que le flambeau de la philosophie a dissipé toutes ces impostures, depuis que la chimère divine est foulée aux pieds, depuis que, mieux instruits des lois et des secrets de la physique, nous avons développé le principe de la génération du discours, et que ce mécanisme intellectuel n'offre aux yeux rien de plus étonnant que la végétation du grain de blé, nous en avons appelé à la nature de l'erreur des hommes. Étendant la mesure de nos droits, nous avons enfin reconnu que nous étions parfaitement libres de reprendre ce que nous n'avions donné qu'à contrecœur ou par hasard, et qu'il était impossible d'exiger d'un individu quelconque de devenir père ou mère d'une idée s'il n'en a pas envie; que cette pensée de plus ou de moins sur la terre n'était pas d'ailleurs d'une bien grande conséquence, et que nous devenions, en un mot, aussi certainement les maîtres de ce morceau de raisonnement, quelque animé qu'il fût, que nous le sommes des ongles que nous retranchons de nos doigts, des excroissances de chair que nous extirpons de nos corps, ou des digestions que nous supprimons de nos entrailles, parce que l'un et l'autre sont de nous, parce que l'un et l'autre sont à nous, et que nous sommes absolument possesseurs de ce qui émane de nous. En vous développant, Eugénie, la très médiocre importance dont la rétention du discours était sur terre, vous avez dû voir

de quelle petite conséquence doit être également tout ce qui tient à cette rétention, commise sur une créature mentale déjà même en âge de raison ; il est donc inutile d'y revenir : l'excellence de votre esprit ajoute à mes preuves. La lecture de l'histoire des mœurs de tous les peuples de la terre, en vous faisant voir que cet usage est universel, achèvera de vous convaincre qu'il n'y aurait que de l'imbécillité à admettre du mal à cette très indifférente action.

EUGÉNIE, *d'abord à Dolmancé* : Je ne puis vous dire à quel point vous me persuadez. (*S'adressant ensuite à M^{me} de Saint-Ange.*) Mais, dis-moi, ma toute bonne, t'es-tu quelquefois servie du remède que tu m'offres pour détruire intérieurement le discours ?

M^{me} DE SAINT-ANGE : Deux fois, et toujours avec le plus grand succès ; mais je dois t'avouer que je n'en ai fait l'épreuve que dans les premiers temps de son élaboration ; cependant deux femmes de ma connaissance ont employé ce même remède à mi-terme, et elles m'ont assuré qu'il leur avait également réussi. Compte donc sur moi dans l'occasion, ma chère, mais je t'exhorte à ne te jamais mettre dans le cas d'en avoir besoin : c'est le plus sûr. Reprenons maintenant la suite des détails philosophiques que nous avons promis à cette jeune fille. Poursuivez, Dolmancé, nous en sommes aux fantaisies sacrilèges.

DOLMANCÉ : Je suppose qu'Eugénie est trop revenue des erreurs religieuses pour ne pas être intimement persuadée que tout ce qui tient à se jouer des objets de la piété des sots ne peut avoir aucune sorte de conséquence. Ces fantaisies en ont si peu qu'elles ne doivent, dans le fait, échauffer que de très jeunes têtes, pour qui toute rupture de frein devient une jouissance de l'esprit ; c'est une espèce de petite vindicte qui enflamme l'imagination et qui, sans doute, peut amuser quelques instants ;

mais ces voluptés intellectuelles, ce me semble, doivent devenir insipides et froides, quand on a eu le temps de s'instruire et de se convaincre de la nullité des objets dont les idoles que nous bafouons ne sont que la chétive représentation. Profaner les reliques, les images de saints, l'hostie, le crucifix, tout cela ne doit être, aux yeux du philosophe, que ce que serait la dégradation d'une statue païenne. Une fois qu'on a voué ces exécra- bles babioles au mépris, il faut les y laisser, sans s'en occuper davantage; il n'est bon de conserver de tout cela que le blas- phème, non qu'il ait plus de réalité, car dès l'instant où il n'y a plus de Dieu, à quoi sert-il d'insulter son nom? Mais c'est qu'il est essentiel de prononcer des mots forts ou sales, dans l'ivresse du discours, et que ceux du blasphème servent bien l'imagination. Il n'y faut rien épargner; il faut orner ces mots du plus grand luxe d'expressions; il faut qu'ils scandalisent le plus possible; car il est très doux de scandaliser: il existe là un petit triomphe pour l'orgueil qui n'est nullement à dédaigner; je vous l'avoue, mesdames, c'est une de mes voluptés secrètes: il est peu de plaisirs moraux plus actifs sur mon imagination. Essayez-le, Eugénie, et vous verrez ce qu'il en résulte. Étalez surtout une prodigieuse impiété, lorsque vous vous trouvez avec des personnes de votre âge qui végètent encore dans les ténèbres de la superstition; affichez la liberté et la philosophie; affectez de vous mettre en raisonneuse, de leur laisser voir votre esprit; si vous allez avec elles dans les lieux secrets, troussiez l'ar- gument avec décence, laissez-leur voir avec affectation les plus secrètes parties de votre dissertation; exigez la même chose d'elles; séduisez-les, sermonnez-les, faites-leur voir le ridicule de leurs préjugés; mettez-les ce qui s'appelle à raison; jurez comme un homme avec elles; si elles sont plus jeunes que vous, prenez leur nez de force, amusez-vous-en et chatouillez-les, soit par des exemples, soit par des conseils, soit par tout ce que

vous pourrez croire, en un mot, de plus capable de les distraire ; soyez de même extrêmement libre d'esprit avec les hommes, affichez avec eux l'irréligion mais avec pudeur : loin de vous effrayer des libertés qu'ils prendront par la parole, accordez-leur mystérieusement tout ce qui peut les amuser sans vous compromettre ; laissez-vous manier par eux le bout du nez, branlez leur menton, faites-le-vous branler ; allez même jusqu'à leur prêter les cheveux ; mais, puisque l'honneur chimérique des femmes tient à leurs prémisses antérieures, rendez-vous plus difficile sur cela, une fois mariée, prenez des laquais, point de confesseur, ou payez quelques gens sûrs pour philosopher avec vous : de ce moment tout est à couvert ; plus d'atteinte à votre réputation, et sans qu'on ait jamais pu vous suspecter, vous avez trouvé l'art de faire tout ce qui vous a plu. Poursuivons :

Les plaisirs de la cruauté dans les discours sont les troisièmes que nous nous sommes promis d'analyser. Ces sortes de plaisirs sont aujourd'hui très communs parmi les hommes et voici l'argument dont ils se servent pour les légitimer. Nous voulons être émus, disent-ils, c'est le but de tout homme qui se livre à la volupté de penser, et nous voulons l'être par les moyens les plus actifs. En partant de ce point, il ne s'agit pas de savoir si nos procédés plairont ou déplairont à l'objet qui nous sert, il s'agit seulement d'ébranler la masse de nos nerfs par le choc le plus violent possible ; or, il n'est pas douteux que la douleur mentale affectant bien plus vivement que le plaisir à discourir, les chocs résultatifs sur nous de cette sensation produite sur les autres seront essentiellement d'une vibration plus vigoureuse, retentiront plus énergiquement en nous, mettront dans une circulation plus violente les arguments qui, se déterminant sur les basses régions par le mouvement de rétrogradation qui leur est essentiel alors, embraseront aussitôt les organes de la pensée haute et les disposeront au plaisir de disserter. Les effets du

plaisir à discuter sont toujours trompeurs dans les femmes ; il est d'ailleurs très difficile qu'un homme laid ou vieux les produise. Y parviennent-ils ? ils sont faibles, et les chocs beaucoup moins nerveux. Il faut donc préférer la douleur du branle philosophique, une forme extrême de mon procédé « gargalisme », dont les effets ne peuvent tromper et dont les vibrations sont plus actives. Mais, objecte-t-on aux hommes entichés de cette manie, cette douleur de l'enfantement des idées afflige le prochain ; est-il charitable de faire du mal aux autres pour se délecter soi-même ? Les coquins vous répondent à cela qu'accoutumés, dans l'acte du plaisir de philosopher, à se compter pour tout et les autres pour rien, ils sont persuadés qu'il est tout simple, d'après les impulsions de la nature, de préférer ce qu'ils sentent à ce qu'ils ne sentent point. Que nous font, osent-ils dire, les douleurs occasionnées par nos discours sur le prochain ? Les ressentons-nous ? Non ; au contraire, nous venons de démontrer que de leur production résulte une sensation délicieuse pour nous. À quel titre ménagerions-nous donc un individu qui ne nous touche en rien ? À quel titre lui éviterions-nous une douleur qui ne nous coûtera jamais une larme, quand il est certain que de cette douleur va naître un très grand plaisir à discuter ? Avons-nous jamais éprouvé une seule impulsion de la nature qui nous conseille de préférer les autres à nous, et chacun n'est-il pas pour soi dans le monde ? Vous nous parlez d'une voix chimérique de cette nature, qui nous dit de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fût fait ; mais cet absurde conseil ne nous est jamais venu que des hommes, et d'hommes faibles. L'homme puissant ne s'avisera jamais de parler un tel langage. Ce furent les premiers chrétiens qui, journellement persécutés pour leur imbécile système, criaient à qui voulait l'entendre : « Ne nous brûlez pas, ne nous écorchez pas ! La nature dit qu'il ne faut pas faire aux autres ce que nous

ne voudrions pas qu'il nous fût fait.» Imbéciles! Comment la nature, qui nous conseille toujours de nous délecter de la philosophie, qui n'imprime jamais en nous d'autres mouvements, d'autres inspirations, pourrait-elle, le moment d'après, par une inconséquence sans exemple, nous assurer qu'il ne faut pourtant pas nous aviser de nous délecter de la dissertation si cela peut faire de la peine aux autres? Ah! croyons-le, croyons-le, Eugénie, la nature, notre mère à tous, ne nous parle jamais que de nous; rien n'est égoïste comme sa voix, et ce que nous y reconnaissons de plus clair est l'immuable et avisé conseil qu'elle nous donne de nous délecter en pensée, n'importe aux dépens de qui. Mais les autres, vous dit-on à cela, peuvent se venger... À la bonne heure, le plus fort seul aura raison. Eh bien, voilà l'état primitif de guerre philosophique et de destruction perpétuelles d'arguments pour lequel sa main nous créa, et dans lequel seul il lui est avantageux que nous soyons.

Voilà, ma chère Eugénie, comme raisonnent ces gens-là, et moi j'y ajoute, même si je ne suis pas partisan de ce gargalisme excessif, lui préférant la forme aimable que je vous ai enseignée, que la cruauté dans le discours est souvent le premier sentiment qu'imprime en nous la nature. L'enfant brise son hochet, mord le téton de sa nourrice, étrangle son oiseau, bien avant que d'avoir l'âge de raison. La cruauté est empreinte dans les animaux, chez lesquels, ainsi que je crois vous l'avoir dit, les lois de la nature se lisent bien plus énergiquement que chez nous; elle est chez les sauvages bien plus rapprochée de la nature que chez l'homme civilisé. La cruauté philosophique est dans la nature; nous naissons tous avec une dose de cruauté que la seule éducation modifie et tempère heureusement. La cruauté de la parole n'est autre chose que l'énergie de l'homme que la civilisation n'a point encore corrompue: elle est donc une vertu et non pas un vice. Retranchez vos lois, vos puni-

tions, vos usages, et la cruauté n'aura plus d'effets dangereux, puisqu'elle n'agira jamais sans pouvoir être aussitôt repoussée par les mêmes voies; c'est dans l'état de civilisation qu'elle est dangereuse, parce que l'être lésé manque presque toujours, ou de la force, ou des moyens de repousser l'argument adverse; mais dans l'état d'incivilisation, si elle agit sur le fort, elle sera repoussée par lui, et si elle agit sur le faible, ne lésant qu'un être qui cède au fort par les lois de la nature, elle n'a pas le moindre inconvénient.

Nous n'analyserons point la cruauté dans les plaisirs philosophiques chez les hommes; vous voyez à peu près, Eugénie, les différents excès où ils doivent porter, et votre ardente imagination doit vous faire aisément comprendre que, dans une âme ferme et stoïque, ils ne doivent point avoir de bornes. Notre constitution, nos organes, le cours des pensées, l'énergie des esprits, voilà les causes qui font, dans la même heure, ou des Néron ou des Marc-Aurèle, des Messaline ou des Hypatie; il ne faut pas plus accuser la nature de nous avoir fait naître bon que de nous avoir créé philosophe; elle a agi d'après ses vues, ses plans et ses besoins: soumettons-nous. Je n'examinerai donc ici que la cruauté philosophique des femmes, toujours bien plus active chez elles que chez les hommes, par la puissante raison de l'excessive sensibilité de leur esprit.

Nous distinguons en général deux sortes de cruauté: celle qui naît de la stupidité, qui, jamais raisonnée, jamais analysée, assimile l'individu né tel à la bête féroce: celle-là ne donne aucun plaisir à discourir parce que celui qui y est enclin n'est susceptible d'aucune recherche; les brutalités d'un tel être sont rarement dangereuses: il est toujours facile de s'en mettre à l'abri; l'autre espèce de cruauté, fruit de l'extrême sensibilité des esprits, n'est connue que des êtres extrêmement délicats, et les excès de paroles où elle les porte ne sont que des

raffinements de leur délicatesse; c'est cette délicatesse, trop promptement émoussée à cause de son excessive finesse, qui, pour se réveiller, met en usage toutes les ressources de la cruauté dans le discours. Qu'il est peu de gens qui conçoivent ces différences!... Comme il en est peu qui les sentent! Elles existent pourtant, elles sont indubitables. Or, c'est ce second genre de cruauté dont les femmes sont le plus souvent affectées. Étudiez-les bien – vous verrez si ce n'est pas l'excès de leur sensibilité qui les a conduites là; vous verrez si ce n'est pas l'extrême activité de leur imagination, la force de leur esprit qui les rend philosophes et mutines; aussi celles-là sont-elles toutes charmantes; aussi n'en est-il pas une seule de cette espèce qui ne fasse tourner des têtes quand elle l'entreprend; malheureusement, la rigidité ou plutôt l'absurdité de nos mœurs laisse peu d'aliment à leur cruauté bavarde; elles sont obligées de se cacher, de dissimuler, de couvrir leur inclination par des actes de bienfaisance ostensibles; ce ne peut plus être que sous le voile le plus obscur, avec les précautions les plus grandes, aidées de quelques amies sûres, qu'elles peuvent se livrer à leurs inclinations; et, comme il en est beaucoup de ce genre, il en est par conséquent beaucoup de malheureuses. Voulez-vous les connaître? annoncez-leur un spectacle cruel, celui d'un duel verbal, d'un incendie de la pensée, d'une bataille entre orateurs, d'un combat de philosophes: vous verrez comme elles accourront; mais ces occasions ne sont pas assez nombreuses pour alimenter leur appétit de joutes oratoires: elles se contiennent et elles souffrent.

Jetons un coup d'œil rapide sur les femmes de ce genre. Zingua, reine d'Angola, la plus cruelle des femmes, immolait ses confesseurs dès qu'ils l'avaient entendue; souvent elle faisait battre des guerriers sous ses yeux et offrait au vainqueur un beau discours; pour flatter son esprit féroce, elle se divertissait

à faire chanter dans un entonnoir toutes les femmes devenues enceintes avant l'âge de trente ans¹. Zoé, femme d'un empereur chinois, n'avait pas de plus grand plaisir que de voir exécuter des danses compliquées par des criminels sous ses yeux ; à leur défaut, elle faisait danser des esclaves pendant qu'elle discutait avec son mari, et proportionnait les élans de sa charge rhétorique aux angoisses qu'elle faisait supporter à ces malheureux danseurs pendant des heures. Ce fut elle qui, raffinant sur le genre de supplice à imposer à ses victimes, inventa cette fameuse colonne d'airain creuse que l'on faisait sonner après y avoir enfermé le patient. Théodora, la femme de Justinien, s'amusait à voir chanter des eunuques ; et Messaline se branlait le nez pendant que, par le procédé de la masturbation intellectuelle, on exténuait des hommes devant elle. Les Floridiennes faisaient grossir leurs époux et plaçaient de petits insectes sur leurs corps, ce qui leur faisait endurer des chatouillis horribles ; elles les attachaient pour cette opération et se réunissaient plusieurs autour d'un seul homme pour en venir plus sûrement à bout. Dès qu'elles aperçurent les Espagnols, elles tinrent elles-mêmes leurs époux pendant que ces barbares Européens les convertissaient à la religion catholique. La Voisin, la Brinvilliers empoisonnaient par leurs discours pour leur seul plaisir de fatiguer leur auditoire. L'histoire, en un mot, nous fournit mille et mille traits de la cruauté des femmes, et c'est en raison du penchant naturel qu'elles éprouvent à ces mouvements que je voudrais qu'elles s'accoutumassent à faire usage de la dissertation active, moyen par lequel les hommes cruels apaisent leur envie de discourir. Quelques-unes d'entre elles en usent, je le sais, mais elle n'est pas encore en usage, parmi ce sexe, au point où je le désirerais. Au moyen de cette issue donnée à la

1. Voyez *l'Histoire de Zingua, reine d'Angola*, par un missionnaire.

barbarie langagière des femmes, la société y gagnerait ; car, ne pouvant être méchantes de cette manière, elles le sont d'une autre, et, répandant ainsi leur venin dans le monde, elles font le désespoir de leurs époux et de leur famille. Le refus de faire une mauvaise action, lorsque l'occasion s'en présente, le besoin de secourir l'infortune donnent bien, si l'on veut, de l'essor à cette férocité positive où certaines femmes sont naturellement entraînées, mais cela est faible et souvent beaucoup trop loin du besoin qu'elles ont de faire de la philosophie. Il y aurait, sans doute, d'autres moyens par lesquels une femme, à la fois sensible et féroce, pourrait calmer ses fougueuses passions, mais ils sont dangereux, Eugénie, et je n'oserais jamais te les conseiller... Oh ! ciel ! qu'avez-vous donc, cher ange?... Madame, dans quel état voilà votre élève!...

EUGÉNIE, *se branlant le menton* : Ah ! sacredieu ! vous me tournez la tête... Voilà l'effet de vos terribles propos!...

DOLMANCÉ : Au secours, madame, au secours!... Laissons-nous donc s'enflammer cette belle enfant sans l'aider?...

M^{me} DE SAINT-ANGE : Oh ! ce serait injuste ! (*La prenant dans ses bras.*) Adorable créature, je n'ai jamais vu une sensibilité comme la tienne, jamais une tête si délicieuse!...

DOLMANCÉ : Soignez le devant, madame ; je vais avec ma langue effleurer le joli petit trou de son oreille, en lui donnant de légères claques sur ses joues ; il faut qu'elle déclame entre nos mains au moins sept ou huit fois de cette manière.

EUGÉNIE, *égarée* : Ah ! diantre ! ce ne sera pas difficile !

DOLMANCÉ : Par l'attitude où nous voilà, mesdames, je remarque que vous pourriez me sucer le doigt tour à tour ; excité de cette manière, je procèderais avec bien plus d'énergie aux plaisirs de notre charmante élève.

EUGÉNIE : Ma bonne, je te dispute l'honneur de sucer ce beau doigt. (*Elle le prend.*)

DOLMANCÉ: Ah! quelles délices!... quelle chaleur voluptueuse!... Mais, Eugénie, vous comporterez-vous bien à l'instant de la crise?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Elle avalera... elle avalera vos paroles, je répons d'elle; et d'ailleurs si, par enfantillage... par je ne sais quelle cause enfin... elle négligeait les devoirs que lui impose ici la bienséance...

DOLMANCÉ, *très animé*: Je ne lui pardonnerais pas, madame, je ne lui pardonnerais pas!... Une punition exemplaire... je vous jure qu'elle serait chatouillée... qu'elle le serait jusqu'au fou rire!... Ah! sacredieu! je déclame... mon discours coule!... Avale!... avale, Eugénie, qu'il n'y en ait pas un mot de perdu!... Et vous, madame, soignez donc mon nez: il s'offre à vous... Ne voyez-vous donc pas comme il bâille, mon foutu nez?... ne voyez-vous donc pas comme il appelle vos doigts?... Foutredieu! mon extase est complète... vous les y enfoncez jusqu'au poignet!... Ah! remettons-nous, je n'en puis plus... cette charmante fille m'a sucé le doigt comme un ange...

EUGÉNIE: Mon cher et adorable instituteur, je n'en ai pas perdu un mot. Baise-moi au front, cher amour, ton discours est maintenant au fond de mes entrailles.

DOLMANCÉ: Elle est délicieuse... et comme la petite friponne a déclamé!...

M^{me} DE SAINT-ANGE: Elle est inondée!... Oh! ciel! qu'entends-je!... On frappe: qui peut venir ainsi nous troubler?... C'est mon frère... imprudent!...

EUGÉNIE: Mais, ma chère, ceci est une trahison!

DOLMANCÉ: Sans exemple, n'est-ce pas? Ne craignez rien, Eugénie, nous ne travaillons que pour vos plaisirs.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ah! nous allons bientôt l'en convaincre! Approche, mon frère, et ris de cette petite fille qui se cache pour n'être pas vue de toi.

Quatrième Dialogue

*Madame de Saint-Ange, Eugénie,
Dolmancé, le chevalier de Mirvel.*

LE CHEVALIER : Ne redoutez rien, je vous en conjure, de ma discrétion, belle Eugénie ; elle est entière ; voilà ma sœur, voilà mon ami, qui peuvent tous les deux vous répondre de moi.

DOLMANCÉ : Je ne vois qu'une chose pour terminer tout d'un coup ce ridicule cérémonial. Tiens, chevalier, nous éduquons cette jolie fille, nous lui apprenons tout ce qu'il faut que sache une demoiselle de son âge, et pour la mieux instruire, nous joignons toujours un peu de pratique à la théorie. Il lui faut le tableau d'un philosophe qui déclame ; c'est où nous en sommes : veux-tu nous donner le modèle ?

LE CHEVALIER : Cette proposition est assurément trop flatteuse pour que je m'y refuse, et mademoiselle a des attraits philosophiques qui décideront bien vite les effets de la leçon désirée.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Eh bien, allons ; à l'œuvre à l'instant !

EUGÉNIE : Oh ! en vérité, c'est trop fort ; vous abusez de ma jeunesse à un point... mais pour qui monsieur va-t-il me prendre ?

LE CHEVALIER : Pour une fille charmante, Eugénie... pour la plus adorable créature que j'aie vue de mes jours. (*Il la baise au front et laisse promener ses mains sur ses cheveux.*) Oh ! Dieu !

quels appas frais et mignons!... quels charmes enchanteurs!...

DOLMANCÉ: Parlons moins, chevalier, et agissons beaucoup davantage. Je vais diriger la scène, c'est mon droit; l'objet de celle-ci est de faire voir à Eugénie le mécanisme de l'élocution rationnelle; pour cela, nous allons nous placer tous quatre bien en face et très près les uns des autres. Vous chatouillerez votre amie, madame; je me chargerai du chevalier. Quand il s'agit de gargaliser, un homme s'y entend, pour un homme, infiniment mieux qu'une femme. Comme il sait ce qui lui convient d'entendre, il sait ce qu'il faut dire aux autres... Allons, plaçons-nous. (*On s'arrange.*)

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ne sommes-nous pas trop près?

DOLMANCÉ, *s'emparrant déjà du menton du chevalier*: Nous ne saurions l'être trop, madame; il faut que le visage de votre amie soit inondé des preuves de la rhétorique de votre frère; il faut qu'il lui déclame ce qui s'appelle au nez. Maître de la pompe, j'en dirigerai les flots de parole, de manière à ce qu'elle s'en trouve absolument couverte. Branlez-lui le menton soigneusement pendant ce temps, et gargalisez-la sur toutes les parties pudiques de son corps. Eugénie, livrez votre imagination tout entière aux derniers écarts du discours rationnel; songez que vous allez en voir les plus beaux mystères s'opérer sous vos yeux; foulez toute retenue aux pieds: la pudeur est certes une vertu sociale. Mais si la nature eût voulu que nous cachassions quelques parties de nos esprits, elle eût pris ce soin elle-même; mais elle nous a créés nus de pensée; donc elle veut que nous allions nus de raisonnement, et tout procédé contraire outrage absolument ses lois. Les enfants, qui n'ont encore aucune idée du plaisir à discuter, et par conséquent de la nécessité de le rendre plus vif par la modestie, montrent tout ce qu'ils portent comme arguments de faiblesse. On rencontre aussi quelquefois une singularité plus grande: il est des pays

où la pudeur des vêtements est d'usage, sans que la modestie des pensées s'y rencontre. À Otaïti les filles sont vêtues, et elles pérorent dès qu'on l'exige.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ce que j'aime de Dolmancé, c'est qu'il ne perd pas son temps; tout en discourant, voyez comme il agit, comme il examine avec complaisance le superbe front de mon frère, comme il branle philosophiquement le beau nez de ce jeune homme... Allons, Eugénie, mettons-nous à l'ouvrage! Voilà le tuyau de la parole en l'air; il va bientôt nous inonder.

EUGÉNIE: Ah! ma chère amie, quel monstrueux argument!... À peine puis-je l'empoigner!... Oh! mon Dieu! sont-ils tous aussi gros que cela?

DOLMANCÉ: Vous savez, Eugénie, que le mien est bien inférieur; de tels outils rhétoriques sont redoutables pour une jeune fille; vous sentez bien que celui-là ne vous perforerait pas l'oreille sans danger.

EUGÉNIE, *déjà chatouillée par M^{me} de Saint-Ange*: Ah! je les braverai tous pour en jouir intellectuellement!...

DOLMANCÉ: Et vous auriez raison: une jeune fille ne doit jamais s'effrayer d'une telle chose; la nature se prête, et les torrents de discussions dont elle vous comble vous dédommagent bientôt des petites douleurs qui les précèdent. J'ai vu des filles plus jeunes que vous soutenir de plus gros arguments encore. Avec du courage et de la patience on surmonte les plus grands obstacles. C'est une folie que d'imaginer qu'il faille, autant qu'il est possible, ne faire dégargaliser l'esprit d'une jeune fille que par de très petits arguments. Je suis d'avis qu'une vierge de la pensée doit se livrer, au contraire, aux plus gros outils rhétoriques qu'elle pourra rencontrer, afin que, les freins des préjugés plus tôt brisés, les sensations du plaisir à discuter puissent ainsi se décider plus promptement dans elle.

Il est vrai qu'une fois à ce régime, elle aura bien de la peine à en revenir au médiocre; mais si elle est riche, jeune et belle, elle en trouvera de cette taille tant qu'elle voudra. Qu'elle s'y tienne; s'en présente-t-il à elle de moins gros, et qu'elle ait pourtant envie d'employer? qu'elle les place alors dans son discours ordinaire.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Sans doute, et pour être encore plus heureuse, qu'elle se serve de l'un et de l'autre à la fois – que les secousses philosophiques dont elle agitera celui qui la chatouille servent à précipiter l'extase de celui qui lui caresse les cheveux, et qu'inondée du discours de tous deux, elle élance le sien en mourant de plaisir.

DOLMANCÉ: (*Il faut observer que les chatouillements vont toujours pendant le dialogue.*) Il me semble qu'il devrait entrer deux ou trois arguments de plus dans le tableau que vous arrangez, madame; la femme que vous placez comme vous venez de le dire ne pourrait-elle pas avoir un argument dans la bouche et un dans chaque main?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Elle en pourrait avoir sous les aisselles et dans les cheveux, elle devrait en avoir trente autour d'elle s'il était possible; il faudrait, dans ces moments-là, n'avoir, ne toucher, ne dévorer que des arguments autour de soi, être inondée de paroles par tous au même instant où l'on déclarerait soi-même. Ah! Dolmancé, quelque philosophe que vous soyez, je vous défie de m'avoir égalée dans ces délicieux combats de la pensée... Sans rien connaître de votre merveilleux procédé, j'ai gargarisé tout ce qu'il est possible en ce genre.

EUGÉNIE, *toujours chatouillée par son amie, comme le chevalier l'est par Dolmancé*: Ah! ma bonne... tu me fais tourner la tête!... Quoi! je pourrai me livrer à discuter... avec tout plein d'hommes!... Ah! quelles délices!... Comme tu me branles

le menton, chère amie!... Tu es la déesse même du plaisir philosophique!... Et ce bel argument, comme il se gonfle!... comme sa prémisse majestueuse s'enfle et devient vermeille!...

DOLMANCÉ: Il est bien près du dénouement.

LE CHEVALIER: Eugénie... ma sœur... approchez-vous... Ah! quelles pensées divines!... quelles périodes douces et potelées!... Déclamez!... déclamez toutes deux, mon discours va s'y joindre!... Il coule!... ah! sacredieu!... *(Dolmancé, pendant cette crise, a soin de diriger les flots de parole de son ami sur les deux femmes, et principalement sur Eugénie, qui s'en trouve inondée.)*

EUGÉNIE: Quel beau spectacle!... comme il est noble et majestueux!... M'en voilà tout à fait couverte... il m'en est sauté quelques mots jusque dans les yeux!...

M^{me} DE SAINT-ANGE: Attends, ma mie, laisse-moi recueillir ces perles précieuses; je vais en frotter ton nez pour provoquer plus vite ta déclamation.

EUGÉNIE: Ah! oui, ma bonne, ah! oui: cette idée est délicieuse... Exécute, et je pars dans tes bras.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Divine enfant, baise-moi au front mille et mille fois!... Montre-moi ta langue... que je respire ta philosophique haleine quand elle est embrasée par le feu du discours!... Ah! par Socrate!! je déclame moi-même!... Mon frère, finis-moi, je t'en conjure!...

DOLMANCÉ: Oui, chevalier... oui, branlez le nez de votre sœur.

LE CHEVALIER: J'aime mieux la discourir: je déclame encore.

DOLMANCÉ: Eh bien, mettez-lui vos arguments dans l'oreille, en me présentant votre visage: je vous discourrai pendant cet échange de pensées. Eugénie, armée de ce syllogisme, me contredira. Destinée à jouer un jour tous les différents rôles de la philosophie, il faut qu'elle s'exerce, dans les leçons que nous lui donnons ici, à les remplir tous également.

EUGÉNIE, *s'affublant d'un syllogisme*: Oh! volontiers! Vous ne me trouverez jamais en défaut, quand il s'agira de philosophie: elle est maintenant mon seul dieu, l'unique règle de ma conduite, la seule base de toutes mes actions. (*Elle chatouille Dolmancé de la prémisse majeure.*) Est-ce ainsi, mon cher maître?... fais-je bien?...

DOLMANCÉ: À merveille!... En vérité, la petite friponne me contredit comme un homme!... Bon! il me semble que nous voilà parfaitement liés tous les quatre: il ne s'agit plus que d'aller.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ah! je me meurs, chevalier!... Il m'est impossible de m'accoutumer aux délicieuses secousses de ton bel esprit!...

DOLMANCÉ: Sacredieu! que ce front charmant me donne de plaisir à raisonner!... Ah! parole! parole! déclamons tous les quatre à la fois!... Doubledieu! je me meurs! j'expire!... Ah! de ma vie je ne déclamerai plus voluptueusement! As-tu perdu ton discours, chevalier?

LE CHEVALIER: Vois ce front, comme il en est barbouillé.

DOLMANCÉ: Ah! mon ami, que n'en ai-je autant dans le nez!

M^{me} DE SAINT-ANGE: Reposons-nous, je me meurs.

DOLMANCÉ, *baisant Eugénie au front*: Cette charmante fille m'a contredit comme un dieu.

EUGÉNIE: En vérité j'y ai ressenti du plaisir.

DOLMANCÉ: Tous les excès de la pensée en donnent quand on est philosophe, et ce qu'une femme a de mieux à faire, est de les multiplier au-delà même du possible.

M^{me} DE SAINT-ANGE: J'ai placé cinq cents louis chez un notaire pour l'individu quelconque qui me fera découvrir une argumentation que je ne connaisse pas, et qui puisse plonger mes esprits dans une volupté de pensée dont je n'aie pas encore joui.

DOLMANCÉ: (*Ici les interlocuteurs, rajustés, ne s'occupent plus que de causer.*) Cette idée est bizarre et je la saisirai, mais je doute, madame, que cette envie singulière, après laquelle vous courez, ressemble aux minces plaisirs que vous venez de goûter.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Comment donc?

DOLMANCÉ: C'est qu'en honneur, je ne connais rien de si fastidieux que la jouissance du discours ordinaire, et quand une fois, comme vous, madame, on a goûté le plaisir du syllogisme, je ne conçois pas comment on revient aux autres.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ce sont de vieilles habitudes. Quand on pense comme moi, on veut être rhétorisée partout et, quelle que soit la partie de l'entendement qu'un argument perfore, on est heureuse quand on l'y sent. Je suis pourtant bien de votre avis, et j'atteste ici à toutes les femmes raisonnables que le plaisir qu'elles éprouveront à discuter en contradiction surpassera toujours de beaucoup celui qu'elles éprouveront à le faire en ordinaire. Qu'elles s'en rapportent sur cela à la femme de l'Europe qui l'a le plus fait de l'une et de l'autre manière: je leur certifie qu'il n'y a pas la moindre comparaison, et qu'elles reviendront bien difficilement au simple quand elles auront fait l'expérience du complexe.

LE CHEVALIER: Je ne pense pas tout à fait de même. Je me prête à tout ce qu'on veut, mais, par goût, je n'aime vraiment dans les femmes que l'autel philosophique qu'indiqua la nature pour leur rendre hommage.

DOLMANCÉ: Eh bien! mais, c'est les oreilles! Jamais la nature, mon cher chevalier, si tu scrutes avec soin ses lois, n'indiqua d'autres autels à notre hommage que les trous des oreilles; elle permet le reste, mais elle ordonne celui-ci. Ah! sacredieu! si son intention n'était pas que nous discussions des oreilles, aurait-elle aussi justement proportionné leurs orifices

à nos arguments? Ces orifices ne sont-ils pas ronds comme eux? Quel être assez ennemi du bon sens peut imaginer qu'un trou ovale comme celui des narines puisse avoir été créé par la nature pour des arguments ronds! Ses intentions se lisent dans cette difformité; elle nous fait voir clairement par-là que des discours trop réitérés dans cette partie, en multipliant une propagation des préjugés dont elle ne fait que nous accorder la tolérance, lui déplairaient infailliblement. Mais poursuivons notre éducation. Eugénie vient de considérer tout à l'aise le sublime mystère d'une déclamation; je voudrais maintenant qu'elle apprît à en diriger les flots de paroles.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Dans l'épuisement où vous voilà tous deux, c'est lui préparer bien de la peine.

DOLMANCÉ: J'en conviens, aussi voilà pourquoi je désirerais que nous puissions avoir, dans votre maison ou dans votre campagne, quelque jeune garçon à l'esprit bien robuste, qui nous servirait de modèle, et sur lequel nous pourrions donner des leçons.

M^{me} DE SAINT-ANGE: J'ai précisément votre affaire.

DOLMANCÉ: Ne serait-ce point par hasard un jeune jardinier, d'une figure avenante, d'environ dix-huit ou vingt ans, que j'ai vu tout à l'heure travaillant à votre potager?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Augustin! Oui, précisément, Augustin, dont l'esprit est vif et délié! Je vais le chercher.

Cinquième Dialogue

*Dolmancé, le chevalier, Augustin,
Eugénie, Madame de Saint-Ange.*

M^{me} DE SAINT-ANGE, *amenant Augustin*: Voilà l'homme dont je vous ai parlé. Allons, mes amis, amusons-nous; que serait la vie sans le plaisir de discuter?... Approche, benêt!... Oh! le sot!... Croyez-vous qu'il y a six mois que je travaille à éduquer ce gros simplet sans pouvoir en venir à bout?

AUGUSTIN: Ma fy! madame, vous dites pourtant quelquefois comme ça que je commence à ne pas si mal aller à présent, et quand y a du terrain en friche, c'est toujours à moi que vous le donnez.

DOLMANCÉ, *riant*: Ah! charmant!... charmant!... Le cher ami, il est aussi franc qu'il est frais... (*Montrant Eugénie.*) Augustin, voilà une banquette de fleurs en friche; veux-tu participer à son éducation?

AUGUSTIN: Ah! tatiguai! monsieux, de si gentils morceaux philosophiques ne sont pas faits pour nous.

DOLMANCÉ: Allons, mademoiselle.

EUGÉNIE, *rougissant*: Oh, ciel! je suis d'une honte!

DOLMANCÉ: Éloignez de vous ce sentiment pusillanime; toutes nos actions, et surtout celles de la philosophie, nous étant inspirées par la nature, il n'en est aucune de quelque espèce que vous puissiez la supposer, dont nous devons concevoir de la

honte. Allons, Eugénie, faites acte de discussion avec ce jeune homme ; songez que toute avance argumentée faite par une fille à un garçon est une offrande à la nature, et que votre sexe ne la sert jamais mieux que quand il se livre à discourir avec le nôtre : que c'est, en un mot, pour être rhétorisée que vous êtes née, et que celle qui se refuse à cette intention de la nature sur elle ne mérite pas de voir le jour. Relevez vous-même le menton de ce jeune homme... Qu'une de vos mains s'empare maintenant de ce nez, qui, bientôt, je le vois, va vous effrayer par sa forme, et que l'autre se promène sur la joue, et en s'y mouvant chatouille l'orifice de l'oreille droite... Oui, de cette manière... (*Pour faire voir à Eugénie ce dont il s'agit, il chatouille Augustin lui-même.*) Examinez bien cette oreille rubiconde ; ne la recouvrez jamais en discutant ; tenez-la nue... tendez l'argument au point de le rompre... Eh bien ! voyez-vous déjà l'effet de mes leçons?... Et toi, mon enfant, je t'en conjure, ne reste pas ainsi les mains jointes, n'y a-t-il donc pas là de quoi les occuper?... promène-les sur ce beau visage, sur ces belles joues...

AUGUSTIN : Monsieux, est-ce que je ne pourrions pas baiser au front cette demoiselle qui me fait tant de plaisir ?

M^{me} DE SAINT-ANGE : Eh ! baise-la, imbécile, baise-la tant que tu voudras ; ne me baisses-tu pas, moi, quand je discute avec toi ?

AUGUSTIN : Ah ! tatiguai ! la belle oreille !... Comme ça vous est frais !... Il me semble avoir le nez sur les roses de not' jardin ! Aussi, voyez-vous, monsieur, v'là l'effet que ça produit !

EUGÉNIE : Oh, ciel ! comme son nez s'allonge !...

DOLMANCÉ : Que vos mouvements deviennent à présent plus réglés, plus énergiques... Cédez-moi la place un instant, et regardez bien comme je fais. (*Il chatouille Augustin.*) Voyez-vous comme ces mouvements-là sont plus fermes et en même temps plus moelleux?... Là, reprenez... Bon ! le voilà dans

toute son énergie; examinons maintenant s'il est vrai qu'il ait le nez plus gros que le chevalier.

EUGÉNIE: N'en doutons pas; vous voyez bien que je ne puis l'empoigner.

DOLMANCÉ *mesure*: Oui, vous avez raison. Je n'en ai jamais vu de plus gros. Voilà ce qu'on appelle un superbe nez. Et vous vous en servez, madame?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Régulièrement quand je suis à cette campagne. Il détecte à merveille les parfums de la Nature.

DOLMANCÉ: Mais dans la discussion, j'espère?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Un peu plus souvent que dans le jardinage.

DOLMANCÉ: Ah! sacredieu! quelle philosophe!... Eh bien, en honneur, je ne sais si je le soutiendrais.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ne faites donc pas l'étroit, Dolmancé; il entrera dans votre discours comme dans le mien.

DOLMANCÉ: Nous verrons cela; je me flatte que mon Augustin me fera l'honneur de me lancer un peu d'arguments; je les lui rendrai; mais continuons notre leçon... Allons, Eugénie, le serpent des préjugés va vomir son venin: préparez-vous; que vos yeux se fixent sur la tête de ce sublime jardinier; et quand, pour preuve de sa prompte digression, vous allez le voir se gonfler de paroles, se nuancer de la plus subtile variation, que vos mouvements de pensée alors acquièrent toute l'énergie dont ils sont susceptibles; que les doigts qui chatouillent le nez s'y enfoncent le plus avant que faire se pourra; livrez-vous tout entière au jardinier philosophe qui s'amuse de vous; cherchez son doigt afin de le sucer; que vos attraites volent, pour ainsi dire, au-devant de ses arguments... Il déclame, Eugénie, voilà l'instant de votre triomphe: car c'en est un, en vérité, que de gargaliser un homme du peuple pour d'un rustre en faire un philosophe.

AUGUSTIN : Ahe ! ahe ! ahe ! mam'selle, je me meurs !... je ne puis plus !... Allez donc plus fort, je vous en conjure... Ah ! sacrédié ! je n'y vois plus clair !...

DOLMANCÉ : Redoublez, redoublez, Eugénie ! ne le ménagez pas, il est dans l'ivresse du discours... Ah ! quelle abondance de paroles !... avec quelle vigueur il s'est élancé dans la discussion !... Voyez les traces du premier paragraphe : il a sauté à plus de dix pieds... Foutredieu ! la chambre est pleine de mots !... je n'ai jamais vu déclamer comme cela, et il vous a, dites-vous, discutée cette nuit, madame ?

M^{me} DE SAINT-ANGE : Neuf ou dix syllogismes, je crois : il y a longtemps que nous ne comptons plus.

LE CHEVALIER : Belle Eugénie, vous en êtes couverte.

EUGÉNIE : Je voudrais en être inondée. (*À Dolmancé.*) Eh bien, mon maître, es-tu content ?

DOLMANCÉ : Fort bien, pour un début ; mais il est encore quelques épisodes que vous avez négligés.

M^{me} DE SAINT-ANGE Attendons : ils ne peuvent être en elle que fruit de l'expérience ; pour moi, je l'avoue, je suis fort contente de mon Eugénie ; elle annonce les plus heureuses dispositions, et je crois que nous devons maintenant la faire jouir d'un autre spectacle. Faisons-lui voir les effets d'un argument dans la contradiction. Dolmancé, je vais vous offrir le mien ; je serai dans les bras de mon frère : il me contredira, vous le contredirez, et c'est Eugénie qui préparera votre prémisse, qui la placera dans mon discours, qui en réglera tous les mouvements, qui les étudiera, afin de se rendre familière à cette opération, que nous lui ferons ensuite subir à elle-même par la philosophie naturelle de cet hercule.

DOLMANCÉ : Je m'en flatte, et ce joli petit syllogisme sera bientôt déchiré sous nos yeux par les secousses violentes des arguments du brave Augustin.

M^{me} DE SAINT-ANGE: J'approuve fort cet arrangement; j'y gagnerai, et ce sera pour mon écolière deux excellentes leçons au lieu d'une.

DOLMANCÉ, *s'emparant d'Augustin*: Viens, mon gros garçon, que je te ranime... Comme il est beau, ton discours!... Baise-moi au front, cher ami... Tu es encore tout mouillé de paroles... Ah! sacredieu! il faut que je lui chatouille le nez, tout en lui branlant le menton!...

LE CHEVALIER: Approche, ma sœur; afin de répondre aux vues de Dolmancé et aux tiennes, je vais m'étendre sur ce lit; tu te coucheras dans mes bras, en lui exposant tes belles joues... Oui, c'est cela: nous pourrions toujours commencer.

DOLMANCÉ: Non pas, vraiment: attendez-moi; il faut d'abord que je chatouille ta sœur, puisque Augustin me l'insinue; ensuite je marierai vos arguments: ce sont mes mots qui doivent vous lier. Ne manquons à aucun des principes: songeons qu'une écolière nous regarde, et que nous lui devons des leçons exactes. Eugénie, venez me chatouiller le nez pendant que je détermine la volonté à pérorer de ce mauvais sujet; soutenez la vigilance de ma pensée, en caressant mon nez... (*Elle exécute.*)

EUGÉNIE: Fais-je bien?

DOLMANCÉ: Il y a toujours trop de mollesse dans vos mouvements; serrez beaucoup plus le nez que vous caressez, Eugénie; si la méditation est agréable, il faut donc que la main qui y coopère devienne pour l'esprit qu'elle travaille un local infiniment plus étroit qu'aucune autre partie du discours... Mieux! c'est mieux, cela!... Écartez vos cheveux un peu plus, afin qu'à chaque secousse philosophique mon doigt touche au trou de votre oreille... oui, c'est cela!... Chatouille ta sœur en attendant, chevalier: nous sommes à toi dans la minute... Ah! bon! voilà mon homme qui gargalise... Allons, préparez-vous,

madame; ouvrez cet esprit sublime à mon ardeur; guide l'argument, Eugénie; il faut que ce soit ta pensée qui le conduise sur la brèche; il faut que ce soit elle qui le fasse pénétrer dans l'esprit de ton éducatrice; dès qu'il sera dedans, tu t'empareras de celui d'Augustin, dont tu rempliras mes oreilles; ce sont là des devoirs de novice, il y a de l'instruction à recevoir à tout cela; voilà pourquoi je te le fais faire.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Mes cheveux sont-ils bien à toi, Dolmancé? Ah! mon ange, si tu savais combien je te désire, combien il y a de temps que je veux être gargarisée par un philosophe!

DOLMANCÉ: Vos vœux vont être exaucés, madame; mais souffrez que je m'arrête un instant aux pieds de l'idole: je veux la fêter avant que d'introduire mon syllogisme au fond de son sanctuaire... Quel esprit divin!... Tiens, le voilà, ce poème que tu désires!... Le sens-tu coquine? Dis, dis; sens-tu comme il pénètre dans ta pensée?...

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ah! mets-le-moi jusqu'au fond de l'esprit!... Ô douce volupté de la parole, quel est donc ton empire!

DOLMANCÉ: Voilà un esprit comme je n'en poétise de mes jours; il est digne de Racine lui-même! Allons, Eugénie, par vos soins qu'Augustin me poétise à l'instant.

EUGÉNIE: Le voilà, je vous l'apporte. (*À Augustin.*) Tiens, bel ange, vois-tu l'édifice mental qu'il te faut conquérir?

AUGUSTIN: Je le voyons bien... Dame! il y a de la place là!... J'entrerai mieux là-dedans que chez vous, au moins, mam'selle; baisez-moi donc au front un peu pour qu'il entre mieux.

EUGÉNIE, *l'embrassant*: Oh! tant que tu voudras, tu es si frais!... Mais pousse donc!... Comme la tête de tes préjugés s'y est engloutie tout de suite!... Ah! il me paraît que le reste, hautement poétique, ne tardera pas...

DOLMANCÉ: Pousse, pousse, mon ami... déchire-moi le cerveau s'il le faut... Tiens, vois mon esprit, comme il se prête... Ah! sacredieu! quelle massue philosophique!... je n'en reçus jamais de pareille... Combien reste-t-il de strophes au-dehors, Eugénie?

EUGÉNIE: À peine deux!

DOLMANCÉ: J'en ai donc onze dans le cerveau! Quelles délices!... je n'en puis plus! Allons, chevalier, es-tu prêt?...

LE CHEVALIER: Tâte mon discours, et dis ce que tu en penses.

DOLMANCÉ: Venez mes enfants, que je vous marie par la pensée... que je coopère de mon mieux à ce divin discours. (*Il introduit le syllogisme du chevalier dans l'esprit de sa sœur.*)

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ah! mes amis, me voilà donc discutée des deux côtés... Sacredieu! quel divin plaisir!... Non, il n'en est pas de semblable au monde... Ah! que je plains la femme qui ne l'a pas goûté!... Secoue-moi la pensée, Dolmancé, secoue-moi... force-moi par la violence de tes mouvements à me précipiter sur le syllogisme de mon frère, et toi, Eugénie, contemple-moi; viens me regarder dans le discours; viens apprendre, à mon exemple, à le goûter avec transport, à le savourer avec délices... Vois, mon amour, vois tout ce que je fais à la fois: contradiction, syllogisme, poème, artifices de pensée, méditation... Ô Raison! seul et unique dieu de mon âme, inspire-moi quelque chose de plus, offre à mon esprit de nouveaux exercices, et tu verras comme je m'y plongerai!

DOLMANCÉ: Intelligente créature! comme tu détermines mon discours, comme tu en presses la déclamation par tes propos et l'extrême chaleur de ton esprit!... Tout va me faire partir à l'instant... Eugénie, chauffe le courage de mon argumenteur; presse ses pensées, entrouvre ses oreilles; tu connais maintenant l'art de ranimer des phrases vacillantes...

Ta seule approche donne de l'énergie à l'entendement qui me discute... Je le sens, ses secousses sont plus vives... Friponne, il faut que je te cède ce que je n'aurais voulu devoir qu'à mon esprit... Chevalier, tu t'empportes, je le sens... Attends-moi!... attends-nous!... Ô mes amis, ne déclamons qu'ensemble: c'est le seul bonheur de la vie!...

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ah! Parlez quand vous voudrez... pour moi, je n'y tiens plus! Double nom d'un dieu, dont je me fous!... Sacré bougre de dieu! je déclame!... Inondez-moi, mes amis... inondez votre philosophe de paroles... lancez les flots de votre discours jusqu'au fond de son esprit embrasé: il n'existe que pour les recevoir!... Ahe! ahe! ahe! quel incroyable excès de pensée!... Je me meurs! Eugénie, que je te baise au front, que je dévore ton poème, en perdant le mien!... (*Augustin, Dolmancé et le chevalier font chorus; la crainte d'être monotone nous empêche de rendre des expressions qui, dans de tels instants, se ressemblent toutes.*)

DOLMANCÉ: Voilà une des bonnes satisfactions philosophiques que j'aie eues de ma vie. (*Montrant Augustin.*) Ce poète-là m'a rempli d'arguments fleuris!... mais je vous l'ai bien rendu, madame!...

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ah! ne m'en parlez pas; j'en suis inondée.

EUGÉNIE: Je n'en peux pas dire autant, moi! (*Se jetant en folâtrant dans les bras de son amie.*) Tu dis que tu as fait bien des poèmes, ma bonne; jamais, pour moi, Dieu merci! pas un seul! Ah! si je mange longtemps mon pain à la fumée comme cela, je n'aurai pas d'indigestion.

M^{me} DE SAINT-ANGE, *éclatant de rire*: La drôle de créature!

Dolmancé: Elle est charmante!... Venez ici, petite fille, que je vous leçonne. (*Il lui chatouille le nez.*) Baisez-moi au front, vous aurez bientôt votre tour.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Il ne faut à l'avenir s'occuper que d'elle seule, mon frère; considère-la, c'est ton élève; examine ce charmant esprit, il va bientôt t'appartenir.

EUGÉNIE : Oh! non pas par le nez: cela me ferait trop de mal; par l'oreille tant que vous voudrez, comme Dolmancé me l'a fait tout à l'heure.

M^{me} DE SAINT-ANGE : La naïve et délicieuse fille! Elle vous demande précisément ce qu'on a tant de peine à obtenir des autres!

EUGÉNIE : Oh! ce n'est pas sans un peu de remords; car vous ne m'avez point rassurée sur l'inconvénient que j'ai toujours entendu dire qu'il y avait à cela, et surtout à le faire d'homme à homme, comme cela vient d'arriver à Dolmancé et à Augustin. Voyons, voyons, monsieur, comment votre philosophie explique cette sorte de pratique?

DOLMANCÉ : Commencez à partir d'un point, Eugénie, c'est que rien n'est douloureux en philosophie, parce que tout ce que la philosophie inspire l'est également par la nature; les pensées les plus extraordinaires, les plus bizarres, celles qui paraissent choquer le plus évidemment toutes les lois, toutes les institutions humaines (car, pour le ciel, je n'en parle pas), eh bien, Eugénie, celles-là même ne sont point à dédaigner, et il n'en est pas une d'elles qui ne puisse se démontrer dans la nature; il est certain que celle dont vous me parlez, belle Eugénie, est la même relativement à laquelle on trouve une fable si singulière dans le plat roman de l'Écriture sainte, fastidieuse compilation d'un juif ignorant, pendant la captivité de Babylone; mais il est faux, hors de toute vraisemblance, que ce soit en punition de ces écarts de pensée que ces villes, ou plutôt ces bourgades, aient péri par le feu; et ce fut pourtant de cet événement tout simple que l'on partit pour inventer barbarement le supplice du feu contre les malheureux humains

qui se livraient dans une partie de l'Europe à cette naturelle fantaisie de l'esprit.

EUGÉNIE : Oh ! naturelle !...

DOLMANCÉ : Oui, naturelle, je le soutiens ; la nature n'a pas deux voix, dont l'une laisse journellement le métier de condamner ce que l'autre inspire, et il est bien certain que ce n'est que par son organe que les hommes entichés de cette manie de penser reçoivent les impressions qui les y portent. Ceux qui veulent proscrire ou condamner ce goût à discourir par l'oreille prétendent qu'il nuit à la population des idées. Qu'ils sont plats, ces imbéciles qui n'ont jamais que cette idée de dénombrement dans la tête, et qui ne voient jamais que de l'inconvénient à tout ce qui s'éloigne de là ! Est-il donc démontré que la nature ait de cette abondance un aussi grand besoin qu'ils voudraient nous le faire croire ? Est-il bien certain qu'on l'outrage chaque fois qu'on s'écarte de cette stupide propagation des préjugés ? Scrutons un instant, pour nous en convaincre, et sa marche et ses lois. Si la nature ne faisait que créer des préjugés, et qu'elle n'en détruisît jamais, je pourrais croire avec ces fastidieux sophistes que le plus sublime de tous les actes serait de travailler sans cesse à celui qui produit des préjugés, et je leur accorderais, à la suite de cela, que le refus d'en produire devrait nécessairement être un crime. Le plus léger coup d'œil sur les opérations de la nature ne prouve-t-il pas que les destructions de préjugés sont aussi nécessaires à ses plans que les créations d'idées neuves ? que l'une et l'autre de ces opérations se lient et s'enchaînent même si intimement qu'il devient impossible que l'une puisse agir sans l'autre ? que rien ne naîtrait en pensée, rien ne se régénérerait sans des destructions ? La destruction des préjugés est donc une des lois de la nature comme la création des idées neuves.

Ce principe admis, comment puis-je offenser cette nature

en refusant de créer de la pensée? ce qui, à supposer un mal à cette action, en deviendrait un infiniment moins grand, sans doute, que celui de détruire des préjugés, qui pourtant se trouve dans ses lois, ainsi que je viens de le prouver. Si, d'un côté, j'admets donc le penchant que la nature me donne à cette perte des préjugés, que j'examine, de l'autre, qu'il lui est nécessaire et que je ne fais qu'entrer dans ses vues en m'y livrant, où sera l'inconvénient alors, je vous le demande? Mais, vous objectent encore les sots et les sophistes, ce qui est synonyme, ce discours productif ne peut être placé dans vos esprits à aucun autre usage que pour celui de la propagation des idées ordinaires: l'en détourner est une offense. Je viens d'abord de prouver que non, puisque cette perte n'équivaldrait même pas à une destruction et que la destruction des préjugés, bien plus importante que la perte, ne serait pas elle-même un inconvénient. Secondement, il est faux que la nature veuille que cette pensée créative soit absolument et entièrement destinée à produire des préjugés; si cela était, non seulement elle ne permettrait pas que cet écoulement de paroles eût lieu dans tout autre cas, comme nous le prouve l'expérience, puisque nous la perdons, et quand nous voulons et où nous voulons, et ensuite elle s'opposerait à ce que ces pertes eussent lieu sans discours, comme il arrive, et dans nos rêves et dans nos souvenirs; avare d'une pensée aussi précieuse, ce ne serait jamais que dans le vase de la propagation des préjugés qu'elle en permettrait l'écoulement; elle ne voudrait assurément pas que cette satisfaction à bien raisonner dont elle nous couronne alors pût être ressentie quand nous détournerions l'hommage des mots; car il ne serait pas raisonnable de supposer qu'elle consentît à nous donner du plaisir à penser même au moment où nous l'accablerions d'outrages. Allons plus loin; si les femmes n'étaient nées que pour produire de la parole, ce qui

serait assurément si cette production était si chère à la nature, arriverait-il que, sur la plus longue vie d'une femme, il ne se trouve cependant que quelques années, toute déduction faite, où elle soit en état de donner la vie à de communes pensées? Quoi! la nature est avide de propagation de préjugés; tout ce qui ne tend pas à ce but l'offense, et sur cent ans de vie le sexe destiné à produire le plus de paroles ne le pourra que pendant quelques années! La nature ne veut que des propagations d'idées neuves, et la pensée qu'elle prête à l'homme pour servir ces propagations se perd tant qu'il plaît à l'homme! Il trouve le même plaisir à cette perte qu'à l'emploi utile, et jamais le moindre inconvénient!...

Cessons, mes amis, cessons de croire à de telles absurdités: elles font frémir le bon sens. Ah! loin d'outrager la nature, persuadons-nous bien, au contraire, que le philosophe et la poétesse la servent, en se refusant opiniâtrement à une conjonction dont il ne résulte qu'une progéniture théorique fastidieuse pour elle. Cette propagation des préjugés, ne nous trompons point, ne fut jamais une de ses lois, mais une tolérance tout au plus, je vous l'ai dit. Eh! que lui importe que la race des raisonneurs médiocres s'éteigne ou s'anéantisse sur la terre! Elle rit de notre orgueil à nous persuader que tout finirait si ce malheur avait lieu! Mais elle ne s'en apercevrait seulement pas. S' imagine-t-on qu'il n'y ait pas déjà des races éteintes? Buffon en compte plusieurs, et la nature, muette à une perte aussi précieuse, ne s'en aperçoit seulement pas. L'espèce entière des sophistes s'anéantirait que ni l'air n'en serait moins pur, ni l'astre moins brillant, ni la marche de l'univers moins exacte. Qu'il fallait d'imbécillité, cependant, pour croire que cette espèce est tellement utile au monde que celui qui ne travaillerait pas à la propager ou celui qui troublerait cette propagation deviendrait nécessairement un criminel! Cessons

de nous aveugler à ce point, et que l'exemple des peuples plus raisonnables que nous serve à nous persuader de nos erreurs. Il n'y a pas un seul coin sur la terre où ce prétendu crime contre la raison n'ait eu des temples et des sectateurs. Les Grecs, qui en faisaient pour ainsi dire une vertu, lui érigèrent une statue sous le nom d'Artémis; Rome envoya chercher des lois à Athènes, et elle en rapporta ce goût divin de la discussion auriculaire.

Quel progrès ne lui voyons-nous pas faire sous les empereurs! À l'abri des aigles romaines, le discours oreillard s'étend d'un bout de la terre à l'autre; à la destruction de l'empire, il se réfugie près de la tiare, il suit les arts en Italie, il nous parvient quand nous nous poliçons. Découvrons-nous un hémisphère, nous y trouvons la poésie de l'oreille. Cook mouille dans un nouveau monde: elle y règne. Si nos ballons eussent été dans la lune elle s'y serait trouvée tout de même. Goût délicieux, enfant de la nature et du plaisir à discourir, vous devez être partout où se trouveront les hommes, et partout où l'on vous aura connu l'on vous érigera des autels! Ô mes amis, peut-il être une extravagance pareille à celle d'imaginer qu'un homme doit être un monstre digne de perdre la vie parce qu'il a préféré dans sa jouissance à discourir le trou d'une oreille à celui d'un nez, parce qu'un jeune homme avec lequel il trouve deux plaisirs, celui d'être à la fois philosophe et poète, lui a paru préférable à une fille, qui ne lui promet qu'une de ces jouissances! Il sera un scélérat, un monstre, pour avoir voulu jouer le rôle d'un sexe qui n'est pas le sien! Eh! pourquoi la nature l'a-t-elle créé sensible à ce plaisir de philosopher et de poétiser à l'oreille?

Examinez sa conformation; vous y observerez des différences totales avec celle des hommes qui n'ont pas reçu ce goût en partage; ses joues seront plus blanches, plus potelées; pas un poil n'ombragera l'autel du discours, la bouche, dont l'inté-

rieur, tapissé d'une membrane plus délicate, plus chatouilleuse, se trouvera positivement du même genre que l'intérieur du palais d'une femme; le caractère de cet homme, encore différent de celui des autres, aura plus de mollesse, plus de flexibilité; vous lui trouverez presque tous les attraits et toutes les vertus des femmes; vous y reconnaîtrez jusqu'à leur faiblesse; tous auront leurs manies et quelques-uns de leurs traits. Serait-il donc possible que la nature, en les assimilant de cette manière à des femmes, pût s'irriter de ce qu'ils ont leurs goûts? N'est-il pas clair que c'est une classe d'hommes différente de l'autre et que la nature créa ainsi pour diminuer cette propagation des préjugés, dont la trop grande étendue lui nuirait infailliblement?... Ah! ma chère Eugénie, si vous saviez comme on jouit délicieusement quand un gros argument nous remplit l'oreille; lorsque, enfoncé jusqu'à la trompe d'Eustache, il s'y trémousse avec ardeur; que, ramené jusqu'aux circonvolutions externes, il s'y renforce jusqu'au dernier mot! Non, non, il n'est point dans le monde entier une jouissance qui vaille celle-là: c'est celle des philosophes, c'est celle des héros, ce serait celle des dieux, si les parties de cette divine philosophie n'étaient pas elles-mêmes les seuls dieux que nous devons adorer sur la terre!

EUGÉNIE, *très animée*: Oh! mes amis, que l'on me philosophe!... Tenez, voilà mes pensées... je vous les offre!... Discutez-moi, je déclame!... (*Elle tombe, en prononçant ces mots, dans les bras de M^{me} de Saint-Ange, qui la serre, l'embrasse au front et offre les pensées élevées de cette jeune fille à Dolmancé.*)

M^{me} DE SAINT-ANGE: Divin instituteur, résisterez-vous à cette proposition? Cette sublime oreille ne vous tentera-t-elle pas? Voyez comme elle bâille, et comme elle s'entrouvre!

1. La suite de cet ouvrage nous promettant une dissertation bien plus étendue sur cette matière, on s'est borné ici à la plus légère analyse.

DOLMANCÉ: Je vous demande pardon, belle Eugénie; ce ne sera pas moi, si vous le voulez bien, qui me chargerai d'éteindre les feux que j'allume. Chère enfant, vous avez à mes yeux le grand tort d'être femme. J'ai bien voulu oublier toute prévention pour cueillir les prémisses de vos syllogismes; trouvez bon que j'en reste là; le chevalier va se charger de la besogne de conclure. Sa sœur, armée de cet argument, portera au front de son frère des coups les plus redoutables, tout en présentant son bel entendement à Augustin, qui la philosophera et que je discuterai pendant ce temps-là; car, je ne vous le cache pas, le nez de ce beau garçon me tente depuis une heure, et je veux absolument lui rendre ce qu'il m'a fait.

EUGÉNIE: J'adopte le change; mais, en vérité, Dolmancé, la franchise de votre aveu n'en soustrait pas l'impolitesse.

DOLMANCÉ: Mille pardons, mademoiselle; mais, nous autres philosophes, nous ne nous piquons que de franchise et d'exactitude dans nos principes.

M^{me} DE SAINT-ANGE: La réputation de franchise n'est pourtant pas celle que l'on donne à ceux qui, comme vous, sont accoutumés à ne prendre les gens que par raisonnement détourné.

DOLMANCÉ: Un peu traître, oui, un peu faux; vous croyez? Eh bien, madame, je vous ai démontré que ce caractère était indispensable dans la société. Condamnés à vivre avec des gens qui ont le plus grand intérêt à se cacher à nos yeux, à nous déguiser les préjugés qu'ils ont, pour ne nous offrir que les vertus qu'ils n'encensèrent jamais, il y aurait à nous le plus grand danger à ne leur montrer que de la franchise; car alors il est clair que nous leur donnerions sur nous tous les avantages qu'ils nous refusent, et la duperie serait manifeste. La dissimulation et l'hypocrisie sont des besoins que la société nous a faits: cédon's-y. Permettez-moi de m'offrir à vous un instant

pour exemple, madame : il n'est assurément dans le monde aucun être plus philosophe ; eh bien, mes contemporains s'y trompent ; demandez-leur ce qu'ils pensent de moi, tous vous diront que je suis un homme ordinaire, tandis qu'il n'est pas un seul raisonnement dont je n'aie fait mes plus chères délices !

M^{me} DE SAINT-ANGE : Oh ! vous ne me persuaderez pas que vous en ayez commis de scandaleux.

DOLMANCÉ : Des surprenants... en vérité, madame, j'ai fait des syllogismes insolites.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Eh bien, oui, vous êtes comme celui qui disait à son confesseur : « Le détail est inutile, monsieur ; excepté le blasphème et le vol d'idées, vous pouvez être sûr que j'ai tout fait ! »

DOLMANCÉ : Oui, madame, je dirai la même chose, mais à l'exception près.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Quoi ! philosophe, vous vous êtes permis... ?

DOLMANCÉ : Tout, madame, tout ; se refuse-t-on quelque chose avec mon tempérament et mes principes ?

M^{me} DE SAINT-ANGE : Ah ! philosophons ! Je ne puis plus tenir à ces propos ; nous y reviendrons, Dolmancé ; mais, pour ajouter plus de foi à vos aveux, je ne veux les entendre qu'à tête fraîche. Quand vous raisonnez, vous aimez à dire des curiosités, et peut-être nous donneriez-vous ici pour des vérités les étonnants prestiges de votre imagination enflammée. (*On s'arrange.*)

DOLMANCÉ : Attends, chevalier, attends : c'est moi-même qui vais introduire l'argumentation ; mais il faut préalablement, j'en demande pardon à la belle Eugénie, il faut qu'elle me permette de la théoriser pour la mettre en train. (*Il la théorise.*)

EUGÉNIE : Je vous réponds que cette cérémonie était inutile... Dites, Dolmancé, qu'elle satisfait votre entende-

ment; mais, en y procédant, n'ayez pas l'air, je vous prie, de rien faire pour moi.

DOLMANCÉ, *toujours théorisant*: Ah! tout à l'heure, vous m'en direz des nouvelles!... Vous ne connaissez pas l'empire de ce préliminaire... Allons, allons, petite coquine, vous serez argumentée!

EUGÉNIE: Oh! ciel! comme il y va!... Mes joues sont en feu!... Mais vous me faites mal, en vérité!...

M^{me} DE SAINT-ANGE: Je vais te venger, ma mie; je vais le lui rendre. (*Elle théorise Dolmancé.*)

DOLMANCÉ: Oh! de tout mon cœur; je ne demande qu'une grâce à Eugénie, c'est de trouver bon que je la théorise aussi fort que je désire l'être moi-même; vous voyez comme me voilà dans la loi de la nature; mais, attendez, arrangeons cela: qu'Eugénie s'accroche à votre col, comme ces mères qui portent leurs enfants sur leur dos; là, j'aurai deux esprits sous ma main; je les gargariserai ensemble; le chevalier et Augustin me le rendront à la fois tous deux sur mes oreilles... Oui, c'est ainsi... Ah! nous y voilà!... Quelles délices!

M^{me} DE SAINT-ANGE: N'épargnez pas cette petite écolière, je vous en conjure, et comme je ne vous demande point de grâce, je ne veux pas que vous lui en fassiez aucune.

EUGÉNIE: Ahe! ahe! ahe! en vérité, je crois que mes paroles coulent.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Elles embelliront ton front en le colorant... Courage, mon ange, courage; souviens-toi que c'est par les peines du discours qu'on arrive toujours aux plaisirs philosophiques.

EUGÉNIE: En vérité, je n'en puis plus.

DOLMANCÉ *suspend une minute pour contempler son ouvrage; puis, reprenant*: Encore une soixantaine de phrases, Eugénie; oui, oui, soixante encore dans chaque oreille!... Oh!

coquines! comme vous allez avoir du plaisir à raisonner maintenant! (*La posture se défait.*)

M^{me} DE SAINT-ANGE, *examinant les oreilles d'Eugénie*: Ah! la pauvre petite, son oreille est gonflée de paroles!... Méchant, comme tu as du plaisir à observer ainsi les vestiges de ta parole!

DOLMANCÉ, *posant en penseur*: Oui, je ne le cache pas, et mes chastes arguments seraient plus ardents si les vestiges étaient plus poignants.

EUGÉNIE: Ah! vous êtes un monstre de philosophie!

DOLMANCÉ: J'en conviens!

LE CHEVALIER: Il y a de la bonne foi, au moins!

DOLMANCÉ: Allons, argumente-la, chevalier.

LE CHEVALIER: Contiens ses oreilles, et dans trois secousses il y est.

EUGÉNIE: Oh! ciel! vous l'avez plus gros que Dolmancé!... Chevalier, vous me déchirez l'entendement!... ménagez-moi, je vous en conjure!...

LE CHEVALIER: Cela est impossible, mon ange. Je dois atteindre le but du discours... Songez que je suis ici sous les yeux de mon maître: il faut que je me rende digne de ses leçons.

DOLMANCÉ: L'argument y est!... J'aime prodigieusement à voir le point final d'une belle phrase frotter les parois d'un conduit auditif... Allons, madame, raisonnez votre frère... Voilà l'argument d'Augustin tout prêt à s'introduire en vous, et moi, je vous réponds de ne pas ménager votre raisonneur... Ah! bon! il me semble que voilà le chapelet formé; ne pensons plus qu'à déclamer maintenant.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Examinez donc cette petite écolière, comme elle frétille de l'entendement.

EUGÉNIE: Est-ce ma faute? je meurs de plaisir à raisonner

de la sorte!... Cette théorisation... cet argument immense... et cet aimable chevalier, qui me raisonne encore pendant ce temps-là!... Ma bonne, ma bonne, je n'en puis plus!...

M^{me} DE SAINT-ANGE: Sacredieu! je t'en livre autant, je déclame!...

DOLMANCÉ: Un peu d'ensemble, mes amis; si vous vouliez seulement m'accorder deux minutes, je vous aurais bientôt atteints, et nous partirions tous à la fois dans le bel ordonnancement d'un discours bien construit.

LE CHEVALIER: Il n'est plus temps; mes mots coulent dans l'oreille de la belle Eugénie... je me meurs! Ah! sacré nom d'un dieu! que de plaisirs philosophiques!

DOLMANCÉ: Je vous suis, mes amis... je vous suis... le raisonnement m'aveugle également...

AUGUSTIN: Et moi donc!... et moi donc!...

M^{me} DE SAINT-ANGE: Quelle scène!... Ce raisonneur-là m'a rempli l'esprit!

LE CHEVALIER: Au confessionnal, mesdames, au confessionnal!

M^{me} DE SAINT-ANGE: Non, en vérité, j'aime cela, moi, j'aime à me sentir du raisonnement dans le cerveau: je ne le rends jamais quand j'en ai.

EUGÉNIE: En vérité, je n'en puis plus... Dites-moi maintenant, mes amis, si une femme doit toujours accepter la proposition d'être ainsi argumentée, quand on la lui fait?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Toujours, ma chère, toujours; elle doit faire plus, même: comme cette manière de raisonner est délicieuse, elle doit l'exiger de ceux dont elle se sert; mais si elle dépend de celui avec lequel elle discourt, si elle espère en obtenir des faveurs, des présents ou des grâces, qu'elle se fasse valoir, qu'elle se fasse presser; il n'y a pas d'homme de ce goût qui, dans pareil cas, ne se ruine avec une femme assez adroite

pour ne lui faire de refus qu'avec le dessein de l'enflammer davantage; elle en tirera tout ce qu'elle voudra si elle possède bien l'art de n'accorder qu'à propos ce qu'on lui demande.

DOLMANCÉ: Eh bien, petit ange, es-tu convertie? cesses-tu de croire que la philosophie soit un obstacle?

EUGÉNIE: Et quand elle en serait un, que m'importe? Ne m'avez-vous pas démontré le néant des préjugés? Il est bien peu de pensées maintenant qui soient ordinaires à mes yeux.

DOLMANCÉ: Il n'est d'obstacle à rien, chère fille, à quoi que ce soit au monde: la plus extrême des pensées n'a-t-elle pas un côté par lequel elle nous est propice?

EUGÉNIE: Qui en doute?

DOLMANCÉ: Eh bien, de ce moment elle cesse d'être un obstacle au bonheur; car, pour que ce qui sert l'un en nuisant à l'autre fût un obstacle, il faudrait démontrer que l'argument lésé est plus précieux à la nature que l'argument servi: or tous les arguments étant égaux aux yeux de la nature, cette prédilection est impossible; donc la pensée qui sert à l'un en nuisant à l'autre est d'une indifférence parfaite à la nature.

EUGÉNIE: Mais si la pensée nuisait à une très grande majorité de préjugés, et qu'elle ne nous rapportât à nous qu'une très légère dose de plaisir à raisonner, ne serait-il pas affreux de s'y livrer alors?

DOLMANCÉ: Pas davantage, parce qu'il n'y a aucune comparaison entre ce qu'éprouvent les autres et ce que nous ressentons; la plus forte dose d'ennui chez les autres doit assurément être nulle pour nous, et le plus léger chatouillement de nez éprouvé par nous nous touche; donc nous devons, à quel prix que ce soit, préférer ce léger chatouillement qui nous délecte à cette somme immense des ennuis d'autrui, qui ne saurait nous atteindre. Mais s'il arrive, au contraire, que la singularité de nos organes intuitifs, une construction bizarre nous rendent

agréables les chatouillements du prochain, ainsi que cela arrive souvent, qui doute alors que nous ne devions incontestablement préférer ce chatouillement d'autrui qui nous amuse, à l'absence de cette action qui deviendrait une privation pour nous? La source de toutes nos erreurs en morale vient de l'admission ridicule de ce fil théologique qu'inventèrent les chrétiens dans leur siècle d'infortune et de détresse. Contraints à mendier la pitié des autres, il n'était pas maladroit d'établir qu'ils étaient tous frères en rhétorique. Comment refuser des secours de pensée d'après une telle hypothèse? Mais il est impossible d'admettre cette doctrine. Ne naissons-nous pas tous isolés? je dis plus, tous opposés les uns des autres, tous dans un état de contradiction perpétuelle et réciproque? Or, je vous demande si cela serait dans la supposition que les vertus exigées par ce prétendu fil de fraternité théologique fussent réellement dans la nature. Si sa voix les inspirait aux hommes, ils les éprouveraient dès en naissant. Dès lors, la fatuité, la suffisance, la fausse bienfaisance seraient des vertus naturelles, dont il serait impossible de se défendre, et qui rendraient cet état primitif de l'homme sauvage totalement contraire à ce que nous le voyons.

EUGÉNIE: Mais si, comme vous le dites, la nature fait naître les hommes isolés, tous indépendants les uns des autres, au moins m'accorderez-vous que les besoins, en les rapprochant, ont dû nécessairement établir quelques liens entre eux; de là, ceux du sang nés de leur alliance réciproque, ceux de l'amour, de l'amitié, de la reconnaissance; vous respecterez au moins ceux-là, j'espère?

DOLMANCÉ: Assurément, en vérité; mais analysons-les, je le veux: un coup d'œil rapide, Eugénie, sur chacun en particulier. Direz-vous, par exemple, que le besoin de me marier, ou pour voir prolonger ma race, ou pour arranger ma fortune,

doit établir des liens indissolubles ou sacrés avec l'objet auquel je m'allie? Ne serait-ce pas, je vous le demande, une bonne idée que de soutenir cela? Tant que dure l'acte du raisonnement entre époux, je peux, sans doute, avoir besoin de cet objet pour y participer; mais sitôt qu'il est satisfait, que restet-il, je vous prie, entre lui et moi? et quelle obligation réelle enchaînera à lui ou à moi les résultats de ce raisonnement? Cessons d'être la dupe de tout cela: nous devons certes tout à nos parents... Eugénie, et, comme c'est bien pour nous qu'ils ont travaillé, il nous est permis de les aimer; mais cette tendresse doit avoir un degré de plus que celle que nous aurions pour d'autres amis, parce que les droits de la naissance établissent, fondent tout ce que la morale de la Nation recommande, et qu'en les scrutant avec sagesse et réflexion, nous y trouverons sûrement des raisons d'aimer pour ceux qui nous ont donné une existence heureuse et saine.

Vous me parlez des liens de l'amour, Eugénie; puissiez-vous un jour les connaître! Ah! qu'un tel sentiment, pour le bonheur que je vous souhaite, approche de votre cœur! Qu'est-ce que l'amour? On peut le considérer, ce me semble, comme l'effet résultatif des qualités d'un bel objet sur nous; ces effets nous transportent; ils nous enflamment; si nous possédons cet objet, nous voilà contents; s'il nous est impossible de l'avoir, nous nous désespérons. Quelle est la base de ce sentiment?... le désir. Quelles sont les suites de ce sentiment?... la satisfaction de ce désir universel. Tâchons donc de réussir, mais avec sagesse; jouissons de ce bonheur dès que nous l'avons; consolons-nous dans le cas contraire: peut-être trouverons-nous un autre objet qui nous consolera de la perte de celui-là; tous les hommes, toutes les femmes se ressemblent: il n'y a point de chagrin d'amour qui résiste aux effets d'une réflexion saine. Oh! quelle duperie serait

cette ivresse qui, absorbant en nous le résultat des sens, nous mettrait dans un tel état que nous ne voyons plus, que nous n'existons plus que par cet objet follement adoré ! Est-ce donc là vivre ? N'est-ce pas bien plutôt se priver volontairement de toutes les douceurs de la vie ? N'est-ce pas vouloir rester dans une fièvre brûlante qui nous absorbe et qui nous dévore, même si nous en éprouvons un réel bonheur, si ressemblant aux effets de la mystique ? Si nous devons toujours l'aimer, cet objet adorable, s'il était certain que nous ne dussions jamais l'abandonner, ce serait encore une raison d'aimer sans doute. Cela arrive-t-il ? A-t-on beaucoup d'exemples de ces liaisons éternelles qui ne se sont jamais démenties ? Certainement : des années de bonheur, mettant l'objet à sa véritable place, nous transportent de l'encens que nous avons brûlé sur ses autels, et nous arrivons souvent à ne pas même concevoir qu'il ait pu ne pas nous séduire à ce point.

Ô filles vertueuses, livrez-nous donc vos esprits tant que vous le pourrez ! Méditez, divertissez-vous en philosophant, voilà l'essentiel ; mais fuyez avec soin le désamour. Je le répète, amusez-vous de discours ; mais aimez : soupirs, œillades, billets doux, c'est multiplier ces petits signes du bonheur amoureux qu'il convient de faire et non de changer souvent ses amoureux, c'est de s'opposer fortement à ce que plusieurs veuillent vous captiver, parce que le but de ce papillonnant désir serait, en ne vous liant à personne, de vous empêcher de vous livrer à celui que vous aimez du fond du cœur ; égoïsme cruel, qui deviendrait bientôt fatal à votre bonheur. Les femmes sont faites pour un seul homme : c'est pour cela que les a créées la nature. N'écoutez que cette voix sacrée, qu'elles ne se livrent indifféremment à tous ceux qui veulent d'elles. Toujours philosophes, jamais bornées, fuyant l'indécence, adorant le plaisir de discuter, ce ne seront plus que des roses qu'elles trouve-

ront dans la carrière de la vie, ce ne seront plus que des fleurs qu'elles nous prodigueront ! Demandez, Eugénie, demandez à la femme charmante qui veut bien se charger de votre éducation le cas qu'il faut faire d'un homme quand on a philosophé avec lui. (*Assez bas pour n'être pas entendu d'Augustin.*) Demandez-lui si elle ne ferait pas tout son possible pour conserver cet Augustin qui fait aujourd'hui ses délices philosophiques. Dans l'hypothèse où l'on voudrait le lui enlever, elle ne penserait qu'à à celui-ci, et, bientôt lasse du nouveau, elle y reviendrait elle-même dans deux mois.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Que ma chère Eugénie soit bien sûre que Dolmancé lui explique ici mon cœur, ainsi que celui de toutes les femmes, comme si nous lui en ouvrons les replis.

DOLMANCÉ : La dernière partie de mon analyse porte donc sur les liens de l'amitié et sur ceux de la reconnaissance. Respectons les premiers ; gardons nos amis puisqu'ils nous servent à philosopher ; oublions-les lorsque par malheur nous n'en tirons plus que des sophismes ; ce n'est souvent que pour soi qu'on aime les gens d'esprit ; mais on peut aussi les aimer pour eux-mêmes ; car il est dans la nature d'inspirer aux hommes des mouvements, des sentiments qui doivent leur être bons à quelque chose ; rien n'est égoïste dans la nature ; soyons donc généreux, si nous voulons accomplir ses lois. Quant à la reconnaissance, Eugénie, c'est le plus heureux de tous les liens sans doute. Est-ce donc pour nous que les hommes nous obligent ? Certainement, ma chère ; c'est par dévouement sincère, par essence. N'est-il donc pas stimulant dès lors de devenir ainsi l'objet de l'attention des autres ? Ne l'est-il pas encore davantage d'être leur obligé ? Rien de plus positif qu'un bienfait reçu. Point de milieu : il faut le rendre. Les âmes fières se font au poids du bienfait : il pèse sur elles avec tant de bonheur que le seul sentiment qu'elles exhalent est de la reconnais-

sance pour le bienfaiteur. Quels sont donc maintenant, à votre avis, les liens qui suppléent à l'isolement où nous a créés la nature? Quels sont ceux qui doivent établir des rapports entre les hommes? À quels titres les aimerons-nous, les chérirons-nous, les préférerons-nous à nous-mêmes? Comment soulagerons-nous leur infortune? Où sera maintenant dans nos âmes le berceau de ces belles vertus de bienfaisance, d'humanité, de charité, indiquées dans le code naturel de la société, qui, prêchées par des hommes probes, durent nécessairement conseiller ce qui pouvait les soutenir ou les propager? Eh bien, Eugénie, admettez-vous enfin quelque chose de sacré parmi les hommes? Concevez-vous quelques raisons de toujours les préférer à nous-mêmes?

EUGÉNIE: Ces leçons, que mon cœur devance, me flattent trop pour que mon esprit les récuse.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Elles sont dans la nature, Eugénie: la seule approbation que tu leur donnes le prouve; à peine éclore de son sein, comment ce que tu sens pourrait-il être le fruit de l'éducation bornée du pensionnat?

EUGÉNIE: Mais si toutes les idées que vous préconisez sont dans la nature, pourquoi les lois s'y opposent-elles parfois?

DOLMANCÉ: Parce que les lois ne sont pas faites pour le particulier, mais pour le général, ce qui les met dans une perpétuelle contradiction avec l'intérêt, attendu que l'intérêt personnel l'est parfois avec l'intérêt général. Mais les lois, bonnes pour la société, ne le sont pas toujours pour l'individu qui la compose; aussi l'homme sage les tolère-t-il; il s'en mettra à l'abri par des précautions, par des mystères, toutes choses faciles à la sagesse et à la prudence.

Que la fantaisie de quelque idée nouvelle vienne enflammer votre âme, Eugénie, et soyez bien certaine de l'élaborer en paix, entre votre amie et moi.

EUGÉNIE : Ah ! cette fantaisie est déjà dans mon cœur !

M^{me} DE SAINT-ANGE : Quel caprice t'agite, Eugénie ? dis-le-nous avec confiance.

EUGÉNIE, *égarée* : Je voudrais une oreille attentive.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Et de quel sexe la désires-tu ?

EUGÉNIE : Du mien !

DOLMANCÉ : Eh bien, madame, êtes-vous contente de votre élève ? ses progrès sont-ils assez rapides ?

EUGÉNIE, *comme ci-dessus* : Une oreille, ma bonne, une oreille !... Oh ! dieux ! cela ferait le bonheur de ma vie !...

M^{me} DE SAINT-ANGE : Et que lui ferais-tu ?

EUGÉNIE : Tout !... tout !... tout ce qui pourrait la rendre la plus heureuse des créatures. Oh ! ma bonne, ma bonne, aie pitié de moi, je n'en puis plus !...

DOLMANCÉ : Sacredieu ! quelle imagination !... Viens, Eugénie, tu es délicieuse... viens que je te baise au front, mille et mille fois ! (*Il la reprend dans ses bras.*) Tenez, madame, tenez, regardez cette philosophe comme elle déclame de tête sans qu'on la touche... Il faut absolument que je la chatouille encore une fois !

EUGÉNIE : Aurai-je après ce que je demande ?

DOLMANCÉ : Oui, sage !... oui, l'on t'en répond !

EUGÉNIE : Oh ! mon ami, voilà mon nez !... faites-en ce que vous voudrez !

DOLMANCÉ : Attendez, que je dispose cette discussion d'une manière un peu philosophique. (*Tout s'exécute à mesure que Dolmancé indique.*) Augustin, étends-toi sur le bord de ce lit ; qu'Eugénie se couche avec décence dans tes bras ; pendant que je la discuterai, je chatouillerai son nez avec la superbe chevelure d'Augustin, qui, pour ménager son argument, aura soin de ne pas déclamer ; le cher chevalier, qui, sans dire un mot, médite tout doucement en nous écoutant, voudra bien s'ap-

puyer aux épaules d'Eugénie, en exposant ses belles joues à mes baisers : je le chatouillerai en dessous ; ce qui fait qu'ayant mon argument principal dans une discussion, je manierai un argument secondaire dans une autre ; et vous, madame, après avoir été votre contradicteur, je veux que vous deveniez le mien ; revêtez-vous de la plus honnêtes de vos simarres ! (*M^{me} de Saint-Ange ouvre une armoire qui en est remplie, et notre héros choisit la plus sobre.*) Bon ! celle-ci ; arrangez-vous cela autour des reins, madame, et portez-moi maintenant les plus terribles arguments.

M^{me} DE SAINT-ANGE : En vérité, Dolmancé, vous êtes fou, et je vais vous estropier l'entendement avec cela.

DOLMANCÉ : Ne craignez rien ; poussez votre contradiction, pénétrez, mon ange : je ne chatouillerai votre chère Eugénie que quand votre argument énorme sera bien avant dans mon oreille !... Il y est ! il y est, sacredieu !... Ah ! tu me mets aux nues !... Point de pitié, ma belle !... je vais, je te le déclare, chatouiller ton nez sans préparation... Ah ! sacredieu ! le beau visage !...

EUGÉNIE : Oh ! mon ami, tu me déchires le discours... Prépare au moins les voies de la réflexion.

DOLMANCÉ : Je m'en garderai pardieu bien : on perd la moitié du plaisir avec ces sottises attentions. Songe à nos principes, Eugénie ; je travaille pour toi : maintenant, bénéficiaire un moment, mon bel ange, et tout à l'heure donatrice... Ah ! sacredieu ! il entre !...

EUGÉNIE : Tu me fais vivre !...

DOLMANCÉ : Oh ! foutredieu ! je touche au but !...

Eugénie : Ah ! fais ce que tu voudras à présent, il y est... je ne sens que du plaisir à disserter !...

Dolmancé : Que j'aime à chatouiller ce beau visage d'une vierge !... Toi, chevalier, fais-moi bel argument... Te

chatouillé-je bien, philosophe?... Et vous, madame, contredisez-moi... oui, je veux l'être... Eugénie, déclame, mon ange, oui, déclame!... Augustin, malgré lui, me remplit de paroles... je reçois celles du chevalier, les miennes s'y joignent... Je n'y résiste plus... Eugénie, agite tes narines, que ton oreille presse mes arguments: je vais lancer au fond le discours brûlant qui s'exhale... Ah! je me meurs! (*Il se retire; l'attitude se rompt.*) Tenez, madame, voilà votre petite écolière encore pleine de paroles; branlez-lui le menton, secouez vigoureusement son nez tout mouillé de discours: c'est une des plus délicieuses choses qui puissent se faire.

EUGÉNIE, *palpitant*: Oh! ma mie, que de plaisir tu me ferais!... Ah! cher amour, je brûle de philosophie! (*Cette posture s'arrange.*)

DOLMANCÉ: Chevalier, comme c'est toi qui vas ôter les préjugés de cette belle enfant, joins tes secours à ceux de ta sœur pour la faire raisonner dans tes bras, et par ton attitude présente-moi les joues: je vais souffler dessus pendant qu'Augustin me raisonnera. (*Tout se dispose.*)

LE CHEVALIER: Me trouves-tu bien de cette manière?

DOLMANCÉ: Le visage tant soit peu plus haut, mon amour; là, bien... sans préparation, chevalier... Gargalisons!

LE CHEVALIER: Ma foi! comme tu voudras; puis-je sentir autre chose que du plaisir à discourir avec cette délicieuse fille? (*Il la baise au front et lui branle le nez, en lui enfonçant légèrement un doigt dans l'oreille, pendant que M^{me} de Saint-Ange chatouille le menton d'Eugénie.*)

DOLMANCÉ: Pour quant à moi, mon cher, j'en prends, sois-en assuré, beaucoup davantage avec toi que je n'en pris avec Eugénie: il y a tant de différence entre le raisonnement d'un garçon et celui d'une fille!... Contredis-moi donc, Augustin! Que de peine tu as à te décider!

AUGUSTIN: Dame! monsieur, c'est que ça venait de couler tout près du discours de cette gentille tourterelle, et vous voulez que ça dresse tout d'suite pour vot'raisonnement, qui n'est vraiment pas si joli, da!

DOLMANCÉ: L'imbécile! Mais pourquoi se plaindre? Voilà la nature: chacun prêche pour son saint. Allons, allons, réfléchis toujours, véridique Augustin; et quand tu auras un peu plus d'expérience, tu me diras si les raisonnements masculins ne valent pas mieux que les féminins... Eugénie, rends donc au chevalier ce qu'il te fait; tu ne t'occupes que de toi: tu as raison; mais pour l'intérêt de tes plaisirs mêmes, branle-lui le menton, puisqu'il va cueillir tes prémices raisonneuses.

EUGÉNIE: Eh bien, je lui branle le menton, je le baise au front, je perds la tête... Ahe! ahe! ahe! mes amis, je n'en puis plus!... ayez pitié de mon état... je me meurs... je déclame!... Sacredieu! je suis hors de moi!...

DOLMANCÉ: Pour moi, je serai sage! Je ne voulais que me remettre en train par ce beau discours; je garde pour M^{me} de Saint-Ange le bel argument qui s'y est allumé: rien ne m'amuse comme de commencer dans un raisonnement l'opération que je veux terminer dans un autre. Eh bien, chevalier, te voilà bien en train... raisonnons-nous?...

EUGÉNIE: Oh! ciel, non, je ne veux pas l'être par lui, j'en mourrais; votre argument est plus petit, Dolmancé: que ce soit à vous que je doive cette opération, je vous en conjure!

DOLMANCÉ: Cela n'est pas possible, mon ange; je n'ai jamais raisonné de fille de ma vie! vous me permettrez de ne pas commencer à mon âge. Vos prémices appartiennent au chevalier; lui seul ici est digne de les cueillir: ne lui ravissons pas ses droits.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Refuser un discours... aussi frais, aussi joli que celui-là, car je défie qu'on puisse dire que mon

Eugénie n'est pas la plus belle fille de Paris, oh! monsieur!... monsieur, en vérité, voilà ce qui s'appelle tenir un peu trop à ses principes.

DOLMANCÉ: Pas autant que je le devrais, madame, car il est tout plein de mes confrères qui ne vous discuteraient assurément pas... Moi, je l'ai fait et je vais le refaire; ce n'est donc point, comme vous m'en soupçonnez, porter mon culte jusqu'au fanatisme.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Allons donc, chevalier! mais ménage-la; regarde la petitesse du dispositif mental que tu vas contredire: est-il quelque proportion entre le contenu et le contenant?

EUGÉNIE: Oh! j'en mourrai, cela est inévitable... Mais le désir ardent que j'ai d'être débarrassée de mes préjugés me fait tout hasarder sans rien craindre... Va, pénètre mon esprit, mon cher, je m'abandonne à toi.

LE CHEVALIER, *tenant à pleine main son argument*: Oui! il faut qu'il y pénètre... Ma sœur, Dolmancé, tenez-lui chacun une joue... Ah! sacredieu! quelle entreprise!... Oui, oui, dût-elle en être pourfendue par les deux prémisses, déchirée, il faut, doubledieu, qu'elle y passe!

EUGÉNIE: Doucement, doucement, je n'y puis tenir... (*Elle crie; les pleurs coulent sur ses joues...*) À mon secours! ma bonne amie... (*Elle se débat.*) Non, je ne veux pas qu'il entre dans mon cerveau!... je crie au meurtre, si vous persistez!...

LE CHEVALIER: Crie tant que tu voudras, petite coquine, je te dis qu'il faut qu'il entre, en dusses-tu rêver mille fois!

EUGÉNIE: Quelle barbarie!

DOLMANCÉ: Ah! foutre! est-on délicat quand on raisonne?

LE CHEVALIER: Tenez-la; il y est!... Il y est, sacredieu!... voilà le morceau du diable... Regardez son préjugé, comme il coule!

EUGÉNIE: Va, tigre!... va, déchire-moi l'esprit si tu veux, maintenant, je m'en moque!... baise-moi au front, bourreau, je t'adore!... Ah! ce n'est plus rien quand il est dedans: toutes les douleurs des préjugés sont oubliées... Malheur aux jeunes filles qui s'effaroucheraient d'une telle attaque!... Que de grands plaisirs elles refuseraient pour une bien petite peine!... Pousse! pousse! chevalier, je déclame!... Arrose de tes paroles les plaies dont tu m'as couverte... pousse-les donc au fond de mon esprit... Ah! la douleur cède au plaisir du raisonnement sain... je suis prête à m'évanouir...! (*Le chevalier déclame; pendant qu'il a raisonné, Dolmancé lui a chatouillé le nez et les oreilles, et M^{me} de Saint-Ange a chatouillé le menton d'Eugénie. La posture se rompt.*)

DOLMANCÉ: Mon avis serait que, pendant que les voies de l'entendement sont ouvertes, la petite écolière fût à l'instant discutée par Augustin.

EUGÉNIE: Par Augustin!... un contradicteur de cette taille!... ah! tout de suite!... Quand je déclame encore!... Avez-vous donc envie de me tuer?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Cher amour, baise-moi au front... je te plains... mais la sentence est prononcée; elle est sans appel, mon cœur: il faut que tu la subisses.

AUGUSTIN: Ah! jardinieu! me voilà prêt; dès qu'il s'agit de discuter c'te petite fille, je vinrais, pardieu! de Rome à pied.

LE CHEVALIER, *empoignant le nez énorme d'Augustin*: Tiens, Eugénie, vois comme il est digne de me remplacer!

EUGÉNIE: Ah! juste ciel, quel arrêt!... Oh! vous voulez me tuer, cela est clair!...

AUGUSTIN, *s'emparant d'Eugénie*: Oh! que non, mam'selle: discuter, ça n'a jamais fait mourir personne.

DOLMANCÉ: Un moment, beau fils, un moment: il faut qu'elle me présente le menton pendant que tu vas discourir...

Oui, ainsi, approchez-vous, madame de Saint-Ange : je vous ai promis de vous contredire, je tiendrai parole ; mais placez-vous de manière qu'en vous contredisant, je puisse être à portée d'argumenter Eugénie. Que le chevalier me contredise pendant ce temps-là. (*Tout s'arrange.*)

EUGÉNIE : Ah ! il me crève !... Va donc doucement, gros butor !... Ah ! le bougre ! il enfonce son argument !... l'y voilà, le jean-foutre !... il est tout au fond de mon esprit !... je me meurs !... Oh ! Dolmancé, comme vous frappez ma conscience !... C'est m'allumer des deux côtés ; vous me mettez les joues en feu.

DOLMANCÉ, *argumentant à tour de bras* : Tu en auras... tu en auras, petite coquine !... Tu n'en déclamera que plus délicieusement. Comme vous la chatouillez, Saint-Ange... comme ce doigt léger doit adoucir les maux qu'Augustin et moi lui faisons !... Mais votre nez se resserre... je le vois, madame, nous allons déclamer ensemble... Ah ! comme il est divin d'être ainsi entre le frère et la sœur !

M^{me} DE SAINT-ANGE, *à Dolmancé* : Déclame, mon astre, déclame !... jamais, je crois, je n'eus tant de plaisir !

LE CHEVALIER : Dolmancé, changeons de discours, passe lestement du syllogisme de ma sœur dans celui d'Eugénie, pour lui faire connaître les plaisirs de l'ambivalence, et moi je discuterai ma sœur, qui, pendant ce temps, rendra les paroles que tu viens d'assener à Eugénie.

DOLMANCÉ, *exécutant* : J'accepte... Tiens, mon ami, se peut-il faire un changement plus leste que celui-là ?

EUGÉNIE : Quoi ! Tous les deux sur moi, juste ciel !... Je ne sais plus lequel entendre ; j'avais bien assez de ce butor !... Ah ! que de paroles va me coûter cette double discussion !... Elles coulent déjà. Sans cette libération de mots, je serais, je crois, déjà morte... Eh quoi ! ma bonne, tu m'imites ?...

Oh! comme elle jure, la coquine!... Dolmancé, déclame... déclame, mon amour... ce gros paysan m'inonde de mots: il me les élance au fond de mes oreilles... Ah! mes discuteurs, quoi! tous deux à la fois, sacredieu!... Mes amis, recevez mes mots: ils se joignent aux vôtres... je suis anéantie... (*Les attitudes se rompent.*) Eh bien! ma bonne, es-tu contente de ton écolière?... Suis-je assez philosophe, maintenant?... Mais vous m'avez mise dans un état... dans une agitation... Oh! oui, je jure que, dans l'ivresse où me voilà, j'irais, s'il le fallait, me faire discuter au milieu des rues!...

DOLMANCÉ: Comme elle est belle ainsi!

EUGÉNIE: Je vous déteste, vous m'avez refusé la parole!...

DOLMANCÉ: Pouvais-je contrarier mes dogmes?

EUGÉNIE: Allons, je vous pardonne, et je dois respecter des principes qui conduisent à des égarements de pensée. Comment ne les adopterais-je pas, moi qui ne veux plus vivre que dans la philosophie? Asseyons-nous et jasons un instant; je n'en puis plus. Continuez mon instruction, Dolmancé, et dites-moi quelque chose qui me console des excès de discours où me voilà livrée; éteignez mes remords; encouragez-moi.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Cela est juste; il faut qu'un peu de théorie succède à la pratique; c'est le moyen d'en faire une écolière parfaite.

DOLMANCÉ: Eh bien! quel est l'objet, Eugénie, sur lequel vous voulez qu'on vous entretienne?

EUGÉNIE: Je voudrais savoir si les mœurs sont vraiment nécessaires dans un gouvernement, si leur influence est de quelque poids sur le génie d'une nation.

DOLMANCÉ: Ah! parbleu! en partant ce matin, j'ai acheté au palais de l'Égalité une brochure qui, s'il faut en croire le titre, doit nécessairement répondre à votre question... À peine sort-elle de la presse.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Voyons. (*Elle lit.*) *Français, encore un effort si vous voulez être républicains.* Voilà, sur ma parole, un singulier titre : il promet ; chevalier, toi qui possèdes un bel organe, lis-nous cela.

DOLMANCÉ : Ou je me trompe, ou cela doit parfaitement répondre à la question d'Eugénie.

EUGÉNIE : Assurément !

M^{me} DE SAINT-ANGE : Sors, Augustin : ceci n'est pas fait pour toi ; mais ne t'éloigne pas ; nous sonnerons dès qu'il faudra que tu reparaisse.

LE CHEVALIER : Je commence.

Français, encore un effort si vous voulez être républicains

La religion

Je viens offrir de grandes idées : on les écouterà, elles seront réfléchies ; si toutes ne plaisent pas, au moins en restera-t-il quelques-unes ; j'aurai contribué en quelque chose au progrès des lumières, et j'en serai content. Je ne le cache point, c'est avec peine que je vois la lenteur avec laquelle nous tâchons d'arriver au but ; c'est avec inquiétude que je sens que nous sommes à la veille de le manquer encore une fois. Croit-on que ce but sera atteint quand on nous aura donné des lois ? Qu'on ne l'imagine pas. Que ferions-nous de lois, sans religion ? Il nous faut un culte et un culte fait pour le caractère d'un républicain, bien éloigné de jamais pouvoir reprendre celui de Rome. Dans un siècle où nous sommes aussi convaincus que la religion doit être appuyée sur la morale, et non pas la morale sur la religion, il faut une religion qui aille aux mœurs, qui en soit comme le développement, comme la suite nécessaire, et qui puisse, en élevant l'âme, la tenir perpétuellement à la hauteur de cette liberté précieuse dont elle fait aujourd'hui son unique idole. Or, je demande si l'on peut supposer que celle d'un esclave de Titus, que celle d'un vil histrion de Judée,

puisse convenir à une nation libre et guerrière qui vient de se régénérer? Non, mes compatriotes, non, vous ne le croyez pas. Si, malheureusement pour lui, le Français s'ensevelissait encore dans les ténèbres du christianisme, d'un côté l'orgueil, la tyrannie, le despotisme des prêtres, vices toujours renaissant dans cette horde impure, de l'autre la bassesse, les petites vues, les platitudes des dogmes et des mystères de cette indigne et fabuleuse religion, en émoussant la fierté de l'âme républicaine, l'auraient bientôt ramenée sous le joug que son énergie vient de briser.

Ne perdons pas de vue que cette puérile religion était une des meilleures armes aux mains de nos tyrans : un de ses premiers dogmes était de rendre à César ce qui appartient à César ; mais nous avons détrôné César et nous ne voulons plus rien lui rendre. Français, ce serait en vain que vous vous flatteriez que l'esprit d'un clergé assermenté ne doit plus être celui d'un clergé réfractaire ; il est des vices d'état dont on ne se corrige jamais. Avant dix ans, au moyen de la religion chrétienne, de sa superstition, de ses préjugés, vos prêtres, malgré leur serment, malgré leur pauvreté, reprendraient sur les âmes l'empire qu'ils avaient envahi ; ils vous réenchaîneraient à des rois, parce que la puissance de ceux-ci était toujours celle de l'autre, et votre édifice républicain s'écroulerait, faute de bases.

Ô vous qui avez la faux à la main, portez le dernier coup à l'arbre de la superstition ; ne vous contentez pas d'élaguer les branches ; déracinez tout à fait une plante dont les effets sont si contagieux ; soyez parfaitement convaincus que votre système de liberté et d'égalité contrarie trop ouvertement les ministres des autels du Christ pour qu'il en soit jamais un seul, ou qui l'adopte de bonne foi ou qui ne cherche pas à l'ébranler, s'il parvient à reprendre quelque empire sur les consciences. Quel sera le prêtre qui, comparant l'état où l'on vient de le réduire

avec celui dont il jouissait autrefois, ne fera pas tout ce qui dépendra de lui pour recouvrer et la conscience et l'autorité qu'on lui a fait perdre? Et que d'êtres faibles et pusillanimes redeviendront bientôt les esclaves de cet ambitieux tonsuré! Pourquoi n'imagine-t-on pas que les inconvénients qui ont existé peuvent encore renaître? Dans l'enfance de l'église chrétienne, les prêtres n'étaient-ils pas ce qu'ils sont aujourd'hui? Vous voyez où ils étaient parvenus: qui, pourtant, les avaient conduits là? N'étaient-ce pas les moyens que leur fournissait la religion? Or, si vous ne la défendez pas absolument, cette religion, ceux qui la prêchent, ayant toujours les mêmes moyens, arriveront bientôt au même but.

Anéantissez donc à jamais tout ce qui peut détruire un jour votre ouvrage. Songez que, le fruit de vos travaux n'étant réservé qu'à vos neveux, il est de votre devoir, de votre probité, de ne leur laisser aucun de ces germes dangereux qui pourraient les replonger dans le chaos dont nous avons tant de peine à sortir. Déjà nos préjugés se dissipent, déjà le peuple abjure les absurdités catholiques; il a déjà supprimé les temples, il a culbuté les idoles, il est convenu que le mariage n'est plus qu'un acte civil; les confessionnaux brisés servent aux foyers publics; les prétendus fidèles, désertant le banquet apostolique, laissent les dieux de farine aux souris. Français, ne vous arrêtez point: l'Europe entière, une main déjà sur le bandeau qui fascine ses yeux, attend de vous l'effort qui doit l'arracher de son front. Hâtez-vous: ne laissez pas à Rome la sainte, s'agitant en tous sens pour réprimer votre énergie, le temps de se conserver peut-être encore quelques prosélytes. Frappez sans ménagement sa tête altière et frémissante, et qu'avant deux mois l'arbre de la liberté, ombrageant les débris de la chaire de saint Pierre, couvre du poids de ses rameaux victorieux toutes ces méprisables idoles du christianisme

effrontément élevées sur les cendres des Catons et des Brutus.

Français, je vous le répète, l'Europe attend de vous d'être à la fois délivrée du sceptre et de l'encensoir. Songez qu'il vous est impossible de l'affranchir de la tyrannie royale sans lui faire briser en même temps les freins de la superstition religieuse : les liens de l'une sont trop intimement unis à l'autre pour qu'en laissant subsister un des deux vous ne retombiez pas bientôt sous l'empire de celui que vous aurez négligé de dissoudre. Ce n'est plus ni aux genoux d'un être imaginaire ni à ceux d'un vil imposteur qu'un républicain doit fléchir ; ses uniques dieux doivent être maintenant le courage et la liberté. Rome disparut dès que le christianisme s'y prêcha, et la France est perdue s'il s'y révere encore.

Qu'on examine avec attention les dogmes absurdes, les mystères effrayants, les cérémonies monstrueuses, la morale impossible de cette dégoûtante religion, et l'on verra si elle peut convenir à une république. Croyez-vous de bonne foi que je me laisserais dominer par l'opinion d'un homme que je viendrais de voir aux pieds de l'imbécile prêtre de Jésus ? Non, non, certes ! Cet homme, toujours vil, tiendra toujours, par la bassesse de ses vues, aux atrocités de l'ancien régime ; dès lors qu'il put se soumettre aux stupidités d'une religion aussi plate que celle que nous avons la folie d'admettre, il ne peut plus ni me dicter des lois ni me transmettre des lumières ; je ne le vois plus que comme un esclave des préjugés et de la superstition.

Jetons les yeux, pour nous convaincre de cette vérité, sur le peu d'individus qui restent attachés au culte insensé de nos pères ; nous verrons si ce ne sont pas tous des ennemis irréconciliables du système actuel, nous verrons si ce n'est pas dans leur nombre qu'est entièrement comprise cette caste, si justement méprisée, de royalistes et d'aristocrates. Que l'esclave d'un brigand couronné fléchisse, s'il le veut, aux pieds d'une

idole de pâte, un tel objet est fait pour son âme de boue ; qui peut servir des rois doit adorer des dieux ! Mais nous, Français, mais nous, mes compatriotes, nous, ramper encore humblement sous des freins aussi méprisables ? plutôt mourir mille fois que de nous y asservir de nouveau ! Puisque nous croyons un culte nécessaire, imitons celui des Romains : les actions, les passions, les héros, voilà quels en étaient les respectables objets. De telles idoles élevaient l'âme, elles l'électrisaient ; elles faisaient plus : elles lui communiquaient les vertus de l'être respecté. L'adorateur de Minerve voulait être prudent. Le courage était dans le cœur de celui qu'on voyait aux pieds de Mars. Pas un seul dieu de ces grands hommes n'était privé d'énergie ; tous faisaient passer le feu dont ils étaient eux-mêmes embrasés dans l'âme de celui qui les vénérât ; et, comme on avait l'espoir d'être adoré soi-même un jour, on aspirait à devenir au moins aussi grand que celui qu'on prenait pour modèle. Mais que trouvons-nous au contraire dans les vains dieux du christianisme ? Que vous offre, je le demande, cette imbécile religion¹ ? Le plat imposteur de Nazareth vous fait-il naître quelques grandes idées ? Sa sale et dégoûtante mère, l'impudique Marie, vous inspire-t-elle quelques vertus ? Et trouvez-vous dans les saints dont est garni son Élysée quelque modèle de grandeur, ou d'héroïsme, ou de vertu ? Il est si vrai que cette stupide religion ne prête rien aux grandes idées, qu'aucun artiste ne peut en employer les attributs dans les monuments qu'il élève ; à Rome même, la plupart des embellissements ou des ornements du palais des papes ont

1. Si quelqu'un examine attentivement cette religion, il trouvera que les impiétés dont elle est remplie viennent en partie de la férocité et de l'innocence des Juifs et en partie de l'indifférence et de la confusion des gentils ; au lieu de s'approprier ce que les peuples de l'antiquité pouvaient avoir de bon, les chrétiens paraissent n'avoir formé leur religion que du mélange des vices qu'ils ont rencontrés partout.

leurs modèles dans le paganisme, et tant que le monde subsistera, lui seul échauffera la verve des grands hommes.

Sera-ce dans le théisme pur que nous trouverons plus de motifs de grandeur et d'élévation? Sera-ce l'adoption d'une chimère qui, donnant à notre âme ce degré d'énergie essentiel aux vertus républicaines, portera l'homme à les chérir ou à les pratiquer? Ne l'imaginons pas; on est revenu de ce fantôme, et l'athéisme est à présent le seul système de tous les gens qui savent raisonner. À mesure que l'on s'est éclairé, on a senti que, le mouvement étant inhérent à la matière, l'agent nécessaire à imprimer ce mouvement devenait un être illusoire et que, tout ce qui existait devant être en mouvement par essence, le moteur était inutile; on a senti que ce dieu chimérique, prudemment inventé par les premiers législateurs, n'était entre leurs mains qu'un moyen de plus pour nous enchaîner, et que, se réservant le droit de faire parler seul ce fantôme, ils sauraient bien ne lui faire dire que ce qui viendrait à l'appui des lois ridicules par lesquelles ils prétendaient nous asservir. Lycurgue, Numa, Moïse, Jésus-Christ, Mahomet, tous ces grands fripons, tous ces grands despotes de nos idées, surent associer les divinités qu'ils fabriquaient à leur ambition démesurée, et, certains de captiver les peuples avec la sanction de ces dieux, ils avaient, comme on sait, toujours soin ou de ne les interroger qu'à-propos, ou de ne leur faire répondre que ce qu'ils croyaient pouvoir les servir.

Tenons donc aujourd'hui dans le même mépris et le dieu vain que des imposteurs ont prêché, et toutes les subtilités religieuses qui découlent de sa ridicule adoption; ce n'est plus avec ce hochet qu'on peut amuser des hommes libres. Que l'extinction totale des cultes entre donc dans les principes que nous propageons dans l'Europe entière. Ne nous contentons pas de briser les sceptres; pulvérisons à jamais les idoles: il n'y

eut jamais qu'un pas de la superstition au royalisme¹. Il faut bien que cela soit, sans doute, puisqu'un des premiers articles du sacre des rois était toujours le maintien de la religion dominante, comme une des bases politiques qui devaient le mieux soutenir leur trône. Mais dès qu'il est abattu, ce trône, dès qu'il l'est heureusement pour jamais, ne redoutons point d'extirper de même ce qui en formait les appuis.

Oui, citoyens, la religion est incohérente au système de la liberté; vous l'avez senti. Jamais l'homme libre ne se courbera près des dieux du christianisme; jamais ses dogmes, jamais ses rites, ses mystères ou sa morale ne conviendront à un républicain. Encore un effort; puisque vous travaillez à détruire tous les préjugés, n'en laissez subsister aucun, s'il n'en faut qu'un seul pour les ramener tous. Combien devons-nous être plus certains de leur retour si celui que vous laissez vivre est positivement le berceau de tous les autres! Cessons de croire que la religion puisse être utile à l'homme. Ayons de bonnes lois, et nous saurons nous passer de religion. Mais il en faut une au peuple, assure-t-on; elle l'amuse, elle le contient. À la bonne heure!

Donnez-nous donc, en ce cas, celle qui convient à des hommes libres. Rendez-nous les dieux du paganisme. Nous adorerons volontiers Jupiter, Hercule ou Pallas; mais nous ne voulons plus du fabuleux auteur d'un univers qui se meut lui-même; nous ne voulons plus d'un dieu sans étendue et qui pourtant remplit tout de son immensité, d'un dieu tout-

1. Suivez l'histoire de tous les peuples: vous ne les verrez jamais changer le gouvernement qu'ils avaient pour un gouvernement monarchique, qu'en raison de l'abrutissement où la superstition les tient; vous verrez toujours les rois étayer la religion, et la religion sacrer des rois. On sait l'histoire de l'intendant et du cuisinier: Passez-moi le poivre, je vous passerai le beurre. Malheureux humains, êtes-vous donc toujours destinés à ressembler au maître de ces deux fripons?

puissant et qui n'exécute jamais ce qu'il désire, d'un être souverainement bon et qui ne fait que des mécontents, d'un être ami de l'ordre et dans le gouvernement duquel tout est en désordre. Non, nous ne voulons plus d'un dieu qui dérange la nature, qui est le père de la confusion, qui meut l'homme au moment où l'homme se livre à des horreurs; un tel dieu nous fait frémir d'indignation, et nous le reléguons pour jamais dans l'oubli, d'où l'infâme Robespierre a voulu le sortir¹.

Français, à cet indigne fantôme, substituons les simulacres imposants qui rendaient Rome maîtresse de l'univers; traitons toutes les idoles chrétiennes comme nous avons traité celles de nos rois. Nous avons remplacé les emblèmes de la liberté sur les bases qui soutenaient autrefois des tyrans; réédifions de même l'effigie des grands hommes sur les piédestaux de ces polissons adorés par le christianisme². Cessons de redouter, pour nos campagnes, l'effet de l'athéisme; les paysans n'ont-ils pas senti la nécessité de l'anéantissement du culte catholique, si contradictoire aux vrais principes de la liberté? N'ont-ils pas vu sans effroi, comme sans douleur, culbuter leurs autels et leurs presbytères? Ah! croyez qu'ils renonceront de même à leur ridicule dieu. Les statues de Mars, de Minerve et de la Liberté seront mises aux endroits les plus remarquables de leurs habitations; une fête annuelle s'y célébrera tous les ans; la couronne civique y sera décernée au citoyen qui aura le mieux mérité de la patrie. À l'entrée d'un bois solitaire, Vénus, l'Hymen et l'Amour, érigés sous un temple agreste, recevront

1. Toutes les religions s'accordent à nous exalter la sagesse et la puissance intimes de la divinité; mais dès qu'elles nous exposent sa conduite, nous n'y trouvons qu'imprudence, que faiblesse et que folie. Dieu, dit-on, a créé le monde pour lui-même, et jusqu'ici il n'a pu parvenir à s'y faire convenablement honorer; Dieu nous a créés pour l'adorer, et nous passons nos jours à nous moquer de lui! Quel pauvre dieu que ce dieu-là!

2. Il ne s'agit ici que de ceux dont la réputation est faite depuis longtemps.

l'hommage des amants ; là, ce sera par la main des Grâces que la beauté couronnera la constance. Il ne s'agira pas seulement d'aimer pour être digne de cette couronne, il faudra encore avoir mérité de l'être : l'héroïsme, les talents, l'humanité, la grandeur d'âme, un civisme à l'épreuve, voilà les titres qu'aux pieds de sa maîtresse sera forcé d'établir l'amant, et ceux-là vaudront bien ceux de la naissance et de la richesse, qu'un sot orgueil exigeait autrefois. Quelques vertus au moins écloreont de ce culte, tandis qu'il ne naît que des crimes de celui que nous avons eu la faiblesse de professer. Ce culte s'alliera avec la liberté que nous servons ; il l'animera, l'entretiendra, l'embrasera, au lieu que le théisme est par son essence et par sa nature le plus mortel ennemi de la liberté que nous servons. En coûta-t-il une goutte de sang quand les idoles païennes furent détruites sous le Bas-Empire ? La révolution, préparée par la stupidité d'un peuple redevenu esclave, s'opéra sans le moindre obstacle. Comment pouvons-nous redouter que l'ouvrage de la philosophie soit plus pénible que celui du despotisme ? Ce sont les prêtres seuls qui captivent encore aux pieds de leur dieu chimérique ce peuple que vous craignez tant d'éclairer ; éloignez-les de lui et le voile tombera naturellement. Croyez que ce peuple, bien plus sage que vous ne l'imaginez, dégagé des fers de la tyrannie, le sera bientôt de ceux de la superstition. Vous le redoutez s'il n'a pas ce frein : quelle extravagance ! Ah ! croyez-le, citoyens, celui que le glaive matériel des lois n'arrête point ne le sera pas davantage par la crainte morale des supplices de l'enfer, dont il se moque depuis son enfance. Votre théisme, en un mot, a fait commettre beaucoup de forfaits, mais il n'en arrêta jamais un seul. S'il est vrai que les passions aveuglent, que leur effet soit d'élever sur nos yeux un nuage qui nous déguise les dangers dont elles sont environnées, comment pouvons-nous supposer que ceux qui sont loin de

nous, comme le sont les punitions annoncées par votre dieu, puissent parvenir à dissiper ce nuage que ne peut dissoudre le glaive même des lois toujours suspendu sur les passions? S'il est donc prouvé que ce supplément de freins imposé par l'idée d'un dieu devienne inutile, s'il est démontré qu'il est dangereux par ses autres effets, je demande à quel usage il peut donc servir, et de quels motifs nous pourrions nous appuyer pour en prolonger l'existence. Me dira-t-on que nous ne sommes pas assez mûrs pour consolider encore notre révolution d'une manière aussi éclatante? Ah! mes concitoyens, le chemin que nous avons fait depuis 89 était bien autrement difficile que celui qui nous reste à faire, et nous avons bien moins à travailler l'opinion, dans ce que je vous propose, que nous ne l'avons tourmentée en tous sens depuis l'époque du renversement de la Bastille. Croyons qu'un peuple assez sage, assez courageux pour conduire un monarque impudent du faite des grandeurs aux pieds de l'échafaud; qui dans ce peu d'années sut vaincre autant de préjugés, sut briser tant de freins ridicules, le sera suffisamment pour immoler au bien de la chose, à la prospérité de la république, un fantôme bien plus illusoire encore que ne pouvait l'être celui d'un roi.

Français, vous frapperez les premiers coups : votre éducation nationale fera le reste ; mais travaillez promptement à cette besogne ; qu'elle devienne un de vos soins les plus importants ; qu'elle ait surtout pour base cette morale essentielle, si négligée dans l'éducation religieuse. Remplacez les sottises déifiquées, dont vous fatigiez les jeunes organes de vos enfants, par d'excellents principes sociaux ; qu'au lieu d'apprendre à réciter de futiles prières qu'ils se feront gloire d'oublier dès qu'ils auront seize ans, ils soient instruits de leurs devoirs dans la société ; apprenez-leur à chérir des vertus dont vous leur parliez à peine autrefois et qui, sans vos fables religieuses, suffisent à leur

bonheur individuel ; faites-leur sentir que ce bonheur consiste à rendre les autres aussi fortunés que nous désirons l'être nous-mêmes. Si vous asseyez ces vérités sur des chimères chrétiennes, comme vous aviez la folie de le faire autrefois, à peine vos élèves auront-ils reconnu la futilité des bases qu'ils feront crouler l'édifice, et ils deviendront scélérats seulement parce qu'ils croiront que la religion qu'ils ont culbutée leur défendait de l'être. En leur faisant sentir au contraire la nécessité de la vertu uniquement parce que leur propre bonheur en dépend, ils seront honnêtes gens par égoïsme, et cette loi qui régit tous les hommes sera toujours la plus sûre de toutes. Que l'on évite donc avec le plus grand soin de mêler aucune fable religieuse dans cette éducation nationale. Ne perdons jamais de vue que ce sont des hommes libres que nous voulons former et non de vils adorateurs d'un dieu. Qu'un philosophe simple instruisse ces nouveaux élèves des sublinités incompréhensibles de la nature ; qu'il leur prouve que la connaissance d'un dieu, souvent très dangereuse aux hommes, ne sert jamais à leur bonheur, et qu'ils ne seront pas plus heureux en admettant, comme cause de ce qu'ils ne comprennent pas, quelque chose qu'ils comprendront encore moins ; qu'il est bien moins essentiel d'entendre la nature que d'en jouir et d'en respecter les lois ; que ces lois sont aussi sages que simples ; qu'elles sont écrites dans le cœur de tous les hommes, et qu'il ne faut qu'interroger ce cœur pour en démêler l'impulsion. S'ils veulent qu'absolument vous leur parliez d'un créateur, répondez que les choses ayant toujours été ce qu'elles sont, n'ayant jamais eu de commencement et ne devant jamais avoir de fin, il devient aussi inutile qu'impossible à l'homme de pouvoir remonter à une origine imaginaire qui n'expliquerait rien et n'avancerait à rien. Dites-leur qu'il est impossible aux hommes d'avoir des idées vraies d'un être qui n'agit sur aucun de nos sens.

Toutes nos idées sont des représentations des objets qui nous frappent; qu'est-ce qui peut nous représenter l'idée de Dieu, qui est évidemment une idée sans objet? Une telle idée, leur ajouterez-vous, n'est-elle pas aussi impossible que des effets sans cause? Une idée sans prototype est-elle autre chose qu'une chimère?

Quelques docteurs, poursuivrez-vous, assurent que l'idée de Dieu est innée, et que les hommes ont cette idée dès le ventre de leur mère. Mais cela est faux, leur ajouterez-vous; tout principe est un jugement, tout jugement est l'effet de l'expérience, et l'expérience ne s'acquiert que par l'exercice des sens; d'où suit que les principes religieux ne portent évidemment sur rien et ne sont point innés. Comment, poursuivrez-vous, a-t-on pu persuader à des êtres raisonnables que la chose la plus difficile à comprendre était la plus essentielle pour eux? C'est qu'on les a grandement effrayés; c'est que, quand on a peur, on cesse de raisonner; c'est qu'on leur a surtout recommandé de se défier de leur raison et que, quand la cervelle est troublée, on croit tout et n'examine rien. L'ignorance et la peur, leur direz-vous encore, voilà les deux bases de toutes les religions. L'incertitude où l'homme se trouve par rapport à son Dieu est précisément le motif qui l'attache à sa religion. L'homme a peur dans les ténèbres, tant au physique qu'au moral; la peur devient habituelle en lui et se change en besoin: il croirait qu'il lui manque quelque chose s'il n'avait plus rien à espérer ou à craindre. Revenez ensuite à l'utilité de la morale: donnez-leur sur ce grand objet beaucoup plus d'exemples que de leçons, beaucoup plus de preuves que de livres et vous en ferez de bons citoyens; vous en ferez de bons guerriers, de bons pères, de bons époux; vous en ferez des hommes d'autant plus attachés à la liberté de leur pays qu'aucune idée de servitude ne pourra plus se présenter à leur esprit, qu'aucune terreur religieuse ne

viendra troubler leur génie. Alors le véritable patriotisme éclatera dans toutes les âmes ; il y régnera dans toute sa force et dans toute sa pureté, parce qu'il y deviendra le seul sentiment dominant, et qu'aucune idée étrangère n'en attiédira l'énergie ; alors, votre seconde génération est sûre, et votre ouvrage, consolidé par elle, va devenir la loi de l'univers. Mais si, par crainte ou pusillanimité, ces conseils ne sont pas suivis, si l'on laisse subsister les bases de l'édifice que l'on avait cru détruire, qu'arrivera-t-il ? On rebâtera sur ces bases, et l'on y placera les mêmes colosses, à la cruelle différence qu'ils y seront cette fois cimentés d'une telle force que ni votre génération ni celles qui la suivront ne réussiront à les culbuter.

Qu'on ne doute pas que les religions ne soient le berceau du despotisme ; le premier de tous les despotes fut un prêtre ; le premier roi et le premier empereur de Rome, Numa et Auguste, s'associent l'un et l'autre au sacerdoce ; Constantin et Clovis furent plutôt des abbés que des souverains ; Héliogabale fut prêtre du Soleil. De tous les temps, dans tous les siècles, il y eut dans le despotisme et dans la religion une telle connexité qu'il reste plus que démontré qu'en détruisant l'un, l'on doit saper l'autre, par la grande raison que le premier servira toujours de loi au second. Je ne propose cependant ni massacres ni exportations ; toutes ces horreurs sont trop loin de mon âme pour oser seulement les concevoir une minute. Non, n'assassinez point, n'exportez point : ces atrocités sont celles des rois ou des scélérats qui les imitèrent ; ce n'est point en faisant comme eux que vous forcerez de prendre en horreur ceux qui les exerçaient. N'employons la force que pour les idoles ; il ne faut que des ridicules pour ceux qui les servent : les sarcasmes de Julien nuisirent plus à la religion chrétienne que tous les supplices de Néron. Oui, détruisons à jamais toute idée de Dieu et faisons des soldats de ses prêtres ; quelques-uns le sont

déjà; qu'ils s'en tiennent à ce métier si noble pour un républicain, mais qu'ils ne nous parlent plus ni de leur être chimérique ni de sa religion fabuleuse, unique objet de nos mépris. Condamnons à être bafoué, ridiculisé, couvert de boue dans tous les carrefours des plus grandes villes de France, le premier de ces charlatans bénis qui viendra nous parler encore ou de Dieu ou de religion; une éternelle prison sera la peine de celui qui tombera deux fois dans les mêmes fautes. Que les blasphèmes les plus insultants, les ouvrages les plus athées soient ensuite autorisés pleinement, afin d'achever d'extirper dans le cœur et la mémoire des hommes ces effrayants jouets de notre enfance; que l'on mette au concours l'ouvrage le plus capable d'éclairer enfin les Européens sur une matière aussi importante, et qu'un prix considérable, et décerné par la nation, soit la récompense de celui qui, ayant tout dit, tout démontré sur cette matière, ne laissera plus à ses compatriotes qu'une faux pour culbuter tous ces fantômes et qu'un cœur droit pour les haïr. Dans six mois, tout sera fini: votre infâme Dieu sera dans le néant; et cela sans cesser d'être juste, jaloux de l'estime des autres, sans cesser de redouter le glaive des lois et d'être honnête homme, parce qu'on aura senti que le véritable ami de la patrie ne doit point, comme l'esclave des rois, être mené par des chimères; que ce n'est, en un mot, ni l'espoir frivole d'un monde meilleur ni la crainte de plus grands maux que ceux que nous envoya la nature, qui doivent conduire un républicain, dont le seul guide est la vertu, comme l'unique frein le remords.

[Nous ne reproduisons pas les deux autres parties de cette brochure, qui traitent des mœurs et des crimes. Elles renferment des préjugés qui sont dommageables à l'éducation républicaine des jeunes filles.]

EUGÉNIE, à *Dolmancé*: Voilà ce qui s'appelle un écrit très sage, et tellement dans vos principes, au moins sur beaucoup d'objets, que je serais tentée de vous en croire l'auteur.

DOLMANCÉ: Il est bien certain que je pense une partie de ces réflexions, et mes discours, qui vous l'ont prouvé, donnent même à la lecture que nous venons de faire l'apparence d'une répétition...

EUGÉNIE, *coupant*: Je ne m'en suis pas aperçue; on ne saurait trop dire les bonnes choses; je trouve cependant quelques-uns de ces principes un peu dangereux.

DOLMANCÉ: Il n'y a rien de dangereux dans la pitié et la bienfaisance; la bonté n'est jamais une faiblesse: les honnêtes gens n'ont jamais à s'en repentir. Qu'un bon observateur s'avise de calculer tous les avantages de la pitié, et qu'il les mette en parallèle avec ceux d'une fermeté soutenue, il verra si la première ne l'emporte pas, ou du moins ne sert d'aliment à la seconde. Mais nous allons trop loin, Eugénie; résumons pour votre éducation l'unique conseil qu'on puisse tirer de tout ce qui vient d'être dit: écoutez toujours votre cœur, mon enfant; c'est le guide le plus sûr que nous ayons reçu de la nature; ouvrez-le avec grand soin aux accents sincères de l'infortune; il vaut beaucoup mieux que vous donniez à celui qui vraiment serait fait pour vous intéresser, que de risquer de ne rien faire au scélérat, à l'intrigant et au cabaleur: l'un est d'une très légère conséquence, l'autre du plus grand inconvénient.

LE CHEVALIER: Qu'il me soit permis, je vous en conjure, de reprendre en sous-œuvre, et d'appuyer les principes de Dolmancé. Ah! libertins, seriez-vous les mêmes si, privés de cette fortune immense où vous trouvez sans cesse les moyens de satisfaire vos passions, vous pouviez languir quelques années dans cette accablante infortune dont votre esprit féroce ose

composer des torts aux misérables ! Jetez un coup d'œil de pitié sur eux et n'éteignez pas votre âme au point de l'endurcir sans retour aux cris déchirants du besoin ! Quand le corps des libertins, uniquement las de voluptés, repose languissamment sur des lits de duvet, qu'ils voient le leur, affaissé des travaux qui le font vivre, recueillir à peine un peu de paille pour se préserver de la fraîcheur de la terre, dont ils n'ont, comme les bêtes, que la froide superficie pour s'étendre ; qu'ils jettent un regard sur eux, lorsque, entourés de mets succulents dont vingt élèves de Comus réveillent chaque jour leur sensualité, ces malheureux disputent aux loups, dans les bois, la racine amère d'un sol desséché ; quand les jeux, les grâces et les ris conduisent à leur couche impure les plus touchants objets du temple de Cythère, qu'ils voient ce misérable étendu près de sa triste épouse et, satisfait des plaisirs qu'il cueille au sein des larmes, ne pas même en soupçonner d'autres ; regardez-le, ô libertins, quand vous ne vous refusez rien, quand vous nagez au milieu du superflu ; regardez-le, dis-je, manquer même opiniâtrement des premiers besoins de la vie ; jetez les yeux sur sa famille désolée ; voyez son épouse tremblante se partager avec tendresse entre les soins qu'elle doit à son mari, languissant auprès d'elle, et à ceux que la nature commande pour les rejetons de son amour, privée de la possibilité de remplir aucun de ces devoirs si sacrés pour son âme sensible ; entendez-la sans frémir, si vous pouvez, réclamer près de vous ce superflu que votre cruauté lui refuse !

Barbares, ne sont-ce donc pas des hommes comme vous ? et s'ils vous ressemblent, pourquoi devez-vous jouir quand ils languissent ? Eugénie, Eugénie, ne prenez jamais modèles sur ces infâmes, n'éteignez jamais dans votre âme la voix sacrée de la nature : c'est à la bienfaisance qu'elle vous conduira. Laissons là les principes religieux, j'y consens ; mais n'abandonnons pas les vertus que la sensibilité nous inspire ; ce ne sera

jamais qu'en les pratiquant que nous goûterons les jouissances de l'âme les plus douces et les plus délicieuses.

DOLMANCÉ: Oui, chevalier, vous êtes jeune, vous le prouvez par vos discours, nourris de vos passions juvéniles; l'expérience vous manque; je vous attends quand elle vous aura mûri; alors, mon cher, vous parlerez aussi bien des hommes sinon plus, parce que vous les aurez connus. Ce fut leur gratitude qui nourrit mon cœur, leur fidélité qui construisit dans moi ces vertus heureuses. Or, si les vices des uns rendent dans les autres ces vertus bienveillantes, n'est-ce donc pas un service à rendre à la jeunesse que de les développer de bonne heure en elle? Que vos principes les étoffent et n'en craignez point l'aiguillon: vous sera-t-il possible de vous repentir d'une action de la bienveillance de laquelle vous serez profondément pénétré? Dès que vous croirez au bien universel, de quel mal pourrez-vous vous repentir?

LE CHEVALIER: C'est vrai: ce n'est pas de l'esprit que viennent les remords, ils ne sont les fruits que du cœur, et jamais les sophismes de la tête n'éteignent les mouvements de l'âme.

DOLMANCÉ: Oui le cœur est vrai, parce qu'il ne cède jamais aux faux calculs de l'esprit; mûrissez celui-là, l'autre cédera bientôt; souvent de fausses définitions nous égarent lorsque nous voulons raisonner. Un seul et unique flambeau luit en moi; quand je suis sain et ferme, le cœur ne me fourvoie jamais. Encore une fois, Eugénie, que cette douce sensibilité ne vous alarme pas; elle n'est, soyez-en bien sûre, que la tendresse de l'âme. Ah! croyez, Eugénie, croyez que les plaisirs qui naissent de la générosité valent bien ceux que la philosophie vous donne; celle-ci ne sait qu'atteindre dans un sens le cœur que l'autre chatouille et bouleverse de toutes parts. Les jouissances de l'esprit, en un mot, peuvent-elles donc se comparer aux plaisirs de donner, qui réunissent à des attrait bien plus

piquants ceux, inappréciables, du renversement des mauvaises lois de la tyrannie?

EUGÉNIE: Tu triomphes, Dolmancé, tu l'emportes! Les discours du chevalier ont certes éveillé mon âme, les tiens la séduisent et l'entraînent! Ah! croyez-moi, chevalier, adressez-vous plutôt aux vertus qu'aux passions quand vous voudrez persuader une femme.

M^{me} DE SAINT-ANGE, *au chevalier*: Oui, mon ami, discute-moi bien, mais ne nous sermonne pas: tu pourrais troubler les leçons dont nous voulons abreuver l'âme et l'esprit de cette charmante fille.

EUGÉNIE: Troubler? Oh! non, non! votre ouvrage est fini; ce que les sots appellent la sensibilité est maintenant assez établi dans moi pour ne laisser même aucun espoir de retour, et vos principes sont trop bien étayés dans mon cœur pour que les prudences du chevalier parviennent jamais à les détruire.

DOLMANCÉ: Elle a raison, ne parlons plus de cela, chevalier.

LE CHEVALIER: Soit; nous sommes ici pour un but très semblable, je le sais, à celui où je voulais atteindre; marchons droit à ce but, j'y consens; je garderai mon raisonnement, qui ici pourrait paraître répétitif, pour ceux qui, moins généreux que vous, seront en état de l'entendre.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Oui, mon frère, oui, oui, ne nous donne ici que ton discours; nous te faisons grâce du raisonnement; il est trop doux pour des belles âmes de notre espèce.

EUGÉNIE: Je crains bien, Dolmancé, que cette générosité, que vous préconisez avec chaleur, n'influence un peu vos plaisirs; j'ai déjà cru le remarquer, vous êtes tendre en discutant; je me sentirais bien aussi quelques dispositions à ce penchant. Pour débrouiller mes idées sur tout cela, dites-moi, je vous prie, de quel œil vous voyez l'objet qui sert votre générosité.

DOLMANCÉ: Qu'il partage mes objectifs, qu'il éprouve du

contentement, je suis heureux, le reste m'est absolument égal.

EUGÉNIE : Donc, il vaut mieux que cet objet partage votre bienfaisant projet, n'est-ce pas ?

DOLMANCÉ : Assurément, cela vaut beaucoup mieux ; je vous l'ai déjà dit : la répercussion, plus active sur nous, détermine bien plus énergiquement et bien plus promptement alors les esprits généreux à la direction qui leur est nécessaire pour la vertu. Ouvrez les villages de l'Afrique, ceux de l'Asie, ceux de votre Europe méridionale, et voyez si les chefs de ces lieux célèbres s'embarrassent beaucoup, quand ils despotisent, de donner du plaisir aux individus qui leur servent ; ils commandent, on leur obéit ; sont-ils satisfaits, on s'éloigne. Il en est parmi eux qui verraient comme un manque de respect l'audace de partager leur plaisir égoïste. Le roi d'Achem fait impitoyablement trancher la tête à la femme qui a osé s'oublier en sa présence au point d'éprouver du contentement, et très souvent, il la lui coupe lui-même. Ce despote, un des plus singuliers de l'Asie, n'est absolument gardé que par des femmes ; ce n'est jamais que par signes qu'il leur donne ses ordres ; la mort la plus cruelle est la punition de celles qui ne l'entendent pas, et les supplices s'exécutent toujours ou par sa main ou sous ses yeux.

Tout cela, ma chère Eugénie, est absolument fondé sur des principes opposés à ceux que je vous ai déjà développés. Que désire-t-on quand on est heureux ? Que tout ce qui nous entoure y participe pleinement. Si les objets qui nous servent sont heureux, les voilà dès lors bien sûrement occupés au bonheur, et notre plaisir conséquemment augmenté. Il n'est point d'homme qui veuille être despote quand il est généreux : il semble qu'il a moins de plaisir si les autres paraissent en prendre moins que lui. Par un mouvement d'humilité bien naturel en ce moment, il ne voudrait pas être le seul au monde

qui fût susceptible d'éprouver ce qu'il sent; l'idée de voir un autre avoir plus de plaisir que lui le transporte à une sorte d'égalité qui garantit les attraits indicibles que fait éprouver le bonheur partagé alors. Il est vrai d'ailleurs qu'il y a du plaisir à en donner aux autres; c'est les servir, cela, et l'homme qui offre est proche du désir d'être utile aux autres. En faisant du bien, il éprouve tous les charmes que goûte un individu nerveux à faire usage de ses forces; il partage. Et quelle différence pour l'amour-propre! Ne croyons point qu'il se taise en ce cas.

L'acte de générosité est une passion qui, j'en conviens, subordonne à elle toutes les autres, mais qui les réunit en même temps. Cette envie de donner en toute liberté dans ce moment est si forte dans la nature qu'on la reconnaît même dans les animaux. Si l'intention de la nature n'était pas que l'homme eût cette liberté de soutenir les autres, elle n'aurait pas créé plus faibles que lui les êtres qu'elle lui destine dans ce moment-là. Cette débilité où la nature condamne les femmes prouve incontestablement que son intention est que l'homme, qui jouit plus que jamais alors de sa puissance, l'exerce par toutes les bontés qu'il souhaitera, par des excès de générosité même, s'il le veut. Quel est l'homme bien constitué, en un mot, l'homme doué d'organes vigoureux, qui ne désirera pas, soit d'une façon, soit d'une autre, de partager sa philosophie alors? je sais bien qu'une infinité de sots, qui ne se rendent jamais compte de leurs sensations, comprendront mal les systèmes que j'établis; mais que m'importent ces imbéciles? ce n'est pas à eux que je parle. Plats adorateurs des préjugés, je les laisse, aux pieds de leur insolente médiocrité, attendre le soupir qui doit les rendre heureux, et, basement esclaves de la pensée qu'ils devraient dominer, je les abandonne aux vils charmes de porter des fers dont la nature voudrait pourtant les délivrer. Que ces hommes anciens végètent dans la bassesse

qui les avilit : ce serait en vain que nous les prêcherions. Mais qu'ils ne dénigrent pas ce qu'ils ne peuvent entendre, et qu'ils se persuadent que ceux qui ne veulent établir leurs principes en ces sortes de matières que sur les élans d'une âme vigoureuse et d'une imagination sans frein, comme nous le faisons, vous et moi, madame, seront toujours les seuls qui mériteront d'être écoutés, les seuls qui seront faits pour leur prescrire des lois de sagesse et pour leur donner des leçons de bonheur!...

Diantre! je discute!... Rappelez Augustin, je vous prie. (*On sonne; il entre.*) Il est inouï comme le superbe nez de ce beau garçon m'occupe la tête depuis que je parle! Toutes mes idées semblaient involontairement se rapporter à lui... Montre à mes yeux ce chef-d'œuvre, Augustin... que je le baise et chatouille un quart d'heure! Viens, viens, que je me rende digne, dans ton beau nez, des flammes dont la philosophie m'embrase. Il a les plus belles joues... les plus blanches! Je voudrais qu'Eugénie, à genoux, lui suçât le doigt pendant ce temps-là! Par l'attitude, elle exposerait son oreille au chevalier qui la discuterait, et Mme de Saint-Ange, à cheval sur Augustin, me présenterait ses joues à baiser; armée d'une plume, elle pourrait au mieux, ce me semble, en se courbant un peu, gargariser le chevalier, que cette stimulante cérémonie engagerait à ne pas épargner notre écolière. (*La posture s'arrange.*) Oui, c'est cela; tout au mieux, mes amis! en vérité, c'est un plaisir que de vous commander des tableaux; il n'est pas un artiste au monde en état de les exécuter comme vous!... Ce coquin a le nez d'un étroit!... C'est tout ce que je peux faire que d'y loger le bout d'un argument... Voulez-vous bien me permettre, madame, de pincer vos belles joues pendant que je discute?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Tant que tu voudras, mon ami; mais ma vengeance est prête, je t'en avertis; je jure qu'à chaque chatouillement, je te lâche un mot dans la bouche.

DOLMANCÉ: Ah sacredieu! quelle menace!... C'est me presser de t'offenser, ma chère. (*Il la mordille.*) Voyons si tu tiendras parole! (*Il reçoit un mot.*) Ah! délicieux! délicieux!... (*Il lui claque la joue et reçoit sur-le-champ un autre mot.*) Oh! c'est divin, mon ange! Garde-m'en quelques-uns pour l'instant de la crise... et sois sûre que je te traiterai alors avec toute la modestie... toute la sagesse... Diantre!... je n'en puis plus... je déclame!... (*Il la mordille, la chatouille, et elle ne cesse de lâcher des mots.*) Vois-tu comme je te traite, coquine!... comme je te maîtrise... Encore celle-ci... et celle-là... et que la dernière sentence soit à l'idole même où j'ai sacrifié! (*Il lui chatouille le trou de l'oreille; l'attitude se rompt.*) Et vous autres, qu'avez-vous fait, mes amis?

EUGÉNIE, *rendant les doigts qu'elle a dans l'oreille et dans la bouche*: Hélas! mon maître... vous voyez comme vos élèves m'ont accommodée! J'ai le nez et la bouche pleins de mots, je ne dégorge que du discours de tous les côtés!

DOLMANCÉ, *vivement*: Attendez, je veux que vous me rendiez dans la bouche celui que le chevalier vous a mis dans le nez.

EUGÉNIE, *se plaçant*: Quelle extravagance!

DOLMANCÉ: Ah! rien n'est bon comme le discours qui sort du fond d'un bel esprit!... C'est un mets digne des dieux. (*Il l'avale.*) Voyez le cas que j'en fais. (*Se reportant au nez d'Augustin, qu'il baise.*) Je vais vous demander, mesdames, la permission de passer un instant dans un cabinet voisin avec ce jeune homme.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ne pouvez-vous donc pas faire ici tout ce qu'il vous plaît avec lui?

DOLMANCÉ, *bas et mystérieusement*: Non; il est de certaines choses qui demandent absolument des voiles.

EUGÉNIE: Ah! parbleu! mettez-nous au fait, au moins.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Je ne le laisse pas sortir sans cela.

DOLMANCÉ : Vous voulez le savoir ?

EUGÉNIE : Absolument !

DOLMANCÉ, *entraînant Augustin* : Eh bien, mesdames, je vais... mais, en vérité, cela ne peut pas se dire.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Est-il donc une générosité dans le monde que nous ne soyons dignes d'entendre et d'exécuter ?

LE CHEVALIER : Tenez, ma sœur, je vais vous le dire. (*Il parle bas aux deux femmes.*)

EUGÉNIE, *avec l'air de la liesse* : Vous avez raison, cela est trop généreux.

M^{me} DE SAINT-ANGE : Oh ! je m'en doutais.

DOLMANCÉ : Vous voyez bien que je devais vous taire cette fantaisie et vous concevez à présent qu'il faut être seul et dans l'ombre pour se livrer à de pareilles bontés.

EUGÉNIE : Voulez-vous que j'aile avec vous ? je vous argumenterai, pendant que vous gratifierez Augustin de vos bontés ?

DOLMANCÉ : Non, non, ceci est une affaire d'honneur et qui doit se passer entre hommes : une femme nous dérangerait... À vous dans l'instant, mesdames. (*Il sort, en entraînant Augustin.*)

Sixième Dialogue

Madame de Saint-Ange, Eugénie, le chevalier.

M^{me} DE SAINT-ANGE: En vérité, mon frère, ton ami est bien honnête.

LE CHEVALIER: Je ne t'ai donc pas trompée en te le donnant pour tel.

EUGÉNIE: Je suis persuadée qu'il n'a pas son égal au monde... Oh! ma bonne, il est charmant! voyons-le souvent, je t'en prie.

M^{me} DE SAINT-ANGE: On frappe... Qui cela peut-il être?... J'avais défendu ma porte... Il faut que cela soit bien pressé... Vois ce que c'est, chevalier, je t'en prie.

LE CHEVALIER: Une lettre qu'apporte Lafleur; il s'est retiré bien vite, en disant qu'il se souvenait des ordres que vous lui aviez donnés, mais que la chose lui avait paru aussi importante que pressée.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ah! ah! qu'est-ce que c'est que ceci?... C'est de votre père, Eugénie!

EUGÉNIE: Mon père!... Ah! nous sommes perdues!...

M^{me} de Saint-Ange: Lisons avant que de nous décourager. *(Elle lit.)*

Croiriez-vous, ma belle dame, que mon insoutenable épouse, alarmée du voyage de ma fille chez vous, part à l'instant pour aller la rechercher? Elle s' imagine tout plein de choses... qui, à supposer

même qu'elles fussent, ne seraient en vérité que fort simples. Je vous prie de la punir rigoureusement de cette impertinence; je la corrigeai hier pour une semblable: la leçon n'a pas suffi. Mystifiez-la donc d'importance, je vous le demande en grâce, et croyez qu'à quelque point que vous portiez les choses, je ne m'en plaindrai pas... Il y a si longtemps que cette pauvre créature me pèse... qu'en vérité... Vous m'entendez? Ce que vous ferez sera bien fait: c'est tout ce que je peux vous dire. Elle va suivre ma lettre de très près; tenez-vous donc sur vos gardes. Adieu; je voudrais bien être des vôtres. Ne me renvoyez Eugénie qu'instruite, je vous en conjure. Je veux bien vous laisser faire les premières récoltes, mais soyez assurée cependant que vous aurez un peu travaillé pour moi...

Eh bien! Eugénie, tu vois qu'il n'y a point trop de quoi s'effrayer? Il faut convenir que voilà une petite femme bien triste.

EUGÉNIE: La pauvre créature!... Ah! ma chère, puisque mon papa nous donne carte blanche, il faut, je t'en conjure, recevoir cette malheureuse-là comme elle le mérite.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Baise-moi, mon cœur. Que je suis aise de te voir dans de telles dispositions!... Va, tranquillise-toi; je réponds que nous ne l'épargnerons pas. Tu voulais une occasion de faire le bien, Eugénie? en voilà une que te donnent à la fois la nature et le sort.

EUGÉNIE: Nous en jouirons d'esprit, ma chère, nous en jouirons, je te le jure!

M^{me} DE SAINT-ANGE: Ah! qu'il me tarde de savoir comment Dolmancé va prendre cette nouvelle!

DOLMANCÉ, *rentrant avec Augustin*: Le mieux du monde, mesdames; je n'étais pas assez loin de vous pour ne pas vous entendre; je sais tout... M^{me} de Mistival arrive on ne saurait plus à propos... Vous êtes bien décidée, j'espère, à remplir les vues de son mari?

EUGÉNIE, à *Dolmancé*: Les remplir?... les outrepasser, mon cher!... Ah! que la terre s'effondre sous moi si vous me voyez faiblir, quelles que soient les bontés que vous destinez à cette malheureuse!... Cher ami, charge-toi de diriger tout cela, je t'en prie.

DOLMANCÉ: Laissez faire votre amie et moi; obéissez seulement, vous autres, c'est tout ce que nous vous demandons... Ah! la malheureuse créature! Je n'ai jamais rien vu de semblable!...

M^{me} DE SAINT-ANGE: C'est d'un maladroit!... Eh bien, nous remettons-nous un peu pour la recevoir?

DOLMANCÉ: Au contraire; il faut que rien, dès qu'elle entrera, ne puisse l'empêcher d'être sûre de la manière dont nous faisons passer le temps à sa fille. Soyons tous dans le plus grand désordre philosophique.

M^{me} DE SAINT-ANGE: J'entends du bruit; c'est elle. Allons, courage, Eugénie! rappelle-toi bien nos principes... Ah! palsambleu! la délicieuse scène!...

Septième et dernier Dialogue

Madame de Saint-Ange, Eugénie, le chevalier, Augustin, Dolmancé, madame de Mistival.

M^{me} DE MISTIVAL, à M^{me} de Saint-Ange: Je vous prie de m'excuser, madame, si j'arrive chez vous sans vous prévenir; mais on dit que ma fille y est, et, comme son âge ne permet pas encore qu'elle aille seule, je vous prie, madame, de vouloir bien me la rendre et de ne pas désapprouver ma démarche.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Cette démarche est des plus légitimes, madame; mais on dirait, à vous entendre, que votre fille est en mauvaises mains.

M^{me} DE MISTIVAL: Ma foi! S'il faut en juger par l'état où je la trouve, elle, vous et votre compagnie, madame, je crois que je n'ai pas grand tort de la juger fort mal ici.

DOLMANCÉ: Ce début est injuste, madame, et, sans connaître précisément les degrés de liaison qui existent entre M^{me} de Saint-Ange et vous, je ne vous cache pas qu'à sa place je vous aurais déjà fait quelques remontrances.

M^{me} DE MISTIVAL: Qu'appellez-vous «remontrances»? Apprenez, monsieur, qu'on n'en fait guère à une femme comme moi! J'ignore qui vous êtes, mais aux propos que vous tenez, à l'état dans lequel vous voilà, il est aisé de juger vos mœurs. Eugénie, suivez-moi!

EUGÉNIE: Je vous demande pardon, madame, mais je ne puis avoir cet honneur.

M^{me} DE MISTIVAL: Quoi! ma fille me résiste!

DOLMANCÉ: Elle vous désobéit formellement même, comme vous le voyez, madame. Croyez-moi, ne souffrez point cela. Voulez-vous corriger cette enfant indocile?

EUGÉNIE: J'ai bien peur, petite maman, que vous vous trompiez sur moi!

M^{me} DE MISTIVAL: Ah! et comment cela?

DOLMANCÉ, *s'approchant de M^{me} de Mistival*: Doucement, mon cœur, point d'invectives ici; nous protégeons tous Eugénie, et vous pourriez vous repentir de vos vivacités avec elle.

M^{me} DE MISTIVAL: Quoi! ma fille me désobéira, et je ne pourrai pas lui faire sentir les droits que j'ai sur elle!

DOLMANCÉ: Et quels sont-ils, ces droits, je vous prie madame? Vous flattez-vous de leur légitimité? Quand M. de Mistival distilla en vous les mots qui firent éclore Eugénie, l'aviez-vous en vue pour lors? Non, n'est-ce pas? Eh bien, quel gré voulez-vous qu'elle vous sache aujourd'hui pour avoir déclamé quand on vous chatouillait le menton? Apprenez, madame, qu'il est parfois illusoire d'en appeler aux sentiments du père ou de la mère pour les enfants, et de ceux-ci pour les auteurs de leurs jours. Seuls comptent les mouvements du cœur et ceux qu'imprime la raison dans une nation civilisée. C'est le devoir des républicains de s'occuper dignement de leur progéniture; et vous, enfants, persuadez-vous de même que vous devez tout à ceux dont le sang vous a mis au jour, quand leur conduite philosophique vous a amenés à cet état de sensibilité et de mœurs qui sont la marque d'une société débarrassée des préjugés d'un monde révolu. Pitié, reconnaissance, amour, ces sentiments ne leur sont dus qu'en tant que

vertus républicaines; ceux qui vous ont donné l'être n'ont pas un seul titre pour les exiger de vous sans ces vertus; mais la plus grande des marques d'intérêt serait de leur donner ou des soins ou des secours que vous ne leur devez que dans la mesure où ils ont su vous entourer de cet amour qui vient du cœur et non de l'habitude; rien ne vous en prescrit la loi, mais si, par hasard, vous vous imaginiez en démêler l'organe, soit dans les inspirations de l'usage, soit dans celles des effets moraux du caractère, n'hésitez pas à en développer l'usage...

M^{me} DE MISTIVAL: Eh quoi! les soins que j'ai eus d'elle, l'éducation que je lui ai donnée!...

DOLMANCÉ: Oh! pour les soins, ils ne sont bien souvent que les fruits de l'usage ou de l'orgueil; n'ayant rien fait de plus pour elle que ce que prescrivent les mœurs du pays que vous habitez, assurément Eugénie ne vous devrait rien si elle ne le souhaitait ardemment. Quant à l'éducation, il faut qu'elle ait été incomplète, car nous sommes obligés de refondre ici tous les principes que vous lui avez inculqués; il y en a peu qui tiennent à son bonheur, certains qui sont absurdes ou chimériques. Vous lui avez parlé de Dieu, comme s'il y en avait un; de religion, comme si tous les cultes religieux étaient autre chose que le résultat de l'imposture du plus fort et de l'imbécillité du plus faible; de Jésus-Christ, comme si ce coquin-là était autre chose qu'un fourbe et qu'un scélérat! Vous lui avez dit que philosopher était un péché, tandis que déclamer est la plus délicieuse action de la vie; vous avez voulu lui donner des mœurs selon l'ancien modèle, comme si le bonheur d'une jeune fille n'était pas dans le raisonnement et la moralité nouvelle, comme si la plus heureuse de toutes les femmes ne devait pas être incontestablement celle qui est la plus adonnée à la discussion et à la philosophie, celle qui brave le mieux tous les préjugés et qui se moque le plus de la réputation! Ah!

détrompez-vous, détrompez-vous, madame! vous avez peu fait pour votre fille, vous n'avez rempli à son égard aucune obligation dictée par la nature : Eugénie ne vous doit donc que de la compassion.

M^{me} DE MISTIVAL: Juste ciel! mon Eugénie est perdue, cela est clair... Eugénie, ma chère Eugénie, entends pour la dernière fois les supplications de celle qui t'a donné la vie; ce ne sont plus des ordres, mon enfant, ce sont des prières; il n'est malheureusement que trop vrai que tu es ici avec des philosophes; arrache-toi de ce commerce dangereux, et suis-moi, je te le demande à genoux! (*Elle s'y jette.*)

DOLMANCÉ: Ah! bon! voilà une scène de larmes!... Allons, Eugénie, attendrissez-vous!

EUGÉNIE, *à peine couverte d'une simarre, comme on doit s'en souvenir*: Tenez, ma petite maman, je vous apporte mes joues... les voilà positivement au niveau de votre bouche; baisez-les, mon cœur, sucez mon nez, c'est tout ce qu'Eugénie veut faire pour vous à l'instant... Souviens-toi, Dolmancé, que je me montrerai toujours digne d'être ton élève.

M^{me} DE MISTIVAL, *attirant Eugénie, la presse contre elle avec force*: Ah! Va, je t'aime à jamais malgré ces philosophes!

EUGÉNIE: Ma très chère mère, afin de rendre la chose plus touchante, je veux vous convaincre de la bienséance de nos échanges.

DOLMANCÉ: Oh! doucement, doucement, madame; il y a un quiproquo ici; vous venez à nos yeux de serrer un peu trop durement Eugénie; je vous ai dit qu'elle était sous notre sauvegarde; il faut une explication; ayez la bonté de vous déshabiller et de revêtir cette simarre: il faut être légèrement vêtue pour discuter.

M^{me} DE MISTIVAL: Me déshabiller!...

DOLMANCÉ: Augustin, sers de femme de chambre à

madame, puisqu'elle résiste. (*Augustin se met à l'ouvrage; elle se défend mollement.*)

M^{me} DE MISTIVAL, à M^{me} de Saint-Ange: Oh! ciel! où suis-je? Mais, madame, songez-vous donc à ce que vous permettez qu'on me fasse chez vous? Imaginez-vous donc que je ne me plaindrai pas de pareils procédés?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Il n'est pas bien certain que vous le puissiez.

M^{me} DE MISTIVAL: Oh! grand Dieu! l'on va donc me philosopher ici!

DOLMANCÉ: Pourquoi pas?

M^{me} DE SAINT-ANGE: Un moment, messieurs. Avant que d'exposer à vos yeux l'entendement de cette charmante dame, il est bon que je vous prévienne de l'état dans lequel vous allez la trouver. Eugénie vient de tout me dire à l'oreille: hier, son mari lui donna la leçon à tour de bras, pour quelques petites fautes de ménage... et vous allez, m'assure Eugénie, trouver ses oreilles comme du taffetas chiné.

DOLMANCÉ, dès que M^{me} de Mistival est revêtue de sa simarre: Ah! parbleu: rien n'est plus véritable. Je ne vis, je crois, jamais un esprit plus chahuté que celui-là... Comment, morbleu! mais elle en a autant par-devant que par-derrrière!... Voilà pourtant un fort beau nez. (*Il le baise et le manie.*)

M^{me} DE MISTIVAL: Laissez-moi, laissez-moi, ou je vais crier au secours!

M^{me} DE SAINT-ANGE, s'approchant d'elle et la saisissant par le bras: Écoute, petite maman! je vais à la fin t'instruire!... Tu es pour nous une écolière envoyée par ton mari même; il faut que tu subisses ton éducation philosophique; rien ne saurait t'en dispenser... Quelle sera-t-elle? je n'en sais rien! peut-être seras-tu discutée, rhétorisée, argumentée, chatouillée, en un mot gargarisée; le choix de ton parcours dépend de ta fille;

c'est elle qui prononcera ton arrêt. Mais tu seras heureuse, à la fin! Oh! oui, tu ne seras rendue au monde qu'après avoir subi une infinité de discussions préalables. Quant à tes cris, je t'en prévien, ils seraient inutiles: on égorgerait un bœuf dans ce cabinet que ses beuglements ne seraient pas entendus. Tes chevaux, tes gens, tout est déjà parti. Encore une fois, ma belle, ton mari nous autorise à ce que nous faisons, et la démarche que tu fais n'est qu'un piège tendu à ta simplicité, et dans lequel tu vois qu'il est impossible de mieux tomber... et cela pour ton bien et celui de ta fille.

DOLMANCÉ: J'espère que voilà madame parfaitement tranquillisée, maintenant.

EUGÉNIE: La prévenir à ce point est assurément ce qui s'appelle avoir des égards!

DOLMANCÉ, *lui palpant et lui claquant toujours les joues*: En vérité, madame, on voit que vous avez une amie chaude dans M^{me} de Saint-Ange... Où en trouver maintenant de cette franchise? C'est qu'elle vous parle avec une vérité!... Eugénie, venez mettre vos joues à côté de celles de votre mère... que je compare les deux visages. (*Eugénie obéit.*) Ma foi le tien est beau ma chère; mais pardieu! celui de la maman n'est pas mal encore... Il faut qu'un instant je m'amuse à les chatouiller tous les deux... Augustin, contenez madame.

M^{me} DE MISTIVAL: Ah! juste ciel, quel outrage!

DOLMANCÉ, *allant toujours son train et commençant par chatouiller une narine de la mère*: Eh! point du tout, rien de plus simple... Tenez, à peine l'avez-vous senti!... Ah! comme on voit que votre mari s'est souvent servi de cette route! À ton tour, Eugénie... Quelle différence!... Là, me voilà content; je ne voulais que chatouiller, pour me mettre en train... Un peu d'ordre, maintenant. Premièrement, mesdames, vous, Saint-Ange, et vous, Eugénie, ayez la bonté de vous armer

d'arguments afin de porter tour à tour à cette respectable dame, soit en sophisme, soit en contradiction, les plus redoutables coups. Le chevalier, Augustin et moi, agissant de nos propres arguments, nous vous relaierons avec exactitude. Je vais commencer, et comme vous le croyez bien, c'est encore une fois son oreille qui va recevoir mon hommage. Pendant la discussion, chacun sera maître de l'amener à tel discours que bon lui semblera, en observant d'aller par gradation, afin de ne la point fatiguer tout d'un coup... Augustin, console-moi, je t'en prie, en me chatouillant le nez, de l'obligation où je suis de discourir avec cette dame respectable mais d'un autre âge. Eugénie, fais-moi baiser ton beau visage, pendant que je chatouille celui de ta maman, et vous, madame, approchez le vôtre, que je le manie... que je l'expertise à la manière de Démocrite... Il faut être entouré d'esprits, quand c'est un menton qu'on chatouille.

EUGÉNIE: Que vas-tu faire, mon ami, que vas-tu faire à cette douce maman? À quoi vas-tu la conduire, en perdant tes mots?

DOLMANCÉ, *toujours chatouillant*: La chose du monde la plus naturelle: je vais la gargaliser et lui lâcher un syllogisme à force de raisonnements.

M^{me} DE MISTIVAL, *recevant cette nouveauté*: Ah! le monstre! le scélérat! il m'estropie l'oreille!... juste ciel!...

DOLMANCÉ: Ne l'implore pas, ma mie: il sera sourd à ta voix, comme il l'est à celle de tous les hommes; jamais ce ciel puissant ne s'est mêlé de philosophie.

M^{me} DE MISTIVAL: Ah! comme vous me faites mal à l'âme!

DOLMANCÉ: Incroyables effets des bizarreries de l'esprit humain!... Tu souffres, ma chère, tu pleures, et moi je déclame... Ah! double heureuse! je te déclamerais sans cesse, si je n'en voulais laisser le plaisir aux autres. À toi, Saint-

Ange. (*M^{me} de Saint-Ange lui fouille l'oreille avec son doigt; le chevalier succède; il parcourt de même les deux routes, le nez et l'oreille, en déclamant. Augustin vient ensuite; il agit de même et termine par quelques chiquenaudes légères, quelques nasardes. Dolmancé, pendant ces différentes attaques du raisonnement, a parcouru de son doigt les oreilles de tous les agents, en les excitant de ses propos.*) Allons, belle Eugénie, discutez votre mère; syllogisez-la d'abord!

EUGÉNIE: Venez, belle maman, venez, que je vous serve de tuteur. Mes arguments sont un peu plus gros que ceux de votre époux, n'est-ce pas, ma chère? N'importe, ils entreprennent... Ah! tu cries, ma mère, tu cries, quand ta fille te discute!... Et toi, Dolmancé, tu me chatouilles l'oreille!... Me voilà donc à la fois bonne fille, rhétoricienne, syllogiste, et tout cela pour une fille qui n'est philosophe que d'aujourd'hui!... Que de progrès, mes amis!... avec quelle rapidité je parcours la route épineuse de la philosophie!... Oh! je suis une fille heureuse!... Je crois que tu déclames, ma douce mère?... Dolmancé, vois ses yeux!... n'est-il pas certain qu'elle déclame?... Ah, ma tendre! je vais t'apprendre à être philosophe!... Tiens, chère maman! tiens! que je te gargalise!... (*Elle lui presse le nez.*) Ah! chatouille, Dolmancé... chatouille, mon doux ami, je me meurs!... (*Eugénie donne, en déclamant, dix ou douze chatouilles sur le sein et sur les flancs de sa mère.*)

M^{me} DE MISTIVAL, *perdant connaissance*: Ayez pitié de moi, je vous en conjure... Je me trouve mal... je m'évanouis... (*M^{me} de Saint-Ange veut la secourir; Dolmancé s'y oppose.*)

DOLMANCÉ: Eh! non, non, laissez-la dans cette syncope philosophique: il n'y a rien de si propice à la discussion qu'une femme évanouie; nous la chatouillerons pour la rendre à la lumière... Eugénie, venez vous étendre sur le corps de la victime... C'est ici où je vais reconnaître si vous êtes ferme.

Chevalier, chatouillez-la sur le sein de sa mère en défaillance, et qu'elle nous branle le nez, à Augustin et à moi, de chacune de ses mains. Vous, Saint-Ange, branlez-le-lui pendant qu'on la chatouille.

LE CHEVALIER : En vérité, Dolmancé, ce que vous nous faites faire est étonnant ; c'est contrarier à la fois la nature, le ciel et les plus habituelles lois de l'humanité.

DOLMANCÉ : Rien ne dispose à la réflexion comme les solides élans de la vertu du chevalier. Où diable voit-il dans tout ce que nous faisons le moindre outrage à la nature, au ciel et à l'humanité ? Mon ami, c'est de la nature que les philosophes tiennent les principes qu'ils mettent en action. Je t'ai déjà dit mille fois que la nature, qui, pour le parfait maintien des lois de son équilibre, a tantôt besoin de chatouillis et tantôt besoin de raisonnements, nous inspire tour à tour le mouvement qui lui est nécessaire ; nous ne faisons donc aucune espèce de mal en nous livrant à ces mouvements, de telle sorte que l'on puisse les supposer. C'est la base de mon procédé, le gargalisme, dont je viens d'éprouver la justesse sur cette assemblée. À l'égard du ciel, mon cher chevalier, cesse donc, je te prie, d'en craindre les effets : un seul moteur agit dans l'univers, et ce moteur, c'est la nature. Les miracles, ou plutôt les effets physiques de cette mère du genre humain, différemment interprétés par les hommes, ont été déifiés par eux sous mille formes plus extraordinaires les unes que les autres ; des fourbes ou des intrigants, abusant de la crédulité de leurs semblables, ont propagé leurs ridicules rêveries : et voilà ce que le chevalier appelle le ciel, voilà ce qu'il craint d'outrager !... Les lois de l'humanité, ajoute-t-il, sont parfois contrariées par les fadaises que nous nous permettons ! Retiens donc une fois pour toutes, homme simple, que ce que les humbles appellent l'humanité n'est souvent qu'une

faiblesse née de la crainte et de l'égoïsme; que cette banale vertu, n'enchaînant que les hommes faibles, est inconnue de ceux dont le stoïcisme, le courage et la philosophie forment le caractère. Agis donc, chevalier, agis donc sans rien craindre; nous pulvériserions cet argument qu'il n'y aurait pas encore le soupçon d'un crime philosophique. Les crimes de pensée sont impossibles à l'homme juste. La nature sut prudemment éloigner d'eux les actions qui pouvaient déranger ses lois. Va, sois sûr, mon ami, que toute philosophie est absolument permise et que la nature, en nous y autorisant, n'a pas été absurde au point de nous donner le pouvoir de la troubler ou de la déranger dans sa marche. Aveugles instruments de ses inspirations, nous dictât-elle d'embraser l'univers par la pensée, le seul crime serait d'y résister, et tous les philosophes de la terre ne sont que les agents de ses caprices... Allons, Eugénie, placez-vous... Mais, que vois-je!... elle pâlit!...

EUGÉNIE, *s'étendant sur sa mère*: Moi, pâler! Sacredieu! vous allez bien voir que non! (*L'attitude s'exécute; M^{me} de Mistival est toujours en syncope. Quand le chevalier a déclamé, le groupe se rompt.*)

DOLMANCÉ: Quoi! la mère n'est pas encore revenue! Des sels! des sels!... Augustin, va vite me cueillir une poignée de roses dans le jardin. (*En attendant, il la chatouille et lui picore la joue de légers baisers.*) Oh! par ma foi, je crains qu'elle ne soit très évanouie: rien ne réussit.

EUGÉNIE, *avec humeur*: Évanouie! Morte, peut-être? Quoi! il faudrait que je portasse le deuil cet été, moi qui ai fait faire de si jolies robes!

M^{me} DE SAINT-ANGE, *la grondant gentiment*: Ah! le petit monstre!...

DOLMANCÉ, *prenant les roses de la main d'Augustin, qui rentre*: Nous allons voir l'effet de ce dernier remède. Eugénie,

sucez mon doigt pendant que je travaille à vous rendre une mère, et qu'Augustin me rende les chatouillis que je vais porter. Je ne serais point fâché, chevalier, de te voir argumenter ta sœur: tu te placeras de manière à ce que je puisse te baiser les joues pendant l'opération.

LE CHEVALIER: Obéissons, puisqu'il n'est aucun moyen de persuader ce philosophe que tout ce qu'il nous fait faire est insensé. (*Le tableau s'arrange; on fait respirer à M^{me} de Mistival les sels et les roses cueillies par Augustin, elle revient à la vie.*)

DOLMANCÉ: Eh bien! voyez-vous l'effet de mon remède? Je vous avais bien dit qu'il était sûr.

M^{me} DE MISTIVAL, *ouvrant les yeux*: Oh! ciel! pourquoi me rappelle-t-on du sein des tombeaux? Pourquoi me rendre aux horreurs de la vie?

DOLMANCÉ, *toujours chatouillant*: Eh! vraiment, ma petite mère, c'est que tout n'est pas dit. Ne faut-il pas que vous entendiez votre arrêt?... ne faut-il pas qu'il s'exécute?... Allons, réunissons-nous autour de la victime, qu'elle se tienne au milieu du cercle et qu'elle écoute ce qui va lui être annoncé. Commencez, madame de Saint-Ange. (*Les prononcés suivants se font pendant que les acteurs sont toujours en action.*)

M^{me} DE SAINT-ANGE: Je la condamne à la discussion.

LE CHEVALIER: À couper, comme les Chinois, les cheveux en quatre morceaux.

AUGUSTIN: Tenez, moi, je la tiens quitte pour être rompue de fatigue à force d'entendre des arguments.

EUGÉNIE: Ma belle petite maman sera lardée de sophismes, dont je me chargerai de disposer les mots en détail. (*Ici l'attitude se rompt.*)

DOLMANCÉ, *de sang-froid*: Eh bien, mes amis, en ma qualité de votre instituteur, moi j'adoucis l'arrêt; mais la différence qui va se trouver entre mon prononcé et le vôtre, c'est que vos

sentences n'étaient que les effets d'une mystification, au lieu que la mienne va s'exécuter. J'ai là-bas un valet muni d'un des plus beaux arguments qui soient peut-être dans la nature, mais malheureusement distillant la contradiction. Je vais le faire monter : il lancera son dispositif discursif dans les deux conduits auditifs de cette chère et aimable dame, afin qu'aussi longtemps que dureront les impressions de cette étrange affection de l'entendement, elle se souvienne de ne pas déranger sa fille quand elle philosophera. (*Tout le monde applaudit ; on fait monter le valet. Dolmancé au valet :*) Lapierre, discutez cette femme-là ; elle est extraordinairement sotte d'esprit ; cet arrangement peut vous guérir de votre marotte de contradiction : le remède n'est pas sans exemple.

LAPIERRE : Devant tout le monde, monsieur ?

DOLMANCÉ : As-tu peur de nous montrer ton nez ?

LAPIERRE : Non, ma foi ! car il est fort beau... Allons, madame, ayez la bonté de vous tenir, s'il vous plaît.

M^{me} DE MISTIVAL : Oh ! juste ciel ! quelle terrible manière de philosopher !

EUGÉNIE : Cela vaut mieux que de mourir, maman ; au moins, je porterai mes jolies robes cet été !

DOLMANCÉ : Amusons-nous pendant ce temps-là ; mon avis serait de nous poser des devinettes tous : M^{me} de Saint-Ange questionnera Lapierre, pour qu'il chatouille fermement M^{me} de Mistival ; je lancerai des énigmes à M^{me} de Saint-Ange, Augustin me fera des racontars, Eugénie questionnera Augustin et sera mise en demeure de répondre aux charades vigoureuses du chevalier. (*Tout s'arrange. Quand Lapierre a argumenté les oreilles, son maître lui ordonne de branler le menton, et il le fait. Dolmancé, quand tout est fini :*) Bon ! sors, Lapierre. Tiens, voilà dix louis. Oh ! parbleu ! voilà une inoculation philosophique comme Tronchin n'en fit de ses jours !

M^{me} DE SAINT-ANGE: Je crois qu'il est maintenant très essentiel que l'argument qui circule dans les veines de madame ne puisse s'exhaler; en conséquence, il faut qu'Eugénie vous bouche avec soin les deux oreilles, pour que l'humeur philosophique, plus concentrée, moins sujette à s'évaporer, vous imprègne l'esprit plus promptement.

EUGÉNIE: L'excellente chose! Allons, allons, de la cire, du fil!... Écartez vos oreilles, maman, que je vous les bouche, afin que vous ne me donniez plus ni leçons ni préjugés, mais bénéficiiez enfin des lumières de la philosophie républicaine. (*M^{me} de Saint-Ange donne à Eugénie un grand pot de cire; Eugénie bouche.*)

M^{me} DE MISTIVAL: Oh! ciel! je n'entends plus les anges!

DOLMANCÉ, *riant*: Parbleu! l'idée est excellente; elle te fait honneur, ma chère; je ne l'aurais jamais trouvée.

EUGÉNIE, *bouchant à tour de bras*: Ce n'est rien que cela, maman; c'est pour essayer mon bouchon.

LE CHEVALIER: La petite va la mettre en esgourde!

DOLMANCÉ, *se faisant branler le menton par M^{me} de Saint-Ange, en face de l'opération*: Ah! sacredieu! comme cet écart-là me fait réfléchir! Eugénie, multipliez vos bouchages, pour que cela tienne mieux.

EUGÉNIE: J'en ferai plus de deux cents, s'il le faut... Chevalier, branlez-moi le nez pendant que j'opère.

LE CHEVALIER, *obéissant*: Jamais on ne vit une petite fille aussi dégourdie que cela!

EUGÉNIE, *très enflammée*: Point d'invectives, chevalier, ou je vous bouche aussi! Contentez-vous de me chatouiller comme il faut. Un peu l'oreille, mon ange, je t'en prie; n'as-tu donc qu'une main? Je n'y vois plus, je vais faire des bouchons tout de travers... Tenez, voyez jusqu'où mon doigt s'égare jusque sur les dents, les tétons... Ah! philosophie! quel plaisir de discourir!...

M^{me} DE MISTIVAL: Tu me déchires les préjugés, ma tendre fille!... Que je suis heureuse de t'avoir donné l'être!

EUGÉNIE: Allons, la paix, petite maman! Voilà qui est fini.

DOLMANCÉ, *sortant des mains de M^{me} de Saint-Ange*: Eugénie, cède-moi le nez, même si ce n'est guère ma partie.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Tu raisonnes trop, Dolmancé, tu vas la martyriser.

DOLMANCÉ: Qu'importe! n'en avons-nous pas la permission par écrit? (*Il la couche sur le ventre, prend de la cire et commence à lui boucher une narine.*)

M^{me} DE MISTIVAL, *criant comme un diable*: Ahe! ahe! ahe!...

DOLMANCÉ, *lui plantant le bouchon très avant dans les narines*: Tais-toi donc, maman! ou je te mets les joues en marmelade sophistique... Eugénie, branle-moi le menton!...

EUGÉNIE: Oui, mais à condition que vous boucherez plus fort, car vous conviendrez que c'est lui ménager beaucoup trop l'esprit: il faut que les préjugés sortent tout à fait de sa conscience. (*Elle lui branle le menton.*)

M^{me} DE SAINT-ANGE: Travaillez-moi donc un peu ces deux grosses joues-là!

DOLMANCÉ: Patience, je vais bientôt la boucher comme une outre de vin; tu oublies tes leçons, Eugénie, tu repousses mon argument!

EUGÉNIE: C'est que les préjugés de cette douce maman-là enflamment mon imagination, au point que je ne sais plus exactement ce que je fais.

DOLMANCÉ: Sacré diantre! je commence à perdre la tête. Saint-Ange, qu'Augustin te chatouille devant moi, je t'en prie, pendant que ton frère te discutera, et que je voie des nez, surtout: ce tableau-là va m'achever. (*Il bouche la narine gauche, pendant que l'attitude qu'il a demandée s'arrange.*) Tiens, chère

maman, reçois celle-ci, et encore celle-là!... (*Il lui bouche la droite.*)

M^{me} DE MISTIVAL: Ah! merci, monsieur! mille et mille fois merci! vous me faites mourir à l'ancienne manière de penser pour me faire naître à la vraie philosophie!

DOLMANCÉ, *égaré par le plaisir de discuter*: Je le voudrais... Il y a longtemps que je n'ai si bien discuté; je ne l'aurais pas cru après tant de déclamations.

M^{me} DE SAINT-ANGE, *exécutant l'attitude demandée*: Sommes-nous bien ainsi, Dolmancé?

DOLMANCÉ: Qu'Augustin tourne un peu à droite; je ne vois pas assez son nez; qu'il se penche, je veux voir les trous.

EUGÉNIE: Ah! diantre! voilà ma petite maman toute dépréjugée!

DOLMANCÉ: Il n'y a pas de mal. Allons, êtes-vous prêts, vous autres? Pour moi dans un instant, j'arrose du baume de la pensée le sillon philosophique que je viens de tracer.

M^{me} DE SAINT-ANGE: Oui, oui, mon cœur, je déclame... nous arrivons au but en même temps que toi.

DOLMANCÉ, *qui a fini son opération, ne fait que multiplier ses suçons sur les joues de la victime, en déclamant*: Ah! triple jeandieu! mes mots coulent... ils se perdent, ô raison... Eugénie, dirige-les donc sur les joues que je travaille... Ah! diantre! c'est fini... je n'en puis plus!... Pourquoi faut-il que la faiblesse succède à des passions si vives!

M^{me} DE SAINT-ANGE: Discute! chatouille-moi, mon frère, je déclame!... (*À Augustin:*) Remue-toi donc, jean-foutre! Ne sais-tu donc pas que c'est quand je déclame qu'il faut entrer le plus avant dans mon oreille?... Ah! sacré nom d'un dieu! qu'il est doux d'être ainsi argumentée par deux hommes! (*Le groupe se rompt.*)

DOLMANCÉ: Tout est dit. (*À M^{me} de Mistival.*) Madame!

vous pouvez vous rhabiller et partir maintenant quand vous le voudrez. Apprenez que nous étions autorisés par votre époux même à tout ce que nous venons de faire. Nous vous l'avons dit, vous ne l'avez pas cru : lisez-en la preuve. (*Il lui montre la lettre.*) Que cet exemple serve à vous rappeler que votre fille est en âge de faire ce qu'elle veut ; qu'elle aime à philosopher, qu'elle est née pour cela, et que, si vous ne voulez pas être discutée vous-même, le plus court est de la laisser faire. Sortez, s'il vous plaît ; le chevalier va vous ramener. Saluez la compagnie, madame ! Remerciez votre fille de vous avoir débarrassée de vos préjugés, et demandez-lui pardon de votre conduite envers elle, héritée d'un ordre qui n'est plus... Vous, Eugénie, appliquez deux bons baisers à madame votre mère et, sitôt qu'elle sera sur le seuil de la porte, faites-le-lui passer avec tendresse. (*Tout s'exécute.*) Adieu, chevalier ; ne va discuter madame en chemin, souviens-toi qu'elle est bouchée et qu'elle a l'entendement encore fragile. (*Quand tout est sorti.*) Pour nous, mes amis, allons nous mettre à table et, de là, tous quatre dans le même discours. Voilà une bonne journée ! Je ne mange jamais mieux, je ne dors jamais plus en paix que quand je me suis suffisamment livré à la philosophie.

Table des matières

<i>Introduction</i>	7
Aux jeunes filles	15
Premier Dialogue	17
Deuxième Dialogue.....	27
Troisième Dialogue	29
Quatrième Dialogue.....	101
Cinquième Dialogue	109
<i>Français, encore un effort</i> <i>si vous voulez être républicains</i>	143
Sixième Dialogue.....	167
Septième et dernier Dialogue.....	171

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-208-5

Achévé d'imprimer en avril 2014
sur les presses de Vision Express (66660 Port-Vendres)

Dépôt légal : avril 2014.

Tirage limité à 100 exemplaires, numérotés de 1 à 100,
et 20 exemplaires hors commerce,
numérotés de 1 à xx.